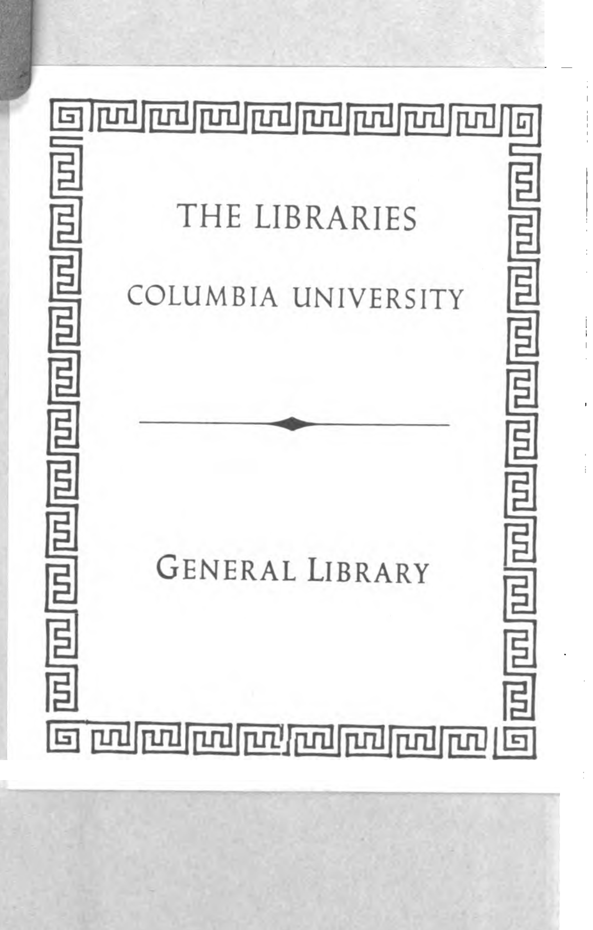
La chronique de Messire Bertrand Du Guesclin

Cuvelier (trouvère)



PETITS MÉMOIRES

SUR

L'HISTOIRE DE FRANCE

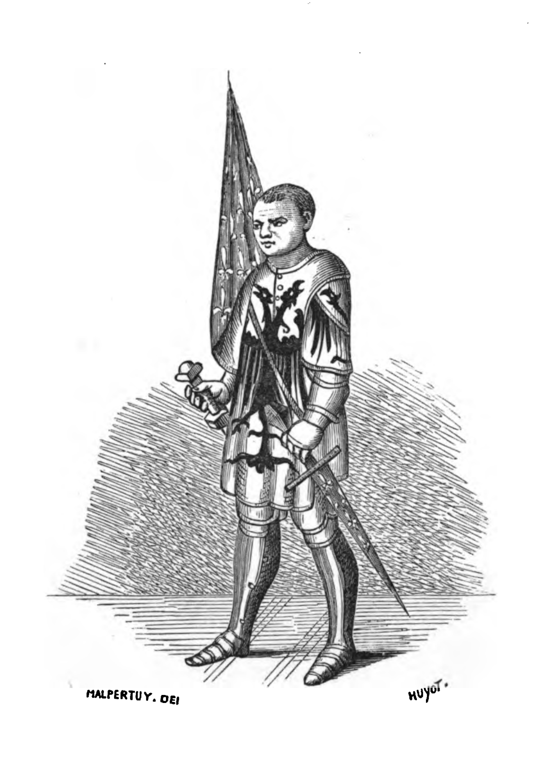
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION

DE

M. MARIUS SEPET

III

BERTRAND DU GUESCLIN


MALPERTUY. DEL
HUYOT.

LA CHRONIQUE

DE MESSIRE

BERTRAND DU GUESCLIN

CONNÉTABLE DE FRANCE

TEXTE ÉTABLI
ET RAPPROCHÉ DU FRANÇAIS MODERNE

PAR

GABRIEL RICHOU

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE
DE LA COUR DE CASSATION



PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE
35, RUE DE GRENELLE, 35

1879

INTRODUCTION

De toutes les gloires françaises du moyen âge, si l'on excepte celles de saint Louis, de Jeanne d'Arc et de Bayard, la plus populaire peut-être fut celle de Bertrand du Guesclin. D'origine modeste, quoique noble, du Guesclin conquit à la pointe de l'épée les plus grands honneurs. D'humble écuyer qu'il était au combat de La Roche-Derrien, il devint en moins de vingt ans chevalier, comte de Longueville, duc de Molina, enfin connétable de France. Successivement au service de Charles de Blois, de Jean le Bon, de Charles V et de Henri de Transtamare, il personnifia brillamment cette fière race de gentilshommes pauvres que le régime féodal et les mœurs de la chevalerie condamnaient à courir de perpétuelles aventures.

Les événements étaient propres à mettre en relief ses hautes qualités. De la rivalité d'Edouard III et de Philippe de Valois était née la terrible guerre de Cent ans, dans laquelle faillirent sombrer à la fois l'indépendance et l'honneur du royaume. En Bretagne, en France et en Espagne, à Cocherel, à Auray et à Navarette, ce fut partout contre l'ennemi national, l'Anglais, que combattit du Guesclin. Digne adversaire du prince Noir, le vainqueur de Cocherel avait à relever la fortune de la France, compromise par les désastres de Crécy et de Poitiers. Il s'éleva à la hauteur de la tâche : il reconquit ville par ville, village par village, château par château, avec une audace, une habileté, une persévérance qui ne se démentirent jamais, toutes les provinces envahies. A sa mort, les Anglais ne possédaient plus en France que Calais, Bordeaux et Bayonne; les Grandes Compagnies étaient détruites, le royaume presque entièrement recouvré, presque entièrement pacifié. Par malheur, le Roi allait suivre de près son connétable dans la tombe; avec lui s'écroulerait l'œuvre si péniblement édifiée sous son règne : après Charles le Sage, la France aurait Charles l'Insensé.

Sept ans après la mort du connétable, en 1387, un

poëte nommé Cuvelier[1] *achevait une longue chronique en vers qu'il intitulait* le Roman de Bertrand du Guesclin. *M. Charrière a édité ce volumineux poëme, d'environ 18,400 vers, dans la collection des* Documents inédits sur l'histoire de France[2]. *La* Chronique en prose *que nous publions n'est qu'une réduction de la Chronique en vers, par un contemporain dont le nom ne nous est pas parvenu. Les deux textes jouirent d'une assez grande vogue au XV*e *siècle, et la Bibliothèque nationale en possède un certain nombre d'exemplaires manuscrits. M. Francisque Michel en a donné la liste et la description complètes dans la Notice bibliographique dont il a fait précéder son édition en prose*[3]. *Nous avons établi notre texte d'après les manuscrits 1984 du fonds français, in-8°, et 39*[2] *de Duchesne, in-4° : l'écriture du premier permet de le faire remonter aux dernières années du XIV*e *siècle, et*

1. *C'est du moins son nom le plus généralement admis. Philippe de Maizières l'appelle Cimelier, Barbazan Cuvillier, l'abbé Lebeuf Truiller, et dom Lobineau Truellier ; on trouve aussi Cuneliers et Le Caveliers. — Voy. Fr. Michel,* Notice bibliographique sur la Chronique de du Guesclin, *p. 6.*

2. *Paris, imprimerie royale, 1843, 2 vol. in-4°.*

3. *Paris, bureau de la Bibliothèque choisie, 1830, 8e livraison.*

le second est daté du mois d'août 1449. Il fut copié pour Jean de Villereau, seigneur de Foussemelart (paroisse de Theuville, diocèse de Chartres). La version de ces manuscrits est plus complète que celle de l'édition originale, imprimée vers la fin du XV[e] *siècle, dont M. Michel a reproduit, par un scrupule un peu servile, jusqu'aux fautes typographiques, malheureusement très-nombreuses. Certains chapitres que nous indiquons en note étaient encore inédits ; de plus, l'orthographe et le style des deux manuscrits sont incomparablement plus corrects que ceux de l'édition imprimée. Il est regrettable que M. Michel n'ait pas au moins rétabli l'orthographe des noms propres, souvent défigurés, et l'ordre des faits, souvent intervertis, par des notes rectificatives ; témoignant d'un tel respect pour son modèle, il eût dû le choisir parmi ces manuscrits de source authentique dont il nous a lui-même signalé l'existence.*

Nous avons rajeuni le texte original de la Chronique en prose, *pour le mettre à la portée des lecteurs peu familiarisés avec la langue du XIV*[e] *siècle, en nous efforçant de lui conserver cette allure simple et naïve qui donne tant de charme aux anciennes Chroniques. Nous avons serré de très-près notre auteur, transportant en français moderne, chaque fois que le sens le*

permettait, ses tournures de phrase et ses archaïsmes. Nous nous sommes, en un mot, proposé pour obje. de rendre intelligible l'historien contemporain de du Guesclin, sans lui retirer sa couleur propre. Le seul changement important que nous nous soyons permis a consisté dans la suppression d'un grand nombre des titres de chapitres qui correspondaient à peine aux sujets traités, ou ne servaient, par leur multiplicité, qu'à entraver la lecture, à rompre la suite de la narration; nous avons adopté une division nouvelle, réglée sur l'intérêt du récit.

Nous avons ajouté à notre texte un assez grand nombre de notes, dont nous espérons que le lecteur ne nous saura pas mauvais gré. Il y a dans la Chronique en prose, *comme dans le poëme d'où elle dérive, un certain nombre d'erreurs et d'inexactitudes, que nous avons signalées et rectifiées, autant que cela nous était possible. Nous avons donné quelques éclaircissements archéologiques. Il nous a semblé qu'il était utile, après avoir rétabli dans leur meilleure forme les noms des personnages qui figurent dans le récit, de rattacher, quand il y avait lieu, ces personnages à leur filiation. Enfin nous avons indiqué la situation exacte dans la géographie moderne des localités mentionnées par la*

Chronique. *Nous n'avons pas négligé de faire connaître les sources où nous avons puisé les renseignements divers dont nos notes se composent.*

Tel a été notre travail : nous espérons qu'il sera bien accueilli du public étendu auquel s'adresse la Collection des Petits mémoires sur l'histoire de France.

GABRIEL RICHOU.

Paris, 11 mars 1878.



CHRONIQUE DE

BERTRAND DU GUESCLIN

I

ICI COMMENCE LA CHRONIQUE DE BERTRAND DU GUESCLIN, JADIS CONNÉTABLE DE FRANCE, ISSU DE LA NATION DE BRETAGNE ET COMPTÉ AU NOMBRE DES PREUX.

Au temps de Philippe, roi de France [1], fils de Charles, comte de Valois, était en Bretagne un chevalier nommé Regnaud [2] du Guesclin, seigneur de la Motte-Broons, un fort château, bien situé, à six lieues de Rennes.

1. Philippe VI, de Valois.

2. Le père de Bertrand s'appelait Robert et non Regnaud. Pour permettre au lecteur de contrôler l'exactitude de nos rectifications, sans multiplier les notes, nous le renvoyons, une fois pour toutes, à l'ouvrage de notre savant confrère M. Siméon Luce, auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le grand prix Gobert : *Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque*. Paris, Hachette, 1876, in-8°. Le premier volume, seul publié, s'arrête à l'année 1364.

Le chevalier était un homme sage, loyal, droit devant Dieu et devant le monde, renommé pour sa grande valeur et son audace. Par-dessus toutes choses, il aimait l'Église. Par dévotion au Seigneur, source de tout bien, il secourait les pauvres et leur faisait l'aumône. De ce chevalier et de sa femme, qui menait une très-sainte vie et était bien connue en son pays, sortirent trois fils : l'aîné, nommé Bertrand, acquit durant sa vie telle renommée qu'il fut craint et redouté par toute terre, chrétienne et sarrasine. Le second, appelé Guillaume, eut un haut mérite, mais vécut peu. Le troisième, Olivier, possède à présent le comté de Longueville [1]. Nul, pour la valeur, ne put se comparer à Bertrand, durant sa vie; aussi le roi de France, Charles, le fit-il connétable et chef de toutes ses guerres. Or, parce que les jeunes chevaliers aiment à entendre raconter les grands exploits, les hauts faits de Bertrand seront retracés ici depuis le temps de sa jeunesse jusqu'à sa mort, tels qu'ils sont rapportés dans les chroniques des rois de France, écrites en l'église de monseigneur Saint Denis, en France.

1. Robert du Guesclin avait épousé Jeanne Malemains, dame de Sens, et en eut quatre fils : Bertrand, Olivier, Guillaume et Robert; et six filles : Julienne, Agathe, Louisette, Jeanne, Colette et Clémence. (Voy. *Hist. générale de Bretagne*, par Fr. Aug. du Paz, in-fol., 1620, p. 416.) Robert du Guesclin, veuf de Jeanne Malemains depuis 1350, mourut en 1353. Le connétable étant mort sans enfants, en 1380, Olivier, son frère, hérita de ses biens et, entre autres, du comté de Longueville.

Bertrand du Guesclin, fils aîné de Regnaud du Guesclin, était de moyenne taille; il avait le visage brun, le nez camus, les yeux verts, les épaules larges, les bras longs et les mains petites. Comme il n'avait guère de beauté, on fit peu de cas de lui en son enfance. Mais souvent il advient que celui qui a été peu estimé en son enfance reçoit en sa vie avancement et grand honneur. A une fête de l'Ascension, une sœur converse, jeune et de grande science, vint à la Motte-Broons. Cette sœur converse dînait souvent en l'hôtel du sire de Broons, qui la recevait débonnairement; ce jour-là, il la fit asseoir à sa table. La sœur s'aperçut que Bertrand, l'aîné des trois enfants assis à la seconde table, siégeait à l'extrémité, car le chevalier en tenait moins de compte que des autres. Elle considéra et examina le maintien de Bertrand, et, au lever de la table, prit l'enfant âgé de six ans, et, après avoir regardé ses mains et observé sa physionomie, elle demanda au chevalier et à la dame du Guesclin pourquoi on le traitait si mal. La dame répondit : « En vérité, belle amie, cet enfant est si rude, malicieux et méchant, qu'on ne vit jamais son pareil; car jamais homme, de si haut lignage qu'il soit, ne pourra lui faire ni lui dire quelque chose qui lui déplaise, sans que Bertrand le frappe aussitôt; bien souvent, monseigneur et moi, nous nous désolons pour les maux qu'il cause aux autres enfants du pays, car jamais il ne cesse de les faire assembler pour les

mettre aux prises, et lui-même combat avec eux; c'est pourquoi monseigneur et moi désirons souvent sa mort ou regrettons qu'il soit jamais né. — Madame, repartit à ce mot la sœur converse, je vous affirme que je vois sur cet enfant un signe qui présage que le royaume de France sera sauvé par lui seul et que nul de son temps ne lui sera comparable en chevalerie. » Ces paroles commencèrent à réjouir la dame, et dorénavant Bertrand lui fut plus cher. Il grandit et atteignit l'âge de neuf ans; et il prit la coutume d'assembler les enfants, de les ranger en bataille et de les faire si longuement combattre, que plusieurs s'en repentaient et retournaient blessés en leurs maisons; lui-même était blessé dans ces luttes et ses vêtements déchirés. Quand la dame voyait cette conduite de Bertrand, elle se désolait fort et lui disait: « Malappris, vous vous souvenez bien peu du haut honneur que vous annonça la sœur converse; mais certes elle vous regarda mal, car, en vérité, je n'y pourrais croire. » Bertrand ne tint aucun compte de ces remontrances, mais il fit des quintaines [1], joutes d'enfants et espèces de tournois, selon ce qu'il pouvait en avoir entendu raconter; car l'usage était alors aux tournois dans le

1. Voici la définition que du Cange donne de ce mot: Sorte de jeu et d'exercice militaire qui consistait à frapper d'une lance assez adroitement une figure d'homme armé, pour éviter le coup qu'on en recevait quand on ne la frappait pas comme il faut. (*Gloss. nov.* Suppl. de Carpentier, t. IV, p. 512; édit. de 1756.)

royaume de France. Ainsi continua Bertrand jusqu'à ce que les gens du pays se plaignissent au sire de Broons de son fils, qui faisait guerroyer leurs enfants de telle sorte. Le sire du Guesclin et de Broons fit alors crier défense à chacun de laisser aller ses enfants avec Bertrand. Quand celui-ci s'aperçut que nul enfant ne le voulait plus suivre, il s'attaqua à eux et les força, malgré eux, de combattre avec lui. Les pères des enfants retournèrent alors se plaindre de son fils au sire de Broons, qui le fit emprisonner.

Il advint qu'un soir une chambrière portait à manger à Bertrand; mais celui-ci sortit de sa prison, comme elle en ouvrait la porte, lui ôta les clefs et l'enferma dedans; puis il s'en alla de nuit dans une des maisons de son père, y prit une jument et s'en alla à Rennes. Le sire de Broons avait dans cette ville une sœur, mariée à un chevalier de grand honneur, qui y demeurait. C'est là que se retira Bertrand, et, quand la dame sa tante l'aperçut, elle fut très-joyeuse de sa venue, et, comme elle avait déjà entendu parler de sa conduite, elle lui dit : « Ah ! beau neveu, vous ressemblez mal à la race dont vous êtes issu, en agissant si vilainement. » Le chevalier, son mari, était là et lui dit : « Dame, laissez Bertrand passer sa jeunesse ; » puis à Bertrand : « Beau neveu, cet hôtel est le vôtre. » Bertrand le remercia avec effusion.

Il demeura longtemps à Rennes avec son oncle et amenda beaucoup sa conduite ; puis, son père

s'étant apaisé à son égard, il retourna dans son hôtel. Il atteignit ainsi l'âge de treize ans [1]. Le sire du Guesclin lui donna alors argent et chevaux, et désormais Bertrand suivit les joutes, pas d'armes et tournois ; et il fut si généreux en dons et présents aux gentilshommes qui passaient par la terre de son père, qu'en peu de temps il se lia avec de nombreux chevaliers et fut renommé pour sa largesse. Entre autres manières, il avait coutume, quand un pauvre lui demandait l'aumône et qu'il manquait d'argent, de se dévêtir et de donner son vêtement pour l'amour de Notre-Seigneur, ce qui, par-dessus toutes choses, le rendait plus cher à son père. Or il advint que les barons de Bretagne tinrent à Rennes de très-grandes joutes [2], dont fut le sire du Guesclin, père de Bertrand; celui-ci avait grand désir d'y prendre part; mais son père, à cause de sa jeunesse, ne voulut pas qu'il joutât.

1. Bertrand avait alors de seize à dix-sept ans. Voy. S. Luce, ouvr. cité, p. 23-25. L'édition de M. Fr. Michel porte : douze ans (p. 40).

2. Probablement à l'occasion du mariage de Charles de Blois avec Jeanne de Penthièvre, en 1337. — Cf. S. Luce, p. 25.



II

COMMENT BERTRAND JOUTA POUR LA PREMIÈRE FOIS A RENNES ET REMPORTA LE PRIX.

Au jour fixé, des chevaliers de plusieurs contrées s'armèrent à Rennes. Il y eut là grande fête avec dames et damoiselles, bourgeois et bourgeoises. Les chevaliers venus d'Allemagne et tous chevaliers et écuyers furent reçus sur la place des joutes, et, entre tous ceux qui se signalèrent dans la journée, on donnait le prix au sire du Guesclin. Or il advint qu'un écuyer, parent de la dame du Guesclin, après avoir fort bien et longuement combattu, retourna dans l'hôtel où était logé Bertrand, qui le connaissait. Bertrand le suivit dans la chambre où il voulait se désarmer et s'agenouilla devant lui, en lui demandant de consentir à lui prêter son harnais pour jouter. L'écuyer qui le connaissait lui répondit doucement : « Ha! beau cousin, vous ne devez pas le demander, mais le prendre, tout comme le vôtre. »

Bertrand en eut une grande joie; l'écuyer l'arma en grand secret, lui donna son cheval de tournoi et un varlet pour le servir ou diriger. Bertrand vint joyeusement en lice et, se voyant sur les rangs, éperonna son cheval droit contre un chevalier qui vint aussi sur lui. Quoiqu'il n'eût jamais lutté, il frappa le chevalier dans son heaume, avec une telle force qu'il l'en décoiffa [1]. Le chevalier tomba sous le choc, et son cheval fut tué. A la vue de ce rude coup, dont on ne connaissait pas l'auteur, les hérauts, ne sachant de quel cri le saluer, se mirent tous à crier : A l'écuyer aventureux!

Alors Bertrand piqua des deux, chevauchant dans les rangs, et fit tant en ce jour que tous ceux qui étaient dans la lice redoutaient de le rencontrer, et pourtant ils ne savaient qui il était. Le sire du Guesclin, qui avait eu le prix tout le jour, voyant leur contenance, éperonne son cheval et va droit contre son fils. Celui-ci reconnut son père à ses parements et abaissa alors sa lance. Le sire du Guesclin, qui ne reconnaissait pas son fils, s'étonna de le voir refuser la joute, et, rejoignant ses autres compagnons, il leur demanda s'ils savaient le nom de cet écuyer ou comment ils pourraient l'apprendre. Sur le conseil du sire du Guesclin, on décida qu'un des chevaliers de la lice irait contre Bertrand et se mettrait en peine de lui enlever son heaume; par là, on pourrait le connaître. Un

1. Le heaume était une sorte de casque terminé en pointe, qui couvrait la tête et le visage.

écuyer de grande valeur partit, s'en vint contre Bertrand et le décoiffa de son heaume. Bertrand fut alors reconnu de ses parents et de son père, qui en furent tout joyeux, son père surtout, à cause du mérite qu'il vit en son fils. De ce jour, il l'aima tellement et lui témoigna désormais si grande affection, qu'il lui abandonna toute sa terre. Quand la dame du Guesclin apprit qu'on avait donné le prix des joutes de Rennes à son fils Bertrand, il ne faut pas demander si elle en éprouva une grande joie. Les paroles de la sœur converse lui revinrent alors en mémoire. Après les joutes, le sire du Guesclin s'en alla à la Motte-Broons avec son fils, auquel il donna grand équipage pour suivre joutes et tournois. Bref, Bertrand fit tant qu'il acquit grande renommée dans le duché de Bretagne.



III

COMMENT TRÉPASSA LE BON DUC JEAN DE BRETAGNE ET COMMENT SA MORT FUT CAUSE D'UNE GRANDE GUERRE DANS LE PAYS.

En ce temps régnait en Bretagne le bon duc Jean [1], qui, toute sa vie, fut bon Français, homme sage, joyeux et loyal serviteur du roi Philippe de Valois, contre lequel guerroyait le roi Édouard d'Angleterre [2]. Aidé des Flamands, Allemands, Gallois, Hennuyers, Brabançons et de gens

1. Jean III, dit le Bon, fils d'Arthur II, avait succédé à son père en 1312. Il mourut à Caen, le 30 avril 1341.

2. Édouard III, fils d'Édouard II et d'Élisabeth de France, né en 1313, roi en 1327, mourut le 21 juin 1377, après un règne des plus glorieux. Parmi les enfants qu'il eut de Philippine de Hainaut, citons le prince de Galles, Edouard, célèbre sous le nom de Prince Noir; Jean de Gand, qui devint duc de Lancastre à la mort de son beau-père; Marie, qui épousa Jean V, duc de Bretagne, et Marguerite, qui épousa Jean Hastings, comte de Pembroke. Il est souvent question de ces personnages dans le cours de notre chronique.

de plusieurs nations alliées, celui-ci mit le siége devant la cité de Tournai. A cette nouvelle, le roi Philippe manda les princes de son royaume. Le bon duc Jean de Bretagne vint à l'appel du roi, en grand équipage, accompagné de ses barons; en peu de temps, le roi assembla quatre cents lances et se mit en marche contre Édouard; il chevaucha jusqu'à Mons en Hainaut. Quand la comtesse de Hainaut, qui était veuve et devenue par dévotion abbesse de Fontenelles, apprit la venue du roi Philippe, son frère, et du roi Édouard, qui était son gendre, cette dame en eut un tel chagrin qu'elle fit conclure une trêve entre les rois, dans l'espoir de la paix. Le siége fut levé, et ils s'en retournèrent chacun en son pays. Revenu en France, le roi Philippe congédia ses princes en les remerciant fort de leur secours. Plus que tous, le bon duc Jean fut honoré et fêté; il prit congé du roi et retourna en Bretagne, où il fut reçu avec de grands honneurs. Le bon duc désirait beaucoup voir Bertrand, dont la renommée se répandait en Bretagne; il le manda, et Bertrand vint vers lui. Le bon duc le reçut à son service et, à tous les voyages qu'il fit pour le roi, l'emmena avec lui, dans sa compagnie; peu après, il trépassa, au grand dommage du pays, comme l'histoire le raconte plus loin.

Selon l'histoire, après la mort du bon duc Jean, le comte de Montfort, son frère puîné, alla à Limoges pour saisir ses trésors, puis revint en

Bretagne, s'attacha à prix d'argent plusieurs barons du pays et fit tant que plusieurs villes et châteaux du duché se rendirent à lui; bientôt, il prit le titre de duc de Bretagne.

Le duc Arthur, père du bon duc Jean, avait trois fils, les deux premiers engendrés de la vicomtesse de Limoges, et le troisième de la reine d'Écosse [1], savoir : ledit bon duc Jean; monseigneur Guy de Bretagne, comte de Penthièvre et de Greslo, et Jean, comte de Montfort, troisième et dernier fils. Le bon duc Jean, l'aîné, régna de l'aveu de tous, après son père le duc Arthur, et se maria, selon le conseil de ses barons; mais la duchesse, sa femme, n'eut pas d'enfants. Le second fils, messire Guy, était un homme sage et plus aimé des barons et du peuple que messire Jean, comte de Montfort; le bon duc Jean lui-même, le considérant comme le plus proche pour régner et hériter du duché après lui, voulut et fit décider par le conseil des barons qu'au cas où ledit messire Guy, son frère, passerait de vie à trépas avant lui, l'enfant légitime qui naîtrait de messire Guy devrait être regardé comme son héritier, qu'il fût mâle ou femelle; car telle était la coutume de Bretagne. Le comte de Montfort et tous les barons y consentirent; ledit messire Guy trépassa peu après, avant

1. Arthur II avait épousé Marie, fille unique de Guy, vicomte de Limoges, et en secondes noces Yolande de Dreux, fille d'Amaury, duc de Narbonne, comte de Toulouse et de Montfort-l'Amaury, et veuve d'Alexandre III, roi d'Ecosse. Arthur II mourut en 1312.

le bon duc Jean, son frère, laissant une fille mariée à monseigneur Charles de Blois, neveu de Philippe roi de France. Or il arriva que, après la mort du bon duc Jean, le duché échut audit Charles de Blois, à cause de madame sa femme; mais Jean de Montfort réclama, alla trouver le roi, lui prêta hommage pour le duché qu'il reçut de lui et revint en Bretagne. Prenant le titre de duc, il revendiqua le duché contre ledit monseigneur Charles.

Le comte de Montfort fut alors cité devant le roi; il comparut; la cause fut traduite devant les pairs de France et les parties appointées en justice. On décida que le duché n'appartiendrait pas au comte de Montfort. Celui-ci quitta précipitamment la cour, sans congé du roi, et s'en alla tout seul jusqu'à Orléans. Là, il s'embarqua sur la Loire en un vaisseau et, voyageant nuit et jour, gagna la Bretagne, passa la mer et alla en Angleterre faire hommage de son duché au roi, qui promit de le lui garantir. C'est ainsi que le comte de Montfort s'allia aux Anglais. Au jour assigné, les pairs décidèrent que le duché appartenait à Charles de Blois à cause de sa femme et à l'exclusion de tout autre, et en prononçant l'arrêt, les prélats et barons de Bretagne y pendirent leurs sceaux. Après le jugement, Charles quitta la cour et alla en Bretagne; plusieurs villes et châteaux se rendirent à lui, plusieurs tinrent parti pour le comte de Montfort. Peu après, le roi d'Angleterre envoya

en Bretagne le duc de Lancastre [1] avec de grands renforts pour secourir ledit comte. Celui-ci parcourut la Bretagne, revendiquant villes et châteaux; ainsi fit d'autre part monseigneur Charles. Le pays en eut grand dommage, les nobles en souffrirent aussi; car alors, en Bretagne, le père guerroyait contre le fils, parce que les uns tenaient pour Charles de Blois, les autres pour messire Jean, comte de Montfort.

1. M. Fr. Michel le désigne à tort comme frère d'Edouard III; plus loin, p. 62, il l'appelle fils du même Edouard.



IV

COMMENT MESSIRE BERTRAND PRIT POUR LA PREMIÈRE FOIS LES ARMES.

BERTRAND avait alors environ vingt ans et aimait fort les armes. Il considéra que le temps était venu d'acquérir de l'honneur; et c'était bien l'occasion pour tous les chevaliers et écuyers qui vivaient en Bretagne, où était le théâtre des guerres des Anglais, parce que les rois de France et d'Angleterre étaient alors en trêve. Le roi anglais prêtait secours au comte de Montfort pour amoindrir la puissance de la Bretagne, qui avait toujours été sous l'obéissance et parmi les soutiens du roi de France. Sans cette raison, le roi Édouard n'eût pas voulu soutenir la guerre contre Charles de Blois, son cousin issu de germain et cousin germain de sa femme, la reine d'Angleterre, pour aider le comte de Montfort, qui ne lui était uni par aucun lien de parenté.

L'opinion fut par toute la Bretagne que le

comte de Montfort n'avait aucun droit sur le duché; pour ce, maints bons chevaliers de France et d'autres contrées se rangèrent du parti de Charles de Blois. Bertrand le sut et dit que jamais, de son vivant, il ne soutiendrait mauvaise querelle, mais agirait toujours avec droiture. Aussi se déclara-t-il pour Charles de Blois, et sa vaillance attira à lui plusieurs jeunes gens avides de connaître les guerres, si bien qu'en peu de temps ils furent une soixantaine de compagnons armés, qui le firent leur capitaine. Quand Bertrand se vit ainsi accompagné, il se mit à courir sus aux Anglais et à leur dresser des embûches; mais, comme ils n'avaient ni forteresses ni frontières où ils pussent se retirer, lui et les siens se tenaient dans les grandes forêts : ainsi fit Bertrand, qui, pour attirer à lui des gens d'armes, donnait tout à ses compagnons, de sorte qu'en peu de temps sa largesse le rendit pauvre. Quand il ne se vit plus rien à donner, il prit les joyaux de sa mère, les vendit et acheta chevaux et harnais; sa mère en fut courroucée contre lui.

Il arriva un jour que Bertrand chevauchait, avec trois compagnons, par la forêt : en ce moment passait un chevalier anglais qui menait son bagage dans le château de Fougeray [1], pour l'y mettre en sûreté. Bertrand le reconnut bientôt pour Anglais; ce chevalier, très-bien monté et

1. Fougeray est aujourd'hui une petite ville de l'arrondissement de Redon (Ille-et-Vilaine).

armé, et d'un grand courage, courut sus à Bertrand, faisant peu de cas de lui, parce qu'il n'avait que six compagnons. Toutefois celui-ci courut vaillamment avec sa compagnie sur le chevalier anglais et fit tant qu'en peu d'instants il le vainquit et tua [1]. Après avoir conquis l'équipage du chevalier, Bertrand vint vers sa mère, qui fut toute joyeuse en l'apercevant ainsi monté et équipé. Il fit alors apporter le bagage du chevalier; il y trouva beaucoup d'espèces en argent et aussi des joyaux, qu'il donna à sa mère, la suppliant de ne jamais le maudire. A la vue des joyaux, qui sans comparaison valaient mieux que les siens, la dame dit à Bertrand : « La sœur converse a eu raison de dire que tu honorerais toute la race dont tu es issu. » Bertrand demeura deux jours près de son père et de sa mère, puis prit congé d'eux, emportant avec lui tout son butin, sauf les vêtements et les bijoux; il rejoignit par les forêts ses compagnons, que sa venue remplit de joie et qui s'émerveillèrent de son état; il leur partagea son gain et leur conta son aventure : chacun se dit que Bertrand surpasserait dans la suite toute la chevalerie de Bretagne en honneur et en prouesses. Après un court séjour en cet endroit, Bertrand dit à ses

1. Ce jour-là, Bertrand n'avait pour *compagnie* qu'un valet nommé Orris; le chevalier anglais, armé de toutes pièces, était suivi de deux hommes bien armés et montés, un écuyer et un valet portant en trousse les bagages. Voy. S. Luce, p. 95.

compagnons que la saison était venue de faire le guet et d'aviser de quel côté ils pourraient gagner une forteresse pour courir sus aux Anglais.

Bertrand du Guesclin, que ses compagnons écoûtaient très-volontiers, leur dit : « Beaux seigneurs, j'ai vu qu'ici près est un château appelé Fougeray, qu'un chevalier anglais, Robert Bramborc [1], tient pour le comte de Montfort; nous sommes ici soixante compagnons armés, dont chacun désire faire preuve de vaillance. Plusieurs fois j'ai visité ce château, où j'ai été une fois prisonnier, et j'y ai porté du bois, selon la coutume des pauvres gens, sur le dos. Vous savez que le bois est près du château. » En ce moment passa un valet de Fougeray; il fut aussitôt pris. Bertrand sut par lui que Bramborc était sorti de Fougeray, y laissant peu de monde; il était allé épier l'armée de Charles de Blois, qui assiégeait un château, pensant la surprendre de nuit. A cette nouvelle, Bertrand fit garder le valet et tout de suite chevaucha droit à Fougeray. A l'issue du bois, il mit une partie de ses compagnons en embuscade; les autres et lui-même simulèrent de pauvres bûcherons; le dos chargé de bois, ils vinrent près du château. Les Anglais, qui les prirent pour des bûcherons, baissèrent aussitôt le pont; Bertrand et ses compagnons, laissant leur bois

1. C'est ce même chevalier qui, plus connu sous le nom de Robert Bembro, fut tué le 27 mars 1351, au célèbre *Combat des Trente.*

dessus, entrèrent dans l'intérieur, au cri de : Guesclin! L'embûche de Bertrand se découvrit alors. Les Anglais s'assemblèrent pour défendre avec vigueur le château contre Bertrand et ses compagnons : le choc fut rude, et Bertrand y fut grièvement blessé; mais les Anglais furent battus, et le château, abondamment garni de vivres et de richesses, fut conquis. Le jour de la prise du château, Robert Bramborc pénétra dans le camp de Charles; mais, repoussé, il prit son chemin vers Fougeray pour se garantir; au-devant de lui vint un varlet qui lui conta l'aventure, et Robert s'enfuit d'un autre côté. Bertrand en fut informé; il sortit de Fougeray, poursuivit Bramborc et l'atteignit. Hors d'état de fuir davantage, les Anglais firent grande défense, mais à la fin ils furent défaits. Bramborc resta mort sur le champ [1]. Après ce succès, Bertrand retourna à Fougeray; depuis lors, il en fut nommé sire. Charles eut connaissance de cet exploit et prit de là un vif désir de voir Bertrand, qui s'était acquis une grande renommée par tout le duché de Bretagne.

1. Cf. S. Luce, ouvr. cité, p. 102.



V

COMMENT CHARLES DE BLOIS FUT PRIS PAR TRAHISON.

DURANT ces guerres, Charles avait mis le siége devant La Roche-Derrien [1]; en sa compagnie étaient le vicomte de Rohan et la plus grande partie des barons de Bretagne. Les Anglais vinrent pour faire lever le siége et conclurent avec monseigneur Charles une trêve de quinze jours, dans l'espoir de la paix. Durant ce délai, messire Thomas Dagworth, chevalier anglais, passa la mer avec un grand renfort et, de nuit, sans que le duc Charles sût rien de sa venue, joignit l'armée anglaise, qui avait conclu la trêve; le lendemain matin, les Anglais crièrent : Aux armes! contre le camp du duc Charles. Celui-ci était sans méfiance; à la vue de cette trahison, il s'arma ainsi que ses gens, et marcha contre les Anglais. Il y eut une fière et merveilleuse bataille; mais, à la fin, le duc

1. Ch.-l. de cant., arr. de Lannion (Côtes-du-Nord).

Charles fut battu et son corps atteint de dix-huit plaies mortelles [1]. Le vicomte de Rohan et nombre d'autres barons et seigneurs y moururent. Après la bataille, les varlets anglais vinrent visiter les champs et dépouiller les morts; un varlet, nommé Cousin, trouva là le duc Charles et voulut le dépouiller. Mais celui-ci lui engagea sa foi et son serment, et, le priant d'aller dire à sa femme qu'il était encore vivant, lui promit de le faire riche. L'Anglais Thomas de Dagworth fit fouiller le champ de bataille pour trouver le duc Charles, qu'on découvrit et qu'on lui amena. Dagworth, rentré dans La Roche-Derrien, dit au duc de se rendre à lui; sur son refus, il le fit mettre en un cellier, tout nu, sur un peu de foin, puis fit venir quatre archers et voulut les faire tirer contre le duc, s'il ne se rendait son prisonnier. Charles répondit qu'il était gentilhomme et n'engagerait sa foi à personne autre qu'à celui auquel il l'avait promise. Plusieurs chevaliers étaient là qui eurent pitié de Charles; ils représentèrent à Dagworth que c'était chose trop hardie de le faire tuer, et celui-ci se contint.

C'est ainsi que, par la déloyauté des Anglais, Charles fut pris, mené en Angleterre et livré au roi Édouard. Cette capture rompit la trêve entre Français et Anglais, et, la trêve rompue, le roi leva

1. Les blessures de Charles de Blois, quoique graves, étaient si peu mortelles qu'il vécut encore dix-sept ans et fut tué seulement en 1364, à la bataille d'Auray.

une nombreuse armée sous la conduite du prince de Galles, son fils aîné, qui passa la mer, entra en Picardie, saccagea cette province et la Champagne, et de là vint droit en Guyenne.



VI

DE LA BATAILLE DE POITIERS ET DU SIÉGE DE RENNES [1].

Pour guerroyer contre ce prince, le roi Jean de France assembla de son côté une très-forte armée. Il offrit la bataille au prince, qui, très-effrayé, continua de chevaucher vers la Guyenne; le roi le poursuivit, de telle sorte qu'il l'atteignit entre Poitiers et Chauvigny. Voyant qu'il ne pouvait éviter la bataille, le prince envoya vers le roi pour traiter et se tirer de là sans combat; il lui fit offrir de lui rendre tous les châteaux occupés par les Anglais dans le royaume de France et de lui payer cent mille francs [2]. Le maréchal d'Audrehem [3],

1. L'auteur passe sous silence un événement important de la vie de du Guesclin qui se place deux ans avant le désastre de Poitiers. Bertrand fut fait chevalier à Montmuran, le jeudi saint, 10 avril 1354.

2. La crainte et les offres du Prince Noir sont une fable du chroniqueur.

3. Arnoul, sire d'Audeneham ou d'Andreghen, comme on

qui était du conseil du roi, proposa d'accepter ces offres; mais le maréchal de Clermont en dissuada le roi et dit au maréchal d'Audrehem que la peur lui faisait donner cet avis. Audrehem se courrouça de ces paroles et dit au maréchal de Clermont : « Clermont, afin que vous sachiez, s'il y a bataille, que je n'ai pas peur, apprenez que l'arrêt de ma lance sera plus avant que la pointe de la vôtre [1]. » Finalement, le roi refusa toutes les offres du prince, et le lendemain matin ils entrèrent en bataille. Les deux maréchaux de France se mirent au premier rang à l'envi l'un de l'autre, à cause de leur querelle. Ils marchèrent droit à l'armée du prince, qui, sur son front de bataille, avait rangé un grand nombre d'archers; ceux-ci firent reculer les compagnies des maréchaux. Plusieurs princes, emmenant plus de quatre mille hommes, se séparèrent des troupes du roi. Celui-ci ne voulut partir; il demeura dans la bataille et rassembla le peu de gens qui lui restaient. Quand les Anglais virent la chevalerie de France ainsi déconfite, ils s'unirent contre le roi, qui soutint bravement le choc, mais fut pris à la fin avec son plus jeune fils Phi-

disait au XIVe siècle, ou aujourd'hui d'Audrehem (Audrehem est une petite commune du canton d'Ardres, dans le Pas-de-Calais), succéda comme maréchal de France au sire de Beaujeu, en 1351. Il mourut au mois de décembre 1370. — P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VI, p. 751, et *Œuvres de Froissart*, édit. Kervyn de Lettenhove, t. XX, p. 204.

1. Jean de Clermont, seigneur de Chantilly, créé maréchal de France en 1352, fut tué à la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356.

lippe, au mois de septembre 1356[1]. Le roi Edouard, qui savait bien que le roi Jean poursuivait le prince, son fils, envoya pour secourir celui-ci le duc de Lancastre[2], qui passa la mer de Bretagne avec un grand renfort et se hâta tellement pour prendre part à la bataille, que trois jours auparavant il arriva aux Ponts-de-Cé-sur-Loire[3]; mais les Français lui barrèrent le passage, et il dut s'y arrêter. C'est là qu'il reçut la nouvelle de la victoire, à laquelle il eut une grande douleur de n'avoir point pris part.

Le duc de Lancastre jura d'assiéger Rennes et dit qu'il ne lèverait pas le siége avant d'être entré dans la place. Le Boiteux de Penhoët[4], chevalier de haute valeur, tenait Rennes pour le duc Charles. Bertrand, qui y avait une partie de sa famille, désirait fort être dans la ville; mais le duc l'avait si bien assiégée de toutes parts, qu'elle ne pouvait recevoir aucun secours de troupes ni de vivres. Durant le temps dudit siége, Bertrand se tint

1. Le 19 septembre.

2. Henri, comte de Lancastre, créé duc par Edouard III en 1352, était un des plus grands hommes de guerre du siècle. Il venait d'être nommé lieutenant et capitaine général dans le duché de Bretagne pour le roi d'Angleterre et le comte de Montfort, mineur. C'est à tort que l'édition de M. Fr. Michel l'appelle fils d'Edouard III, p. 62. Jean de Gand, troisième fils d'Edouard, était gendre du duc de Lancastre, auquel il succéda dans ce titre en 1362 seulement.

3. Ch.-l. de cant., arr. d'Angers.

4. On le surnomme plus souvent dans les chroniques le Tort Boiteux de Penhoët.

dans la grande forêt qui avoisine Rennes [1], et souvent, de jour et de nuit, il harcelait les gens du duc, au cri de : Guesclin! Le duc de Lancastre, étonné, s'enquit de celui qui troublait si souvent son armée. Il y avait là un chevalier breton qui lui dit : « Je vous jure, monseigneur, que c'est un jeune homme qui a déjà fait plus d'exploits à son âge que chevalier de ce pays n'en fit jamais. » Et il lui raconta qu'il avait pris Fougeray et s'en faisait nommer sire [2]. Le duc dit alors que, puisqu'il tenait le château, Bertrand pouvait s'en proclamer sire, mais qu'il voudrait bien qu'il fût autre part. Dévant Rennes, le duc livra grands assauts, mais il y perdit plus qu'il n'y gagna. Alors, il fit miner la ville; mais le Boiteux de Penhoët, soupçonnant la mine, ordonna que, pour la découvrir, chacun eût en son hôtel des bassins ou poêles d'airain avec des pincettes dedans : par ce moyen, les Rennois connurent la mine et contreminèrent. Bertrand, ayant appris la mine, en fut très-inquiet; il chevaucha une nuit secrètement avec tous ses compagnons et mit le feu au camp du duc. Alors se répandit parmi les Anglais le bruit étonnant que les Français du duc Charles étaient venus. Cependant Bertrand, après s'être emparé de quatre che-

1. La forêt de Paimport, une des plus belles de la Bretagne.

2. Cependant le château de Fougeray était retombé au pouvoir des Anglais dès le 12 mai 1352. Voy. S. Luce, p. 515, pièces justificatives.

valiers, se retira dans la forêt. Les Anglais demeurèrent en bataille toute la nuit, jusqu'à ce que le point du jour vînt montrer qu'il n'y avait rien. Le duc pensa et dit alors que c'était Bertrand qui les empêchait de dormir. Sur ce, vint de la part de Bertrand un chevalier anglais prisonnier qui dit au duc : « Monseigneur Bertrand, dont je suis le prisonnier, m'envoie vous dire qu'il vous a réveillé cette nuit; mais, pour qu'il vous laisse dormir dorénavant, il requiert qu'il vous plaise de le laisser entrer dans Rennes, lui et ses compagnons; car il désire fort voir ses parents, qui y sont. » Le duc répondit en grand courroux qu'il ne donnerait aucune trêve, mais ferait plus fort miner la ville. Les Rennois travaillèrent tant, qu'ils percèrent la mine. Les Anglais qui s'y trouvaient furent surpris et combattirent longtemps; mais, à la fin, ils furent battus et tués et la mine détruite. Quand il sut cette déconfiture, le duc, furieux, fit veiller de plus en plus à ce que ceux de Rennes ne reçussent vivres ni secours : il les savait bien en grande disette de viande, mais ils ne sortaient point. Il eut alors l'idée d'un grand stratagème pour les faire sortir : il fit assembler au moins deux mille porcs et les fit mener paître dans le marais près de la ville. Les habitants voulurent sortir; le capitaine ne le souffrit pas, mais imagina une subtilité contre celle du duc. Il manda un boucher, fit amener une truie, abaisser la planche du pont-levis et placer sous la porte intérieure cette truie, qui se mit à

crier et à braire très-fort. Aussitôt que les porcs entendirent ces cris, ils accoururent en grognant, et on ne les put empêcher d'entrer tous dans la ville et en telle presse, qu'aucun Anglais n'osa les approcher. C'est ainsi que les Rennois s'emparèrent des porcs du duc, à la grande colère de celui-ci et à leur grande satisfaction, car ils avaient longtemps jeûné, et ce jeûne se prolongea, le duc ayant juré de prendre la ville, les vivres baissant de jour en jour, et aucun secours n'arrivant. Le Boiteux de Penhoët les assembla pour se concerter avec eux sur le secours qu'ils pourraient recevoir du duc Charles, alors à Nantes, mais encore prisonnier, élargi sur parole et hors d'état de s'armer. Parmi eux était un bourgeois de Rennes qui avait six enfants et n'avait pas à manger. « Seigneurs, dit-il, si ma proposition vous plaît, j'irai trouver le duc de Lancastre ; je lui dirai que vous m'avez banni et dépouillé, et aussi qu'un secours bien prochain vous vient de France, qui doit secrètement entrer ici ; puis je lui dirai que des Français doivent partir de Nantes pour vous secourir et le chemin qu'ils doivent suivre ; ce faisant, je pourrai m'échapper, j'irai à Nantes vers le duc, je lui dirai la misère où vous êtes ; mais je vous recommande mes enfants. » Les Rennois y consentirent ; ils firent sur l'armée du duc une sortie, pendant laquelle le bourgeois se sépara d'eux et vint au duc de Lancastre : « Ha ! monseigneur, dit-il, quel malheur ce sera si Rennes demeure ainsi !

il est vrai, monseigneur, que je suis de Rennes; mais les habitants m'en ont banni, m'ont ôté mes six enfants et dépouillé de mon bien : aussi m'étais-je retiré à Nantes, pensant trouver pitié chez le duc, qui n'en a tenu compte. Monseigneur, vous êtes ici de longue date; mais, si vous n'y prenez garde, vous n'y serez pas longtemps, car, par ma foi, vous aurez demain pour vous combattre les Français qui sont secrètement partis de Nantes et se hâtent par deux chemins pour vous surprendre de deux côtés. » A cette nouvelle, le duc fit disposer ses troupes, les Rennois firent allumer des feux de joie et corner les ménétriers sur les murs de la cité, en signe d'une grande allégresse.

Le bourgeois parvint à s'échapper du camp, se dirigea droit à Nantes, et, le lendemain, trouva sur son chemin Bertrand du Guesclin et ses compagnons qui épiaient l'armée du duc. Bertrand reconnut le bourgeois, qui lui conta comme quoi il était de Rennes, comme il avait parlé au duc et comme il s'en allait à Nantes.

Ce matin-là, le duc de Lancastre chevaucha sur le chemin de Nantes dans l'espoir de rencontrer les Français, laissant ses tentes, pavillons, charrois et vivres et des gens d'armes pour garder le siége. Bertrand, qui avait appris du bourgeois le départ du duc, vint attaquer le camp, au cri de : Guesclin! Les Anglais s'y défendirent. Les Rennois, qui savaient le départ du duc, ainsi que l'at-

taque de Bertrand contre les Anglais, sortirent de la ville et entrèrent dans les lignes du siége. Les Anglais y furent surpris, les tentes du duc, vivres, charrois et pavillons, conquis et emmenés dans la cité de Rennes, avec les prisonniers. C'est ainsi que Bertrand entra dans Rennes, à la grande joie de ses parents et des habitants. Le duc de Lancastre, qui le sut bientôt, en fut fort courroucé et vit bien qu'on l'avait trompé; alors il retourna au siége et le resserra de plus en plus. Une fois dans Rennes avec les vivres, charrois et prisonniers, Bertrand délivra sans rançon tous les marchands étrangers qui avaient amené des vivres au camp, et leur fit payer par les Rennois ceux qu'ils avaient amenés le jour de la prise; mais il leur fit promettre de n'en plus jamais conduire au camp du duc. Cela fait, il les envoya au duc, les chargeant de lui dire qu'il se recommandait à lui, et que, pour sa personne, les biens de la ville étaient à sa disposition.

Les marchands vinrent trouver le duc et lui rapportèrent la commission que leur avait donnée Bertrand. Le duc la prisa beaucoup; il dit que jamais cœur si généreux ne pourrait avoir mauvaise fin, que Bertrand surpasserait tous les chevaliers du monde et témoigna un vif regret de ne pas le voir : « Sire duc, lui dit le comte de Pembroke qui se trouvait là, envoyez à Bertrand un sauf-conduit et mandez-le; je le connais bien, il viendra à vous. » Le duc envoya son héraut à

Rennes et manda Bertrand avec un sauf-conduit pour lui et trois de ses compagnons. Le héraut entra dans Rennes, s'adressa au capitaine et lui dit le sujet de sa mission. A cette heure, Bertrand s'en venait le long d'une rue, vêtu d'un jaque noir de pauvre apparence [1], une hache sur l'épaule. Le capitaine montra Bertrand au héraut, et celui-ci, le voyant si noir et en tel arroi, dit au capitaine : « Sainte Marie! sire, comment? il ressemble bien à un brigand dans cet état. — Bel ami, dit le capitaine, je vous conseille de lui parler courtoisement, car par commandement on n'obtiendrait rien de lui. » Le capitaine fit alors appeler Bertrand; le héraut le salua courtoisement au nom du duc et lui dit : « Sire, le duc de Lancastre m'envoie vers vous; pour le bien qu'il a ouï conter de vous, il désire fort vous voir; je vous invite donc amicalement à le venir visiter dans son camp, vous quatrième, et, pour ce faire, voici son sauf-conduit qu'il vous envoie par mon entremise. » Bertrand partit immédiatement pour aller trouver le duc, mais après avoir donné cent francs au héraut qui le remercia beaucoup. Plusieurs gens d'armes sortirent des tentes pour le voir; il vint à celle du duc, devant lequel il s'agenouilla humblement; celui-ci le releva aussitôt, en le remerciant de ce qu'il était venu à son appel.

Le duc entretint longtemps Bertrand, vit à ses

1. Le jaque était un vêtement court et étroit que l'on portait par-dessus le haubert.

paroles qu'il était d'un grand courage et tenta de le gagner à son parti. Il lui demanda quel était son seigneur : « Sire, dit Bertrand, vous le savez assez déjà; vous savez que c'est monseigneur Charles, qui tient le duché de par madame sa femme. — Bel ami, répondit le duc, Charles ne tient pas encore le duché de Bretagne; ce qu'il tient, c'est la certitude que cent mille personnes en mourront, ce qui sera dommage. — Monseigneur, reprit Bertrand en plaisantant, je crois bien qu'on en tuera pas mal, mais la voix restera à ceux qui resteront. » Le duc se prit à sourire et lui dit : « Si vous voulez me servir, je vous ferai chevalier [1], et vous donnerai un tel domaine qu'il devra suffire à l'entretien de votre état. » A ces mots Bertrand réfléchit un peu et répondit : « Sire, plût à Dieu qu'une bonne paix vous unît, mon maître et vous; car, en vérité, si vous étiez en paix, et particulièrement avec monseigneur le duc Charles à qui j'appartiens, je vous obéirais volontiers; mais, monseigneur, si je vous allais servir à présent et que je vous laissasse ensuite pour aller servir un autre qui fût votre adversaire, vous me tiendriez pour traître et pour déloyal, ce qui jamais n'advienne! » Le duc prisa beaucoup Bertrand pour cette réponse; il fit venir du vin et des épices que servirent les chevaliers présents. Dans l'armée du duc était alors messire Guillaume Bramborc, frère

1. Bertrand l'était depuis le 10 avril 1354.

de messire Robert Bramborc, chevalier anglais, qui commandait jadis à Fougeray. Messire Guillaume vint à Bertrand et le requit de rompre trois lances avec lui [1]. Bertrand accéda à sa requête et lui offrit d'en rompre six, si trois ne lui suffisaient, ce dont le duc se prit à sourire; il trouva que Bertrand avait la réponse fière et dit : « Beaux seigneurs, puisqu'il vous plaît d'ainsi jouter en ma présence, je veux que ce soit demain. » En ce moment le héraut du duc vint lui dire : « Sire, je vous remercie, pour l'accueil courtois et la largesse que Bertrand me fit à Rennes; car, pour l'amour de vous, il me donna un très-grand présent. » Le duc en sut gré à Bertrand et l'en remercia; puis il fit venir son meilleur coursier et le lui donna. « Sire, lui dit alors Bertrand, vous êtes le premier prince qui m'ait jamais donné rien; je suis pauvre et ne puis vous servir, mais je vous jure qu'en tous cas, mon honneur sauf, je le ferai volontiers; le coursier est beau, je vous en remercie et demain je l'éprouverai devant vous. » Puis il prit congé du duc et rentra dans Rennes.

Le lendemain Bertrand se confessa et fit chanter une messe, puis il s'arma et vint au camp du duc. Le duc de Lancastre et le comte de Pembroke y

1. Il ne faut pas confondre ce duel avec un autre, non moins célèbre, que Bertrand venait de soutenir peu auparavant devant Dinan et en présence du duc de Lancastre, contre Thomas de Canterbury et dont il était déjà sorti vainqueur. Voy. plus loin le récit de ce premier duel, que notre chronique devrait placer avant celui-ci.

avaient ordonné des apprêts pour qu'on gardât le champ clos. Bientôt messire Guillaume Bramborc y entra et Bertrand après lui; ils montèrent sur leurs destriers qui s'élancèrent vaillamment, et, au premier choc, ils s'enferrèrent l'un l'autre dans leurs bassinets [1]. Bramborc seul fut légèrement atteint. Ils recommencèrent ensuite deux autres fois sans se blesser de part et d'autre. Bertrand alors, irrité de ce qu'ils n'avaient fait que s'enferrer, dit au chevalier Bramborc : « J'ai accédé à votre requête, et, pour l'amour de monseigneur le duc ici présent, je vous ai épargné. » Bramborc accueillit très-dédaigneusement ces paroles et dit à Bertrand qu'il le requérait de rompre encore autant de lances. Celui-ci y consentit et la joute recommença. Au premier choc, la lance de Bertrand frappa si durement Bramborc qu'elle enfonça tout son harnais, de telle sorte que le fer lui transperça le corps d'outre en outre et qu'il tomba tout pâmé dans l'arène. Le chevalier abattu, Bertrand saisit son destrier, et, tout monté, vint remercier le duc : « Sire, dit-il, je vins ici avec un destrier et je m'en vais avec deux; merci à vous. » Le héraut du duc s'approcha et Bertrand l'apercevant lui donna aussitôt le destrier qu'il avait conquis, ce qui lui valut de grands honneurs de la part du duc et de sa chevalerie.

Messire Bertrand rentra dans Rennes; il y fut

1. Sorte de casque.

reçu honorablement et fêté tout le jour, mais vers le soir le duc fit assaillir la cité et dans cet assaut les Anglais firent si bien qu'ils mirent un beffroi[1] tout près des murs. L'assaut cessa à la nuit, le duc laissa des gens d'armes et arbalétriers dans ce beffroi, avec l'espoir de recommencer l'assaut le lendemain; mais le lendemain, au point du jour, Bertrand, de son propre avis et de celui du Boiteux de Penhoët, assaillit le dit beffroi avec un grand nombre de gens d'armes; ils en tuèrent les gardes et y mirent le feu grégeois, si bien que le beffroi brûla. Le camp en fut tout ému; les Anglais attaquèrent avec vigueur les Rennois qui étaient sortis : ceux-ci se défendirent longuement et tant qu'ils rentrèrent sans pertes dans Rennes.

La saison d'hiver approchait : le duc et les Anglais étaient bien fatigués de continuer ce siége qui avait longtemps duré; le duc l'eût levé volontiers, mais il avait juré de n'en point partir que son étendard ne fût planté au-dessus de la porte de la cité. Les habitants étaient en grande disette de vivres et Bertrand savait bien le serment fait par le duc. Il fit assembler les chevaliers et écuyers présents dans Rennes, et, par son conseil, on décida que, si le duc de Lancastre voulait entrer dans Rennes, lui dixième seulement, on lui ouvrirait les portes, et que, pour remplir son serment, on planterait sa bannière au-dessus, mais il lève-

1. Tour de bois mobile employée dans les siéges, au moyen âge, comme machine de guerre.

rait le siége. Bertrand fit signifier cette proposition au duc, qui l'accueillit débonnairement et demanda un répit de trois jours pour en délibérer. Par ordre de Bertrand, on cria dans Rennes que chacun fût armé le lendemain au point du jour, et que tous les vivres, viandes, poissons et autres, fussent mis sur les étaux et fenêtres dans la cité. Tout fut fait comme il le conseilla. Quelques chevaliers anglais engagèrent le duc à ne tenir aucun compte de la proposition des habitants, si la ville ne se mettait entièrement sous son obéissance, car ils la savaient bien affamée.

Toutefois, au jour convenu, le duc entra dans Rennes, selon l'accord conclu; le capitaine et Bertrand en sortirent. Le duc avait avec lui neuf chevaliers et on les fit chevaucher par toute la ville pour en voir l'état. Le duc, voyant la grande quantité de vivres qui étaient sur les étaux et les gens en armes, envoya un héraut querir au camp ses bannières et étendards. Ils furent aussitôt apportés et mis sur les portes; le duc y monta, les y planta, puis descendit, et on lui apporta du vin dont il but. « Sire, lui dit Bertrand après boire, veuillez me dire, je vous en prie, où se fera dorénavant la guerre, car je voudrais me retirer là. — Bel ami, lui répondit le duc, vous le saurez bientôt [1]. »

1. M. S. Luce adopte avec raison une version plus vraisemblable, d'après laquelle le duc n'aurait levé le siége que moyennant une contribution de guerre de 100,000 écus. Le

Le duc de Lancastre sortit de Rennes, et, dès qu'il fut sur le pont, les habitants lui jetèrent ses bannières aux talons, ce qui lui fit regretter d'avoir traité ; toutefois, pour tenir sa parole, il leva le siége et s'en fut au château d'Auray, qui tenait pour le comte de Montfort. Il y séjourna durant l'hiver.

Après la levée du siége [1], le duc Charles qui était encore prisonnier vint à Rennes. On lui raconta la conduite et les prouesses de Bertrand, qu'il prit, pour ce, en grande amitié.

siége de Rennes avait duré neuf mois. — *Hist. de B. du Guesclin*, p. 223.

1. Nous comblons ici une lacune considérable de l'édition de M. Fr. Michel. Ce passage et le chapitre suivant sont inédits ; nous les donnons d'après les deux manuscrits de la Bibliothèque nationale.



VII

DU SIÉGE DE DINAN ET DU COMBAT DE MESSIRE BERTRAND AVEC THOMAS DE CANTORBÉRY.

Au printemps, le duc de Lancastre, qui était demeuré durant l'hiver à Auray, fit de grands préparatifs pour mettre le siége devant Dinan qui tenait pour le parti de Charles [1]. Celui-ci l'apprit et envoya pour secourir la ville Bertrand et le Boiteux de Penhoët avec un grand renfort de gens d'armes. Le duc de Lancastre, le comte de Montfort et le comte de Pembroke vinrent aussitôt après devant Dinan avec un grand nombre d'Anglais et de Bretons bretonnants, qui assiégèrent la ville et y donnèrent de fréquents assauts. Durant

1. Il y a ici confusion de dates. C'est pendant le siége de Rennes que le duc de Lancastre, laissant le gros de son armée devant la place, vint tenter la prise de Dinan. Bertrand n'avait pu encore pénétrer dans Rennes et tenait la campagne entre Pontorson et Dinan, quand il apprit l'attentat de Thomas de Cantorbéry contre son frère, Olivier. C'est alors qu'il vint porter plainte au duc de Lancastre. Voy. les chap. suiv.

le siége, le duc et la ville de Dinan conclurent une trêve de quinze jours, sous la condition que, s'ils n'étaient secourus dans quarante jours par le duc Charles, au bout de ce délai les habitants rendraient la ville au comte de Montfort.

Il arriva durant la trêve qu'Olivier du Guesclin, frère puîné de Bertrand, sortit de Dinan pour se promener. Il fut rencontré par Thomas de Cantorbéry, chevalier anglais, qui s'empara audacieusement de lui et le retint prisonnier. Ce Thomas était armé et escorté de cinq hommes ; il demanda à Olivier, qui était désarmé, à quelle famille il appartenait. Olivier répondit au chevalier qu'il était frère de Bertrand, qui avait conclu une trêve avec le duc de Lancastre. Le chevalier anglais lui répondit insolemment qu'il ne tenait aucun compte de Bertrand, et que, par ses cruautés, celui-ci s'était, sans raison, acquis un grand renom sur terre. Bertrand en fut informé ; il partit en toute hâte et vint porter plainte au duc de Lancastre. Le duc, qui était un chevalier très-juste et loyal, lui promit de faire justice. Il manda aussitôt le chevalier anglais et lui dit que Bertrand se plaignait de ce qu'il eût pris son frère Olivier durant sa trêve. Le chevalier, qui était orgueilleux et félon, répondit au duc que, si Bertrand voulait soutenir qu'il eût fait aucune chose digne de blâme, il l'accusait de mensonge et lui jetait sur ce son gage de bataille. Bertrand était présent, il releva le gage sans mot dire. Il repartit ensuite

3.

devant le duc : « Chevalier traître et déloyal, je vous prouverai devant monseigneur que vous avez à tort, sans raison et méchamment, détenu mon frère dans vos prisons. » Le gage fut adjugé là-dessus et l'on prit jour devant le duc et le capitaine de Dinan, au grand émoi des habitants de cette ville, remplis de crainte pour Bertrand qu'ils aimaient fort. A Dinan était une damoiselle de haut parage, appelée Thiphaine Raguenel, âgée d'environ vingt-quatre ans [1]. Cette damoiselle avait de grandes connaissances en astrologie : quand elle entendit les lamentations des gens de Dinan sur Bertrand, elle les ranima beaucoup et leur dit qu'elle savait de science certaine que Bertrand remporterait la victoire. Au jour fixé, le duc de Lancastre et d'autres princes, chevaliers et écuyers, au nombre de cent, entrèrent dans Dinan pour garder le champ clos. Bertrand et le chevalier s'y trouvèrent : Thomas de Cantorbéry fit proposer à Bertrand de traiter. Mais Bertrand était si désireux de le combattre qu'il ne voulait entendre à un accord, s'il ne se rendait complétement à sa merci, ce que le chevalier anglais refusa. Les pourparlers cessèrent alors et l'on proclama le gage. Les adversaires montèrent sur leurs destriers et combattirent très-longtemps à la lance, mais sans se faire beaucoup de mal. Ils luttèrent ensuite avec de grandes épées et s'approchèrent de si près qu'ils se saisirent par le col ; ils restèrent long-

1. Elle épousa plus tard Bertrand, en 1363.

temps ainsi et le chevalier finit par perdre son épée. Il frappa ensuite de l'éperon son destrier, grâce auquel il s'échappa des mains de Bertrand qui le poursuivit longtemps dans l'arène. Quand Bertrand vit que Thomas de Cantorbéry fuyait et qu'il avait perdu son épée, il poussa son destrier de ce côté, descendit à terre, prit l'épée de l'Anglais et la jeta hors du champ clos; puis il ôta tout son harnais de jambes et retira ses chausses : Bertrand se trouva alors allégé. En ce moment, le chevalier éperonna son destrier droit sur Bertrand pour faire passer son cheval par-dessus lui. Mais Bertrand, qui le vit, marcha sans détour contre lui et porta un tel coup d'épée dans le flanc du destrier que celui-ci fit un écart et jeta le chevalier à terre. Quand Bertrand vit le chevalier abattu, il se jeta aussitôt sur lui et le frappa si rudement au visage de ses gantelets, qu'il le mit tout en sang. Alors vinrent vingt chevaliers tant d'un côté que de l'autre, qui arrêtèrent en cet état Bertrand et le chevalier, au grand regret de messire Bertrand. Mais Robert Knolles, qui se trouvait là, lui dit doucement : « Bertrand, bel ami, monseigneur le duc vous prie de vouloir bien lui donner votre champion. » Bertrand y consentit de bonne grâce. Le duc de Lancastre fit ensuite amener Olivier devant lui et le rendit à Bertrand, son frère, auquel il donna le cheval et le harnais du chevalier avec mille livres tournois de ses deniers ; il bannit ensuite le chevalier de sa cour.

VIII

DE LA CAMPAGNE QUE LE ROI ÉDOUARD FIT EN FRANCE.

En ce temps et durant la trêve conclue entre Bertrand du Guesclin et le Boiteux de Penhoët d'une part, le duc de Lancastre, le comte de Montfort et le comte de Pembroke de l'autre, le roi d'Angleterre, Édouard, entra dans le royaume de France avec une telle armée qu'on y comptait plus de 60,000 hommes. Le roi Édouard [1] tenait le bon roi Jean dans ses prisons; il pensait, à ce voyage, se faire couronner roi de France, quoiqu'il n'y eût aucun droit; mais Dieu, source de tous biens, le fit rabattre de ce propos, comme l'histoire le prouvera ci-après. Édouard vint devant Reims et manda au duc de Lancastre de venir le trouver avec tous les Anglais de sa compagnie. Quand les Anglais qui avaient conclu une

1. C'est ici seulement que reprend le texte de l'édition de M. Fr. Michel.

trêve de quarante jours pour occuper Dinan, si la ville n'était secourue, connurent l'appel d'Edouard, ils réunirent les chevaliers et écuyers et délibérèrent entre eux qu'il serait bon de conclure une longue trêve dans l'espérance de la paix. Ils levèrent alors le siége de devant Dinan, puis prirent la mer pour passer droit à Calais; mais une maladie survint au duc de Lancastre : il fut attaqué de la lèpre et retourna en Angleterre, où il ne vécut guère.

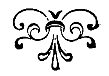
Édouard partit de devant Reims, brûlant et saccageant le pays de Champagne, la Picardie et l'Ile-de-France, et il chevaucha ainsi environ jusqu'à Noël[1]. En Beauce, une tempête merveilleuse assaillit les Anglais; on affirmait qu'il tombait du ciel sur eux des pierres qui les abattaient tous morts; on trouvait tous leurs cadavres entre Paris et Chartres. Le roi Édouard fut très-éprouvé à cette heure et ne fit aucune conquête, mais il invita le roi de France à traiter de la paix. La paix fut conclue, au nom du roi Jean, par son fils aîné Charles, duc de Normandie et régent de France, au mois de mai 1360, à deux lieues de Chartres[2];

1. On connaît la vigoureuse résistance que rencontrèrent les Anglais. Les moindres villes et villages s'étaient fortifiés, et les populations des campagnes dans cette invasion, grâce à l'activité du régent, luttèrent avec une énergie désespérée. C'est à la suite d'un échec important essuyé devant Reims que le roi Edouard se décida à traiter.

2. A Brétigny, dans le département d'Eure-et-Loir. « Ce traité si onéreux en apparence est pour la France, dit M. S. Luce, un véritable bienfait. S'il assure au roi d'Angleterre Calais, les

les deux rois conclurent donc paix et accord, puis le roi Édouard retourna en triste état dans son pays.

comtés de Ponthieu et de Guines, le Poitou, la Saintonge, l'Angoumois, le Limousin, le Périgord, l'Agenois, le Quercy, le Rouergue, le comté de Bigorre, en revanche Edouard renonce à ses prétentions sur Boulogne, la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine, ainsi qu'à tout droit de suzeraineté sur la France et la Bretagne. Il y a plus : après une expédition de sept mois où il a perdu le meilleur de son armée et qui lui a coûté des sommes immenses, l'envahisseur se contente d'une rançon de 3,000,000 d'écus d'or; et, si énorme que soit cette somme, quand on songe à l'état misérable où les ravages des compagnies ont réduit le royaume, elle est néanmoins inférieure d'un million au chiffre de l'indemnité promise par le roi Jean un an auparavant. » *Op. cit.*, p. 316. M. Luce cite le témoignage du continuateur de Guillaume de Nangis, d'après lequel la nouvelle de cette paix « fut accueillie par les Parisiens avec un véritable enthousiasme ». Ed. de Géraud, t. II, p. 311. On voit par là combien sont au moins discutables les critiques formulées par un certain nombre d'historiens contemporains contre l'attitude et la fermeté du Régent, à propos du traité de Brétigny. Ajoutons que ce traité fut signé le 8 mai 1360 et non en 1364, comme le porte le texte publié par M. Fr. Michel, p. 84.



IX

DU SIÉGE DE BÉCHEREL ET DE LA CAPTIVITÉ DE BERTRAND.

En ce temps vint en Bretagne Charles de Blois, délivré de prison. Le bon Bertrand guerroyait pour le parti du duc Charles.

Près de Dinan est un château appelé Bécherel [1], occupé par les partisans du duc. Le comte de Montfort y vint mettre le siége, en compagnie de messire Jean Chandos, connétable d'Angleterre [2], de Robert Knolles [3] et d'autres grands chevaliers. Plusieurs fois il fit assaillir le château, mais celui-

1. Cette petite ville fait aujourd'hui partie de l'arrondissement de Montfort (Ille-et-Vilaine).

2. Le chroniqueur se trompe. Lorsque Edouard III érigea l'Aquitaine en principauté pour son fils le prince de Galles, celui-ci choisit Chandos pour son connétable. D'ailleurs le Ms. 39[2] de Duchesne ne donne pas ce titre à Chandos. — V. f. 31, r°.

3. Robert Knolles, issu de basse extraction, était parvenu par sa valeur aux plus hautes charges militaires, et avait acquis par ses pillages une immense fortune. Edouard III l'avait fait grand sénéchal de Guyenne; il mourut en 1406, âgé de 90 ans.

ci tint bon, étant très-fort et bien garni de gens d'armes qui se défendaient vaillamment. Le siége dura tant que les vivres baissaient au château ; le capitaine de Bécherel prit avec le comte de Montfort un délai pour le rendre, s'il n'était secouru du duc Charles. Il fit aussitôt savoir à celui-ci sa convention avec le comte de Montfort ; en peu de temps, le duc Charles assembla de nombreux chevaliers et vint rapidement devant le château, pour faire lever le siége aux Anglais et les combattre. Là vinrent les évêques de Bretagne, très-désireux de mettre la paix entre les parties, et ils firent si bien que celles-ci acceptèrent un traité, d'après lequel le duc Charles et le comte de Monfort devaient assembler leurs conseils et livrer chacun un nombre de villes et de châteaux fixé par l'avis et l'ordre de ces conseils; tous deux porteraient le titre de duc. De part et d'autre, on accepta cet accord, on se donna des otages, on prit jour pour s'assembler. Pour le duc Charles, on livra Bertrand en otage au comte de Montfort, qui en remit la garde à messire Guillaume de Felton, chevalier anglais. Ainsi se séparèrent pour cette fois, sans bataille, le duc Charles et le comte de Montfort ; les Anglais levèrent le siége de Bécherel. Mais, au jour fixé, le comte de Montfort ne vint pas, ni personne pour lui ; aussi le duc Charles délivra-t-il les otages anglais [1]. De son côté, le comte de Mont-

1. Voy. pour les négociations du duc Charles avec le comte de Montfort et pour le procès de Bertrand avec Guil-

fort renvoya les otages du duc Charles, excepté Bertrand, qu'il redoutait fort et qu'il fit retenir sous bonne garde. Bertrand demeura plus d'un an prisonnier après la délivrance des otages, et souvent il requérait messire Guillaume de Felton de vouloir le rappeler au souvenir du comte, disant qu'on n'avait pas le droit de le garder, puisque les otages étaient en pleine liberté. Guillaume, qui savait bien le tort qu'on faisait à Bertrand, en était affligé ; un jour, il en parla au comte, qui lui répondit : « Guillaume, dites à Bertrand que, s'il ne me prête serment de ne jamais s'armer contre moi, je ne le délivrerai pas, mais l'enverrai en Angleterre. » Felton fut très-attristé de cela et le rapporta à Bertrand.

Quand Bertrand sut la volonté du comte de Montfort, il envoya querir un écuyer de son pays qui demeurait près de l'hôtel de Guillaume et s'entendit avec lui pour qu'il lui amenât secrètement des chevaux à un jour qu'il lui indiqua. Ce jour-là, Bertrand se leva de bon matin, et, pour faire semblant de s'aller promener, il prit le fils de Felton, qui était jeune, et, en manière de promenade, vint jusqu'au lieu où étaient ses chevaux et dit à l'enfant de Felton : « Beau fils, allez à l'hôtel de votre père, recommandez-moi à lui, et dites-lui

laume de Felton, alors sénéchal de Poitou, le ch. XII de l'*Histoire de du Guesclin*. M. S. Luce donne aussi d'intéressants détails sur la campagne de Bertrand et de Philippe de Navarre en basse Normandie, qui signala cette année 1363.

que je ne suis point le prisonnier du comte ni le sien ; mais ils m'ont trop longtemps retenu sans raison ; pour ce, je pars. » L'enfant vint à l'hôtel de son père, que le récit de l'aventure contrista beaucoup, à cause du mécontentement qu'en aurait le comte, qui lui avait confié la garde de Bertrand.



X

COMMENT BERTRAND PRIT LES CHATEAUX DE PESTIVIEN ET DE TROGOFF [1].

Bertrand chevaucha jusqu'à Guingamp, où on le reçut avec grande joie. On lui dit là comment les Anglais et les Navarrais guerroyaient au pays de France. Les gens de Guingamp fermèrent leurs portes et dirent à Bertrand : « Ah ! sire, David Hollegrave, chevalier anglais, qui a épousé la vicomtesse de Rohan et suit le parti du comte de Montfort, occupe près d'ici Pestivien et d'autres châteaux; il inquiète beaucoup Guingamp et le pays d'alentour [2]. Puisque Dieu vous a amené ici, nous

1. Il s'agit du château de Pestivien, dans le comté de Penthièvre, aujourd'hui arr. de Guingamp (Côtes-du-Nord). L'édition de M. Fr. Michel l'appelle à tort Prestan, que M. Michel rectifie en Pithiviers, sans plus de raison, p. 89.

2. David Hollegrave, Hollegriesve ou Holegart était un chef de compagnies redouté. Il est souvent cité dans les chroniques du temps. — Voy. Œuvres de Froissart, édit. Kervyn de Lettenhove, t. XXI, p. 561. — Trogoff faisait, comme Pestivien, partie de l'ancien comté de Penthièvre.

vous prions, par courtoisie et à nos frais, de vouloir mettre le siége devant Pestivien , et certes vous devez bien le faire. Nous sommes ici tout prêts à vous délivrer l'argent et toutes les munitions nécessaires pour mettre le siége. »

Bertrand dut accorder leur demande aux habitants de Guingamp, qui, à son grand déplaisir, ne le voulaient laisser sortir qu'à cette condition. Il quitta bientôt Guingamp en grand équipage et alla assiéger Pestivien dès le lendemain ; ce jour même, sitôt le siége mis, il fit assaillir la place. Le châtelain était un écuyer qui opprimait beaucoup les habitants de Guingamp et leur faisait subir de grandes cruautés, car, quand il les prenait, il leur faisait crever les yeux ou couper les bras, puis les renvoyait. Aussi ceux de Guingamp étaient-ils très-désireux de prendre le château. Bertrand le fit assaillir avec vigueur ; l'écuyer qui en avait la garde et l'avait bien garni le défendit ; mais à la fin les remparts extérieurs furent pris. Bertrand appela en pourparlers le châtelain, qui, aux remparts extérieurs, avait fait des merveilles de vaillance. Il lui dit avec bonté : « Châtelain, vous voyez bien que vous ne pouvez plus défendre le château ; rendez-le courtoisement à ma merci. » A ces mots accoururent les gens de Guingamp, qui haïssaient le châtelain. « Pour Dieu, sire, firent-ils, refusez de traiter ; nous aurons bientôt le château ; alors nous traiterons ce félon châtelain à notre gré. »

Bertrand, qui avait vu la vaillance du châtelain, lui dit : « Châtelain, tenez-vous rien du comte de Montfort ? — Sire, lui répondit le châtelain, je vous rends Pestivien, ma vie sauve ; et je vous jure que je ne tiens pas un denier vaillant du comte de Montfort. — Alors, bel ami, reprit Bertrand, vous en tiendrez de moi, qui ne suis pas un si grand seigneur. » Le châtelain s'inclina, le remercia et lui promit de le servir toute sa vie. Ainsi fut pris Pestivien, et dorénavant le châtelain fut le serviteur de Bertrand, qui l'honora beaucoup à cause de sa vaillance et lui fit de grands présents [1].

Au partir de Pestivien, Bertrand alla assiéger le château de Trogoff, que tenait un écuyer anglais nommé Thommelin. Dans son trésor, cet écuyer avait les prophéties de Merlin, et souvent il se les faisait lire ; quand il se vit assiégé, il se souvint qu'il avait vu dans les livres de Merlin qu'en ce temps sortirait de la petite Bretagne un aigle, de la condition d'un petit étourneau : car, ainsi que l'étourneau se pose en un champ devant tous ceux de sa volée et tous les autres s'y posent après lui, allant où il va, et si parfois il se perche sur un colombier pour en faire envoler toutes les colombes, tous les autres étourneaux y viennent descendre après lui ; ainsi en est-il de Bertrand, que toutes gens suivent et qui ne peut arriver devant une

1. Cet alinéa ne se trouve pas dans l'édition de M. Fr. Michel. — Cf. Ms. 39[2] de Duchesne, f. 32, v°.

forteresse sans que bientôt elle lui soit livrée et débarrassée de ses ennemis.

Quand Bertrand eut assiégé Trogoff, on demanda conseil à David Hollegrave pour le faire savoir au comte de Montfort, auquel on annonça la prise de Pestivien. Au moment où l'on apporta ces nouvelles au comte, il y avait près de lui un chevalier anglais qui haïssait Felton, parce qu'autrefois celui-ci l'avait tenu prisonnier et lui voulait faire couper la tête. Le comte était très-irrité de la fuite de Bertrand : le chevalier anglais, nommé messire Gautier Huet, lui dit que Felton avait reçu de Bertrand une grosse somme pour le laisser évader, sans quoi il ne se fût pas enfui. Ce propos fut rapporté à Bertrand; il en fut fort affligé et envoya aussitôt au comte un écuyer pour lui mander que, s'il lui voulait donner un sauf-conduit, il irait le trouver, jetterait son gage de bataille à messire Gautier Huet, qui avait traîtreusement accusé Felton, et prouverait par son corps, sans l'aide d'aucun homme vivant, qu'il s'était loyalement évadé des prisons du comte et de la maison de Felton, à l'insu de ce dernier, et sans que cette fuite entachât en rien l'honneur de l'un ni de l'autre. L'écuyer, dans son message, rapporta cela au comte, et Felton, qu'on avait arrêté à cette occasion, fut bientôt délivré : « Ami, dit le comte à l'écuyer, vous direz à Bertrand que, quelque part qu'il soit, je le tiens pour mon prisonnier. » Messire Felton se leva et dit à l'écuyer : « Ami,

vous direz à Bertrand qu'il a très-mal agi envers moi; car, me fiant à sa loyauté, je le laissais aller selon son plaisir, et c'est ainsi qu'il est parti, et je ne pensais pas qu'il dût se battre pour cela, car je veux le faire citer en justice devant le Parlement de France, et d'ici à peu. Ce n'est pas beau à un hôte de quitter ainsi son hôte sans son congé, vu que, sur sa loyauté, je lui laissais la prison si large. » Le comte donna congé à l'écuyer, qui retourna trouver Bertrand et lui rapporta le message mandé par Felton. Bertrand eut un grand déplaisir de ce qu'on lui reprochait sa déloyauté; cependant, pour cette fois, il n'en fit pas grand éclat, mais il fit dresser des engins et assaillir le château avec une telle vigueur, qu'en peu de temps il fut conquis et pris d'assaut, et tous ceux qui étaient dedans faits prisonniers.

Après la prise de ces châteaux, Bertrand s'en alla vers le duc Charles. Celui-ci vint à Dinan, fit le mariage de Bertrand avec Thiphaine [1] et, en récompense de ses services, lui donna pour sa vie le château de la Roche-Derrien. Cette Thiphaine était de haut lignage et de grand sens; Bertrand et elle s'entr'aimèrent beaucoup. Pour l'honneur de sa dame, qui était pleine de loyauté,

1. Thiphaine Raguenel, fille de messire Robert Raguenel dit Robin et de Jeanne de Dinan, vicomtesse de la Bellière. Elle épousa Bertrand vers 1363, selon Cuvelier, seul chroniqueur contemporain qui mentionne ce premier mariage du futur connétable. Thiphaine mourut à la fin de 1372, sans avoir eu d'enfants.

Bertrand cessa un peu de suivre les guerres au commencement de son mariage. Quand la dame le vit ainsi les négliger, elle le blâma : « Sire, lui dit-elle, vous avez commencé de beaux faits d'armes, c'est par vous seulement, durant votre vie, que la France doit être relevée. Or, pour l'amour de moi, vous voulez perdre l'honneur que vous commenciez d'acquérir. Certes, sire, je ne le pourrais endurer, car je serais trop abaissée à cause de vous, moi que vous devez honorer. Et sachez-le, si vous ne poursuivez la guerre, vous ne pouvez avoir un renom de vaillance; et moi, qui ne suis qu'une pauvre femme, je ne pourrais plier mon cœur à avoir de l'amour pour vous, si votre vaillance acceptait un tel repos. »

Il y avait alors en Normandie plusieurs Anglais, Navarrais et Gascons, qui, pour le compte du roi de Navarre, troublaient le royaume de France. Là se trouva messire Guillaume Felton, qui soutenait que Bertrand s'était évadé de sa prison contre le droit et, sur ce, le fit ajourner au Parlement. Bertrand offrait de s'en excuser et de prouver le contraire en champ clos. Felton refusa toujours de régler ce différend par un combat, mais il le voulait terminer par un procès devant la cour du Parlement [1]. La cause fut enfin jugée; on décida que

1. Le texte même du défi envoyé par Felton à Bertrand dément formellement cette assertion. — Voy. S. Luce, p. 402. Dom Morice l'a publié aussi : *Histoire de Bretagne*, preuves, t. I, c. 1568.

Bertrand s'était loyalement évadé, car il n'avait engagé sa foi de prisonnier ni au comte ni à Felton, et était détenu traîtreusement et contre l'équité.



4

XI

DE LA PRISE DE MELUN, DE NANTES ET DE MEULAN ET DU TRÉPAS DU BON ROI JEAN DE FRANCE.

La reine Blanche, sœur du roi de Navarre, était alors à Melun-sur-Seine ; elle livra le château à son frère. Le Bascon de Mareuil et de nombreux seigneurs accompagnaient le roi de Navarre [1]. A cette nouvelle, Charles, fils aîné du roi Jean, duc de Normandie et régent du royaume, partit de Paris avec une nombreuse armée. Bertrand du Guesclin était en sa compagnie. Charles de France vint devant Melun et prit aussitôt la première enceinte ; mais bientôt la reine Blanche lui manda de la quitter, car Melun relevait de son héritage, et elle le lui disputerait. Le duc de Nor-

1. Le Bascon de Mareuil et Martin de Navarre étaient les commandants de la garnison de Melun. Le Bascon surtout était un redoutable adversaire : le 17 février 1358, il avait tenté un coup de main sur Pontorson, dont Bertrand était le capitaine. Quoique la chronique mentionne cette prise de Melun après le mariage de du Guesclin (1363), elle doit se placer en 1359.

mandie, mécontent, dit que la reine n'y avait d'autre droit que son douaire. Le lendemain, il fit assaillir Saint-Maclou, qui est le point le plus fort de la ville : l'assaut fut si rude, que bon nombre de chevaliers et d'écuyers y furent tués ou blessés : Bertrand fut jeté par-dessus les murs de Melun dans la Douve. Le duc de Normandie s'en aperçut : il fit avec de grands efforts retirer Bertrand de la Douve, et il le croyait mort, à sa grande douleur; mais Bertrand ne demeura guère sans recouvrer la parole et demanda si les Navarrais avaient rendu le château. En ce moment, la reine envoya vers le duc et le lui rendit [1]. Charles retourna alors à Paris et donna à Bertrand Pontorson.

En ce temps [2], le roi de Navarre [3] était à

1. Trois reines résidaient alors dans le château de Melun : la sœur du Régent, Jeanne de France, femme de Charles le Mauvais; Blanche de Navarre, sœur du roi de Navarre et veuve de Philippe VI ; Jeanne d'Évreux, veuve de Charles le Bel. L'intervention des trois reines amena la signature de la paix de Pontoise (21 août 1359). Mais Melun ne fut pas pris d'assaut : la reine Blanche le céda en échange de la vicomté de Gisors, de Gournay, de Vernon, de Neufchâtel et de Pontoise. La nuit avait mis fin à l'assaut dont parle notre chronique; ce fut ce jour-là que le duc de Normandie, depuis Charles V, vit pour la première fois combattre du Guesclin. — Cf. S. Luce, p. 298-303.

2. La chronique revient à 1364 ; c'est par erreur qu'elle a rapproché le siége de Melun de celui de Rolleboise et de la prise de Mantes.

3. Charles II, le Mauvais, était fils de Philippe d'Évreux et par sa mère, Jeanne de France, petit-fils de Louis le Hutin. Par sa femme, Jeanne, il était beau-frère du Régent, depuis Charles V. Né en 1332, il mourut le 1er janvier 1387.

Évreux, guerroyant contre le duc de Normandie, et à son aide étaient venus le captal de Buch [1], messire Jean Jouel, le Bascon de Mareuil, Pierre de Sacquenville et autres chevaliers normands qui tenaient le pays depuis Évreux jusqu'à Vernon-sur-Seine ; d'autre part, les Anglais occupaient la marche de Limousin et, sur la rivière de Seine, Creil [2] et d'autres villes et châteaux, et guerroyaient pour le roi de Navarre. Les Navarrais étaient à Mantes et, près de là, à Rolleboise [3]; ils gardaient tellement les ports et les passages de la Seine qu'aucune marchandise ne descendait par la rivière. Les habitants de Rouen s'en émurent et entrèrent dans la rivière de Seine avec une grande flotte, où l'on comptait plus de dix mille hommes ; ils vinrent devant Rolleboise, y mirent le siége et l'assaillirent plusieurs fois ; mais les Navarrais se défendirent vaillamment. A ces nouvelles, Bertrand vint en toute hâte au siége; en sa compagnie étaient Guillaume de Lannoy et d'autres chevaliers

1. Jean III de Grailly, captal de Buch, vicomte de Benauge et de Castillon, était fils de Jean II de Grailly et de Blanche de Foix et cousin germain du roi de Navarre.

2. Petite ville de l'arr. de Senlis (Oise).

3. Jean Jouel s'était emparé du donjon de Rolleboise au mois d'octobre 1363 et y avait laissé une garnison d'Anglais et de Brabançons, sous le commandement de Wauter ou Gautier Strael, de Bruxelles. Après la prise de Rolleboise, Jean Jouel eut l'impudence de prendre le titre de duc de Normandie. — Cf. S. Luce, p. 417, note, et 435. Rolleboise est aujourd'hui une commune du canton de Bonnières, arr. de Mantes.

et écuyers de grand renom. Les Rouennais furent remplis de joie et d'allégresse par la venue de Bertrand, qui, nuit et jour, sans trêve, faisait dresser des engins et attaquait le château de Rolleboise.

Durant le siége, Bertrand et Guillaume de Lannoy tinrent conseil pour savoir par quelle voie ils pourraient conquérir Mantes, ville forte et bien située et qui haïssait grandement les Français. Une nuit, Bertrand, Guillaume et d'autres chevaliers français quittèrent le siége, déguisés en vignerons; vers le lever du soleil, ils approchèrent de Mantes, où se trouve un grand vignoble. Les Mantais, les prenant pour des vignerons qui venaient se louer dans la place, leur ouvrirent les portes. Ils entrèrent; Guillaume de Lannoy fit tuer les portiers sur le pont, et les conjurés, parmi lesquels Bertrand et le comte d'Auxerre [1], s'élancèrent en masse et pénétrèrent dans la ville au cri de: « Guesclin et Auxerre! » Ce cri se répandit par la ville; plusieurs bourgeois se retirèrent dans l'église de Notre-Dame. Avant qu'ils eussent commencé de s'y retrancher, Guillaume de Lannoy et ses compagnons arrivèrent et l'assaillirent; mais, d'un accord commun, tous voulurent se rendre à Bertrand. Celui-ci vint et dit aux bourgeois: « Si

1. Jean IV, de Châlons, comte d'Auxerre, était fils de Jean III, grand bouteiller de France, mort en 1364, et de Marie Crèspin, dame de Louves. Il mourut sans enfant en 1379. Il était frère du Vert chevalier dont il est question plus loin.



vous voulez vous rendre au duc de Normandie, je suis prêt à vous recevoir, vos vies sauves. » Les bourgeois répondirent alors que le plus clair de leurs biens était à Meulan, qu'occupaient les Navarrais : « Sire, dirent-ils, nous nous rendrons à votre seigneur le duc de Normandie, mais promettez-nous de faire assaillir ceux de Meulan, sinon vous ne pourriez retenir Mantes ; chaque jour, nous les aurions à nos portes ; ils nous assiégeraient et nous exploiteraient tellement, corps et biens, que monseigneur le duc ni vous ne sauriez rien avoir de nous. » Bertrand le leur accorda. Il mit garnison à Mantes, puis retourna à Rolleboise et y fit alors commencer un grand et merveilleux assaut. Bientôt le château fut pris ; il avait une forte tour, et tous les Navarrais qui y étaient furent tués ou faits prisonniers. Cette nuit-là, Bertrand coucha à Rolleboise ; le lendemain, il fit raser le château et s'en retourna avec le comte d'Auxerre. Aussitôt, ils firent de grands préparatifs pour assiéger et attaquer Meulan.

Bertrand vint devant cette ville en grand équipage, se logea dans la prairie qui borde la Seine et le lendemain matin fit assaillir la ville. Ceux de Meulan avaient préparé une forte défense ; mais les Français les attaquèrent si rudement de leurs traits et avec la mine, qu'ils furent hors d'état de soutenir plus longtemps l'assaut ; ils abandonnèrent la ville et se réfugièrent dans la tour basse, quelques-uns sur le pont, qui était fortifié. Ber-

trand entra dans Meulan et manda au châtelain de rendre la tour, ce que celui-ci refusa, car elle était forte et bien approvisionnée. Bertrand, pour s'en emparer, commença à la faire miner, et elle le fut tellement qu'elle ne se put plus tenir que sur des étais de bois; Bertrand les fit oindre de graisse et y fit mettre le feu. Quand une partie du bois fut brûlée, la tour se mit à pencher d'un côté; ceux qui étaient dedans et tout le château se rendirent alors. Bertrand fit rapidement abattre la tour et raser tous les murs de la ville. Voyant la tour rendue, ceux qui s'étaient réfugiés sur le pont capitulèrent : Bertrand renforça le pont et y mit des gardes. Les Rouennais prirent alors congé de lui ; il les remercia avec honneur, et ils retournèrent dans leur pays.

Dorénavant, Bertrand se tint sur la frontière de Normandie, contre les Anglais qui guerroyaient dans le royaume. Les partisans du roi de Navarre y étaient : le captal, Jean Jouel, Sacquenville, le Bascon de Mareuil et plusieurs hauts chevaliers d'Angleterre. Mais, sur ces entrefaites, vinrent en France de bien tristes et déplaisantes nouvelles du bon roi de France, qui était trépassé à Londres, en l'an de Notre-Seigneur 1364 [1] ; les Anglais en furent très-attristés, car jamais mère n'enfanta prince de plus grande vaillance. Le roi Jean de France fut le plus haut chevalier de tout son

1. Le roi Jean était mort à Londres, dans la nuit du 8 au 9 avril 1364, le lendemain de la prise de Mantes.

royaume : de son vivant, on ne put trouver plus fort ni plus puissant que lui, car il était gros, de belle taille et avenant; de son vivant, nul chevalier ne fit de sa personne tant de faits d'armes; mais le destin et le malheur, qui abattent tant de personnes, lui furent durement contraires.



XII

DU SACRE DU ROI CHARLES DE FRANCE ET DE LA BATAILLE DE COCHEREL.

Après le trépas du roi Jean, le royaume de France échut à Charles, son fils aîné, duc de Normandie, qui fut couronné à Reims en l'an de la résurrection de Notre-Seigneur 1364, le jour de la Trinité [1]. A la cérémonie de son couronnement assistèrent les ducs d'Orléans [2] et de Brabant [3], ses oncles, les ducs d'Anjou [4], de Berry [5] et de

1. Le 19 mai 1364.

2. En 1344, Philippe de Valois avait érigé le comté d'Orléans en duché-pairie et l'avait donné comme apanage à son quatrième fils, Philippe, qui mourut sans héritier en 1375.

3. Une fille de Philippe VI, Marie de France, avait épousé en 1332 Jean de Brabant.

4. Le comté d'Anjou, donné comme apanage en 1356 à Louis, fils du roi Jean, fut érigé en duché-pairie en 1360. C'est l'évasion du duc d'Anjou, gardé comme otage en Angleterre, qui décida le roi Jean à se reconstituer prisonnier d'Edouard III.

5. En 1360, le roi Jean érigea en duchés-pairies pour son troisième fils, Jean, comte de Poitiers, les comtés de

Bourgogne [1], ses frères, et un grand nombre de comtes et de barons.

Pendant que le roi Charles était à son sacre, de nombreux Anglais et Navarrais s'assemblèrent en la ville d'Évreux; ils étaient conduits au nom du roi de Navarre par le captal de Buch, dont l'intention était de les mener devant Paris. Bertrand l'apprit : en toute hâte, il alla à Rouen et y fit sa semonce de gens d'armes. En peu de temps vinrent à Rouen le comte d'Auxerre, le vicomte de Beaumont, messire Godefroy d'Annequin, maître des arbalétriers de France [2], le Bègue de Villaines, messire Guy le Baveux [3], l'Archiprêtre [4], chevalier renommé, Keranlouet [5], écuyer de grande vail-

Berry et d'Auvergne. Le duc de Berry se signala par ses violences et ses exactions sous le règne de Charles VI ; il mourut en 1416. — Voy. P. Anselme, *Hist. généal.*, t. I et III.

1. Philippe II, le Hardi, quatrième fils du roi Jean, reçut pour apanage, en 1363, le duché de Bourgogne, réuni à la couronne depuis 1361, par la mort de Philippe Ier, dit de Rouvres, en qui s'était éteinte la branche des premiers ducs capétiens de Bourgogne. Né en 1342, mort en 1404, Philippe fut le père de Jean sans Peur.

2. Il s'agit de Baudouin de Lens, sire d'Annequin, maître des arbalétriers, appelé ici à tort Godefroy. Il fut tué, peu de jours après, à la bataille de Cocherel.

3. Guy le Baveux, seigneur de Longueville. L'édition de M. Fr. Michel l'appelle toujours, à tort, Guy de Boyeux, Bayeux, et même une fois Guy d'Evreux, p. 107, 116, 133 et *passim*.

4. Arnaud de Cervolle, ainsi surnommé parce qu'il percevait, à titre de seigneur temporel, les droits utiles de l'archiprêtré de Vélines, au diocèse de Périgueux. — S. Luce, p. 440, note.

5. Les sires de Keranlouet étaient de la paroisse de Ple-

lance, messire Jean de Sénarpont, messire Thierry de Bournonville [1], messire Jean de Cayeu, Guillaume Tranchant, messire Enguerrand de Hesdin, qui, armé, sur son coursier, le bassinet à l'arçon, passa de nuit la rivière de Seine pour assister à la journée, car la reine Blanche, sœur du roi de Navarre [2], qui était dans Vernon le jour de la bataille, fit garder les ponts pour que nul ne pût secourir Bertrand. Plusieurs autres chevaliers et écuyers vinrent aussi ; ils se trouvèrent au nombre de onze cents hommes d'armes.

Bertrand partit alors de Rouen et se dirigea droit au mont de Cocherel [3], brûlant et pillant les terres du roi de Navarre. Le captal, qui conduisait son armée le plus secrètement possible pour surprendre les Français, en eut la nouvelle. Bertrand chevaucha jusqu'à Cocherel et se logea dans les prairies sur les rives de l'Eure. C'est là que devait passer le captal de Buch ; il ne savait rien de la venue de Bertrand. Aussitôt arrivé, celui-ci apprit que le captal venait droit à Cocherel ; il fit alors armer les Français, les rangea en bataille et fit garder le pont de la rivière. Là, l'Archiprêtre

vin (diocèse de Cornouailles). Ils avaient pour devise : *Araog ! araog !* En avant ! en avant ! — Œuv. de Froissart, édit. Kervyn de Lettenhove, tables, t. XXII, p. 17.

1. L'édition de M. Fr. Michel l'appelle à tort Bonne-Mieulle, p. 107.

2. Elle était veuve du roi Philippe de Valois, mort en 1350.

3. Cant. de Lizy-sur-Ourcq, arr. de Meaux (Seine-et-Marne).

demanda à Bertrand la permission de passer outre avec tous ses gens pour aller au-devant des Anglais et les attaquer; la vérité, c'est qu'il ne voulait point porter les armes contre le captal, auquel il devait foi et hommage pour sa terre. Bertrand lui accorda cette permission, et l'Archiprêtre partit ainsi; il le regretta plus tard.

L'Archiprêtre avait à peine quitté les Français, que les Anglais, informés de la position de Bertrand, vinrent sur le pont. Le captal y déploya sa bannière; de la montagne où ils se tenaient, les Anglais pouvaient voir à découvert Bertrand et tout l'ensemble de son armée dans la prairie où il était logé. Le captal assembla ses chevaliers : « Seigneurs, dit-il, les Français sont ici en petit nombre; ils ne viendront point nous chercher, et je ne vois pas que nous puissions livrer bataille si nous ne descendons vers eux; d'ailleurs, je crois que les Français ont peur. — Sire, reprit Sacquenville, qui était auprès de lui, pour moi, je ne suis point d'avis de descendre, car la montagne est haute, et la descendre fatiguera tellement votre armée que, pour en venir aux mains, un de nos ennemis vaudrait trois de vos gens; vous pouvez bien garder la montagne et attendre l'événement sans changer de place. » Cette fois, le captal s'en tint à ce conseil; ildit qu'il laisserait volontiers partir les Français sans combat. Tout le jour, les Français se tinrent en ordre, prêts à recevoir les Anglais, quand ils descendraient du mont de

Cocherel. Sur le soir, Bertrand s'aperçut que les Anglais redoutaient la descente ; il envoya un héraut à leur armée : « Sire, dit celui-ci au captal, Bertrand du Guesclin m'envoie vers vous ; il vous laissera la descente libre jusqu'à trois portées de trait en deça de la rivière, pour livrer bataille. Bien plus, si vous refusez, il vous mande que si vous, sire captal, ou vous, Jean Jouel, ou Sacquenville, voulez demain jouter ici dessous, il le fera avec celui de vous trois qu'il vous plaira, à la condition que celui qui jettera l'autre à bas de son cheval choisira sa place à son gré pour livrer le combat, ou partira sans être inquiété avec ses gens pour retourner dans son pays. — Bel ami, vous direz à Bertrand que, quand je trouverai le moment opportun, je descendrai et lui livrerai bataille. » Le héraut rapporta cette réponse à Bertrand, qui, ce soir-là, fit bien veiller son armée et resta dans cette position deux jours et deux nuits. Il réfléchit beaucoup au moyen de combattre les Anglais et manda les chevaliers de son armée pour tenir conseil avec eux. « Seigneurs qui êtes ici, leur dit-il, vous savez que nous n'attendons de secours d'aucun côté et que nos vivres vont en diminuant. Vous voyez devant vous vos ennemis sur la montagne; ils ont un vif désir que vous y montiez pour les combattre, mais je ne le souffrirai jamais. Et vous pouvez assez vous apercevoir qu'ils ne descendront pas, mais qu'ils attendront pour nous affamer ici en cette vallée; il

leur vient des vivres de Vernon, qui est proche, et de plusieurs autres lieux. J'ai réfléchi que si nous faisons passer la rivière à notre équipage, et montant sur nos chevaux, si nous la passons nous-mêmes en feignant de nous enfuir, les Anglais pourront descendre et nous revenir alors sur eux. » Les chevaliers furent de cet avis; on fit savoir dans les compagnies que le lendemain au point du jour tout le bagage fût assemblé, et que chacun montât à cheval.

Au point du jour, les Français furent en armes sur leurs chevaux et firent, devant eux, passer la rivière à leur bagage en simulant une retraite. Bientôt après on dit au captal de Buch que Bertrand fuyait. Le captal fit alors descendre les Anglais de la montagne en grand tumulte [1]; Bertrand, continuant sa feinte, attendit que tous les Anglais fussent descendus. Quand le moment lui parut opportun, il revint avec ses gens en toute hâte; les Anglais virent alors que Bertrand les avait attirés par une ruse. Le captal lui envoya aussitôt son héraut, lui mandant que, s'il voulait partir sans bataille, il le laisserait aller en sûreté. Bertrand donna au héraut un coursier et cent florins : « Héraut, lui dit-il, rapportez au captal

1. Le captal, au contraire, soupçonna immédiatement le piége; mais Jean Jouel, malgré ses ordres, s'élança inconsidérément à la poursuite des Français, et le captal dut à son tour abandonner ses positions pour porter secours à son lieutenant.

au nom du comte d'Auxerre et des autres ici présents que, s'il ne nous attaque bientôt, nous l'attaquerons. » Le héraut rendit cette réponse au captal, désolé, qui voyait bien l'impossibilité de fuir sans combat [1].

Les Anglais étaient trois fois plus nombreux que les Français ; mais ils redoutaient la bataille. Bertrand rangea ses troupes, mit le comte d'Auxerre du côté de la rivière et disposa en ordre tous les Français. Tous les varlets et pages français se réunirent et en vinrent aux prises avec les varlets et pages des Anglais. Ceux-ci furent battus, ce qui enhardit Bertrand et les chevaliers de France et augmenta leur espoir du succès. Les deux armées s'avancèrent pour engager la bataille; l'attaque commença par un chevalier anglais qui, le premier de tous, voulut assaillir Roland du Bois, français. Celui-ci marcha contre le chevalier anglais et le tua du fer de sa lance. Aussitôt Anglais et Français en vinrent aux mains; le comte d'Auxerre fut blessé; le vicomte de Beaumont, le maître des arbalétriers de France, messire Robert de Bournonville, messire Jean de Cayeu, Pierre de Lespine et plusieurs autres chevaliers de France furent tués. Quand Bertrand vit le carnage des Français, il marcha aussitôt en avant et attaqua la compagnie du captal.

1. Cette mission d'un héraut du captal est une fable imaginée sans doute par le chroniqueur pour mieux peindre la crainte que devait inspirer à Jean de Grailly la nécessité d'en venir aux mains avec l'armée de du Guesclin.

Là était Le Bascon de Mareuil, qui, dans ce jour, porta de rudes coups aux Français et fit tant de sa personne que c'était merveille à voir. Messire Eustache de la Houssaye se sépara de l'armée et, avec deux cents lances, prit à revers les Anglais sur la montagne et par derrière pénétra rudement dans leurs rangs ; les Anglais et les Navarrais se défendaient contre les Français qui les combattaient par devant. Messire Eustache et ses gens les cernèrent si bien par derrière, qu'ils ne pouvaient retourner sur leurs pas, en même temps que devant eux ils avaient des ennemis. Un écuyer de l'armée de Bertrand, nommé Olivier Ferron, renommé pour sa haute valeur, se porta contre Le Bascon ; il le combattit longtemps et finit par le laisser mort sur le terrain. La déroute des Anglais et des Navarrais fut décidée en peu de temps ; on prit le captal, Pierre de Sacquenville et Guillaume de Graville [1], que fit prisonnier messire Guy le Baveux, parrain de son enfant. Guy délivra aussitôt Guillaume, moyennant une rançon de 10,000 florins ; il s'attira par là, ainsi qu'à ses enfants, une telle colère du roi Charles, qu'il dut s'exiler hors de France. Depuis, le roi s'apaisa envers messire Guy et le combla de biens. La cause de ce mécontentement, c'est que le roi était dans l'intention de faire trancher la tête à Guillaume de Graville, car Guillaume était né au royaume de France et tenait sa

1. Ou Gauville, gentilhomme normand.

terre du roi, comme duc de Normandie. Pendant la déroute des ennemis, le capitaine de Nonancourt [1], venu pour secourir le captal, arriva avec deux cents lances. Les Français marchèrent droit contre le capitaine et ses gens; les Anglais, les Navarrais et les gens de Nonancourt furent bientôt tous pris ou morts. Cette bataille eut lieu avant la Trinité, en l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1364.

Après la bataille, Bertrand se retira au Pont-de-l'Arche [2] et y fit mener ses prisonniers. C'est là que mourut messire Jean Jouel, qui avait été si grièvement blessé, et Bertrand l'y fit enterrer avec de grands honneurs. Puis il alla à Rouen, où les bourgeois le reçurent solennellement.

Bertrand écrivit cette victoire au roi Charles, qui était alors à Reims pour son sacre [3]. Charles remercia grandement Notre-Seigneur du succès qu'il lui avait envoyé par Bertrand à son avénement. Les princes et chevaliers de France se réjouirent, la fête du sacre fut plus pompeuse, tous eurent une grande allégresse de la prise du captal et des autres.

1. Chef-lieu de canton, arrondissement d'Evreux. — Le texte de M. Fr. Michel porte *Novencourt* (?).

2. Sur la rive gauche de la Seine, arrondissement de Louviers (Eure).

3. Le 16 mai. Charles V en reçut la nouvelle à Reims le samedi 18, et, en reconnaissance, assigna deux rentes aux messagers qui la lui avaient apportée, l'une de 200 livres parisis à Thomas Lalemant, l'autre de 500 livres tournois à Thibaut de la Rivière.

Le roi Charles partit de la ville de Reims après son sacre, ainsi célébré en grand apparat. Puis il vint à Rouen et manda à Bertrand d'y amener ses prisonniers. A l'appel du roi, Bertrand vint à Rouen et mena en sa compagnie toute la chevalerie qui avait pris part à la bataille, chacun conduisant ses prisonniers. La venue de Bertrand et de ses chevaliers réjouit le roi; il les combla d'honneurs, les remerciant de la victoire; mais ensuite il fit trancher la tête à Sacquenville, qui était captif, à cause de sa trahison. Le roi donna à Bertrand le comté de Longueville et le fit maréchal de Normandie [1]. Les Navarrais occupaient le château de Longueville; ils le refusèrent à Bertrand, qui y fit aussitôt donner l'assaut, et alors il lui fut rendu.

1. C'est à Saint-Denis que, le 27 mai, Charles V investit solennellement du Guesclin du comté de Longueville, confisqué après la mort de Philippe de Navarre, frère de Charles le Mauvais, et réuni à la couronne.



XIII

COMMENT MESSIRE BERTRAND PRIT VALOGNES ET PONT-D'OUVE.

En ce temps, les Anglais et Navarrais tenaient en Cotentin plusieurs villes et châteaux et ravageaient la Basse Normandie. Bertrand prit alors congé du roi, qui partit de Rouen pour aller à Paris, et il vint à Caen, où il assembla ses gens. Dans sa compagnie était un chevalier de grand honneur et de haute vaillance, nommé messire Guillaume Boitel [1]. Au partir de Caen, Bertrand se dirigea droit à Valognes. Les Anglais le surent et dressèrent sur la route une embûche pour surprendre les Français. Messire Guillaume Boitel était à l'avant-garde ; les Anglais embusqués tombèrent sur lui. Les Français les reçurent avec vigueur, et le combat fut si rude que cent quarante Anglais

1. Dans les preuves de son *Histoire de B. du Guesclin*, Hay du Chastelet a publié une de ses montres, reçue à Blois, le 29 janvier 1370; p. 346.

restèrent morts sur le champ de bataille; le demeurant s'enfuit dans Valognes.

Bertrand chevaucha jusque devant Valognes, où était un fort château. Les Français se logèrent dans la ville et assiégèrent le château [1]; plusieurs fois Bertrand y fit donner l'assaut, et les Anglais et Navarrais se défendirent vaillamment. Alors il fit dresser des engins [2] qui jetaient de grosses pierres contre la muraille; au dedans du château, les Anglais et Navarrais avaient fait mettre sur les tours et les logements des couvertes pour recevoir le choc des pierres. Le château avait une grosse tour, très-haute et très-forte : les Anglais mirent au sommet une cloche et une sentinelle qui pouvait voir les traits des engins des Français; quand cette sentinelle voyait préparer les engins pour jeter des pierres, elle sonnait la clochette, et les Anglais se mettaient tous en sûreté jusqu'à ce que la pierre fût tombée. Quand la pierre frappait contre la muraille, les Anglais sortaient et avec une toile réparaient le mur à l'endroit du coup. Bertrand ordonna alors de miner le château; mais, comme il était sur un rocher, les Français ne pouvaient y

1. Le chroniqueur oublie de dire que Boitel poursuivit les Anglais jusqu'aux portes de Valognes et que Bertrand vint le rejoindre après l'investissement de la place. Le gouverneur, sommé de se rendre, refusa et se retira dans la citadelle avec ses gens d'armes, laissant les Français se loger dans la ville. Voy. Hay du Chastelet, *Hist. de B. du Guesclin,* p. 71, édit. de 1666, in-fol.

2. Des pierriers qu'il avait envoyé demander à Saint-Lô.

réussir. Bertrand jura pourtant qu'il prendrait la place; il fit vigoureusement assaillir le château. Quand les Anglais et Navarrais surent que Bertrand avait juré de s'en emparer, ils prirent jour pour traiter. Ils convinrent de rendre et livrer le château à Bertrand dans un délai fixé. Ce jour-là, Bertrand et les Français vinrent avec armes et bagages pour entrer dans le château ; les Anglais et Navarrais en sortirent. Les Français se mirent alors à les huer et à se railler d'eux. Ces huées et ces sarcasmes firent repentir les Anglais d'avoir traité; quelques-uns se réfugièrent dans le donjon et relevèrent la planche du pont. Bertrand, courroucé, fit recommencer l'assaut : ils se défendirent vaillamment, mais à la fin durent céder à l'effort, car ils n'étaient pas plus de huit hommes d'armes [1]. Dans cet assaut, le donjon et ceux qu'il contenait furent pris. Bertrand demeura là huit jours, pendant lesquels il envoya devant Carentan [2] messire Olivier de Mauny, chevalier de grand renom, à qui la ville se rendit.

Au partir de Valognes, Bertrand chevaucha avec toute son armée devant Pont-d'Ouve [3]; la ville

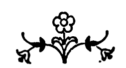
1. L'édition de M. Fr. Michel porte à tort : VIII^{xx}, c'est-à-dire 160. — Cf. ms. fr., 1984, f. 31, v°.

2. Petite ville de l'arrondissement de Saint-Lô, sur la Douve.

3. Dans le village de Saint-Cosme-du-Mont (canton de Carentan), sur le territoire duquel on avait bâti un fort pour défendre le passage de la rivière. — L. Delisle, *Hist. du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, préf., p. xii. M. Delisle prouve, d'une façon péremptoire, que

était fermée et l'église fortifiée. Messire Hugues de Calverley, chevalier anglais, était dans Pont-d'Ouve avec force chevaliers anglais et navarrais. Bertrand y fit dresser ses engins et assaillir la ville, que défendaient les Anglais et Navarrais. Les Français donnèrent plusieurs assauts, mais sans grand succès. Bertrand fit alors commencer une mine, mais les Anglais s'en doutèrent; ils contreminèrent et travaillèrent jour et nuit, si bien que les mines se rencontrèrent. Aussitôt que Bertrand le sut, il entra dans la mine, lui septième, pour la conquérir; de l'autre côté, les Anglais et Navarrais vinrent à l'encontre des Français dans la mine. Après un long combat, les Anglais et Navarrais furent défaits. Messire Bertrand entra dans Pont-d'Ouve; il reçut à merci messire Hugues de Calverley et les autres Anglais et Navarrais ; mais les Normands qui avaient embrassé le parti de Navarre eurent aussitôt la tête tranchée sur la place du marché.

l'on devrait dire l'*Ouve* et non la *Douve*. Le texte de notre chronique en est une nouvelle preuve. M. Fr. Michel met : *le Pont-d'Onnes*.



XIV

COMMENT MESSIRE BERTRAND VINT A AURAY VERS LE DUC DE BRETAGNE.

Après la prise de Pont-d'Ouve, Bertrand tint conseil avec les chevaliers français pour aller assiéger le château de Saint-Sauveur-le-Vicomte [1], tenu par les Anglais et Navarrais. Mais, vers ce temps, le comte de Montfort vint à Auray avec une nombreuse chevalerie d'Angleterre ; il avait de force conquis la ville et assiégeait le château. Le duc Charles, pour faire lever le siége, manda des secours et écrivit de plusieurs côtés ; il fit proclamer le ban à Guingamp. Il y appela Bertrand, qui abandonna le voyage de Saint-Sauveur pour secourir le bon Charles. En peu de temps, les chevaliers se réunirent : c'étaient le comte d'Auxerre, Bertrand du Guesclin, le vicomte de Rohan, mes-

1. Chef-lieu de canton, arrondissement de Valognes. M. Léopold Delisle a publié une excellente *Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte.*

sire Charles de Dinan, messire Olivier de Mauny, le sire de Beauvoir, messire Eustache de La Houssaye, Le Bègue de Villaines, Guillaume de Lannoy, Keranlouet, messire Guillaume Boitel, Guillaume de Bron [1], le Vert Chevalier [2], comte de Tonnerre, frère du comte d'Auxerre, nommé Louis de Châlons, Philippe et Louis de Beaujeu, Garnier de Fontigny, Le Moine de Béthune, Henry de Pierrefort [3], Aymar de Poitiers et plusieurs autres chevaliers et écuyers de Bourgogne et de Bretagne. Charles partit de Guingamp en grand équipage et chevaucha avec toute son armée jusqu'au château de Josselin [4], qui tenait pour lui. C'est là que s'établirent le duc Charles et toute sa gent; le duc apprit aussitôt des nouvelles du comte de Montfort. Dans l'armée du comte étaient messire Jean Chandos, chevalier

1. Dans cette énumération, l'édition de M. Fr. Michel met Croulet et de Suron au lieu de Keranlouet et de Bron, noms très-lisibles cependant dans les manuscrits; fr. 1984 et Duchesne 39².

2. Louis de Châlons, second fils de Jean III de Châlons; en 1379, après la mort de Jean IV, son frère, décédé sans postérité, il intenta un procès au roi pour rentrer dans la possession du comté d'Auxerre que Jean IV avait cédé à Charles V en 1370, moyennant une somme de 30,000 francs d'or.

3. L'édition de M. Fr. Michel porte à tort : Philippe-Loys de Beaujeu (comme s'il s'agissait d'un seul personnage), Garnier de Fontenay, Le Moine de Betave, Henry de Perrefort; p. 126. — Un grand nombre de noms y sont ainsi défigurés. Cf. ms. 39² de Duchesne, f. 41, v°.

4. Chef-lieu de canton, arrondissement de Ploërmel.

anglais renommé, le sire de Clisson [1], Robert Knolles et de nombreux chevaliers anglais; ils tinrent conseil sur l'armée du duc Charles, et l'on décida que le comte les enverrait en ambassadeurs vers le duc pour traiter. Ils offrirent au duc de laisser la moitié du duché au comte de Montfort; tous deux porteraient le titre de duc, de telle sorte que, si le comte ne laissait pas d'héritier mâle né de loyal mariage, la part que le traité lui assignerait retournerait après sa mort aux héritiers du duc Charles; s'il refusait ces conditions, le comte aurait plus de courage à le combattre et plus de raison pour le faire. Telles furent les propositions que manda le comte à Charles pour qu'il les fît savoir à la duchesse sa femme, puisque c'était d'elle qu'il tenait la mouvance du duché. La duchesse, dont le courage était grand, rejeta complétement ces offres. Le duc Charles le fit alors savoir au comte et, sur le conseil de ses barons, lui manda de partir d'Auray, ville de son héritage, et que, s'il n'en partait dans un bref délai, il le combattrait. Le comte de Montfort, auquel on rapporta ces nouvelles, fit surveiller étroitement le château d'Auray. Les assiégeants réduisirent ceux du château en si grande détresse, que leurs vivres dimi-

1. Olivier de Clisson, qui servait alors Jean de Montfort, rompit bientôt avec celui-ci, qui avait donné à Chandos le château du Gavre. Attiré à la cour par Charles V, il devint le frère d'armes de du Guesclin, qu'il remplaça comme connétable de France, en 1380. Il mourut dans son château de Josselin, le 24 avril 1407.

nuaient beaucoup ; ils ne purent avoir de secours du duc Charles ni envoyer vers lui : aussi traitèrent-ils avec le comte et convinrent-ils de livrer le château, si le duc ne les secourait avant le jour de la Saint-Michel; ils en donnèrent des otages. Cette nouvelle parvint à Charles, qui fixa au comte un jour de bataille ; il partit de Josselin avec son armée et tant chevaucha que, la veille de la bataille, il arriva dans la vallée de Lanvaux ; sa venue réjouit ceux du château, qui sonnèrent de leurs trompettes. A la nouvelle de l'arrivée de Charles, le comte de Montfort et les Anglais quittèrent la ville d'Auray, sortirent dans la plaine et se rangèrent en bataille. De l'autre côté, Charles se tenait avec ses troupes sur la prairie, dans un parc clos, et les deux armées étaient si près l'une de l'autre qu'elles pouvaient s'entrevoir, séparées seulement par la prairie et un ruisseau. Le comte était si désireux d'en venir aux mains que, dès la descente de Charles, il voulut faire avancer l'armée anglaise à l'encontre des Français ; le sire de Clisson refusa : il dit au comte qu'il devait agir sans emportement et avec mesure, qu'il pouvait voir que les Français étaient enclos dans leur parc, dont on ne les pourrait expulser sans grandes pertes : « Sire, dit-il, vous le savez, la bataille est fixée à demain ; si vous voulez attendre demain, je crois que Charles sortira du parc avec toutes ses forces pour marcher contre nous ; et je crois que nous lutterons contre ces gens avec plus de

facilité et moins de risques. D'autre part, si maintenant nous allions contre ce que nous avons convenu pour demain, on pourrait nous l'imputer à reproche ; pour moi, je suis d'avis que nous attendions demain. — Sire, dit au comte Robert Knolles, qui était là, le sire de Clisson vous donne un conseil loyal, et néanmoins, si les Français, qui maintenant sont fatigués, étaient hors du parc, je conseillerais de les attaquer, car ils sont bien deux contre un de nous. — A mon avis, répondit Clisson, nous ferions une vilenie si nous les attaquions fatigués, et nous en aurions moins d'honneur que de les combattre au jour convenu. Quant au nombre, ils sont plus que nous, je n'en saurais disconvenir, mais je voudrais qu'ils fussent encore une fois autant, car maintes fois la panique se met facilement dans une trop grande assemblée de gens en bataille. Il vaudrait mieux, pour un prince qui voudrait marcher au combat, avoir 1500 hommes d'armes, connus de lui, qui exécuteraient plus aisément sa volonté ; ils garderaient mieux leur ordonnance que 3000 ne le feraient. Mais que nos paroles n'y fassent ni plus ni moins, car je suis prêt à m'employer pour ce qui plaira aux chevaliers et à les suivre. »

Le comte de Montfort s'en tint au conseil du sire de Clisson. Sur le soir, l'escarmouche commença au gué du ruisseau pour s'emparer des chevaux à l'abreuvoir. Les varlets se mirent alors à appeler l'armée à grands cris. Le duc Charles

pensa cette fois que le comte et les Anglais venaient le combattre. Il disposa donc ses gens en ordre et sortit du parc avec toutes ses troupes, bannières déployées; mais aussitôt un héraut vint dire à Charles de la part du comte qu'il comptât sur le combat pour le lendemain seulement : Charles fit alors retirer ses gens. A la tombée du jour, il les disposa pour faire le guet de la nuit; Guillaume de Lannoy, qui en fut chargé, passa la rivière et toute la nuit surveilla l'armée du comte avec des falots et des torches. Le guet se retira au point du jour. Plusieurs archers sortirent de l'armée du comte pour gagner la rivière; les Français vinrent contre eux et les firent rebrousser vers leur camp : les archers se retirèrent aussi, sur le conseil de Chandos. Le comte fit alors crier dans son armée défense à tout homme de sortir du camp, sous peine de mort. En même temps, Charles disposa ses troupes; d'autre part, les Anglais se rangèrent aussi. « Sire, dit alors Chandos au comte, n'attaquez pas d'abord vos ennemis; laissez les venir les premiers à vous. » Le comte suivit ce conseil; il se tint dans la plaine et dit : « Nous nous rangeons en bataille et attendons l'événement. »



XV

LA BATAILLE D'AURAY.

VERS le lever du soleil, le duc Charles voulut sortir du parc avec toute son armée; Bertrand s'y opposa : « Monseigneur, lui dit-il, si vous voulez attendre l'attaque des Anglais dans ce parc, qui est clos, et nous disposer en bon ordre, vous aurez, à mon avis, l'avantage sur eux. Bref, je ne conseille point que vos troupes passent de l'autre côté de la rivière. » Le comte d'Auxerre, Le Bègue de Villaines, messire Olivier de Mauny, le vicomte de Rohan, messire Guy Le Baveux [1] et plusieurs autres chevaliers français, mandés à ce conseil et tous désirant la bataille, engagèrent Charles à aller attaquer ses ennemis. Selon leur conseil, le duc quitta son parc avec toutes ses forces, bannières et étendards déployés, et passa la rivière. Le duc

1. C'est ici que le texte de M. Fr. Michel l'appelle Guy d'Évreux, p. 133. Voy. p. 57, note 3, de cette édition. Cf. Ms. 39² de Duchesne, f. 43, v°.

Charles voulut être au premier rang, en dépit de tous ses chevaliers; près de lui se rangèrent en bataille Bertrand, le comte d'Auxerre, Le Bègue de Villaines, messire Jean de Vienne [1], messire Olivier et plusieurs autres chevaliers de France et de diverses contrées. Le vicomte de Rohan conduisait les autres compagnies et les autres barons de France qui tenaient pour le duc.

Quand le comte de Montfort et les Anglais virent le duc Charles et les siens s'avancer en rangs serrés après avoir franchi la rivière, les lances baissées, pour livrer bataille, le comte partit à leur rencontre avec toutes ses troupes; il fit marcher en avant ses archers, qui commencèrent à tirer; mais le tir dura peu. Après les archers venait la première compagnie, conduite par messire Jean Chandos, qui marcha en bel ordre, lances baissées, contre l'armée du duc. C'était merveille d'entendre jouer, de part et d'autre, ménétriers et sonner trompettes.

Sur le front des troupes du comte était un chevalier, son cousin, auquel il donna sa cotte de mailles toute couverte des armes de Bretagne. Il

1. Jean de Vienne, dont il est souvent question dans cette chronique, était seigneur de Rollans et de Clervaut. Il succéda, comme amiral de France, au vicomte de Narbonne, le 27 décembre 1373, et fut tué le 26 septembre 1396, à la bataille de Nicopolis. — P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VII, p. 795. — Voyez sur ce personnage le bel ouvrage de M. le marquis Terrier de Loray. Paris, librairie de la Société Bibliographique; in-8°.

la lui fit revêtir, parce qu'il avait vu dans les prophéties de Merlin qu'entre deux seigneurs qui se disputeraient la Bretagne s'engagerait une terrible bataille, dans laquelle les armes de Bretagne seraient abattues. Le chevalier qui portait ces armes attaqua le premier la compagnie du duc Charles. Les armées en vinrent aux mains. Français et Anglais combattirent vaillamment. Le duc Charles était très-désireux d'atteindre le chevalier revêtu du blason de Bretagne, le prenant pour le comte de Montfort. Il parcourut les rangs en le cherchant, l'atteignit et l'attaqua si vigoureusement qu'il le jeta à terre et le tua : les Français, croyant le comte mort, sentirent redoubler leur courage et pénétrèrent fièrement dans l'armée ennemie. Les Anglais furent si éprouvés, que leur déroute était imminente : messire Hugues de Calverley se détacha de l'armée anglaise avec 400 lances et vint tomber sur les derrières des troupes du duc. D'autre part, sur les ailes, les archers maltraitaient fort les Français. En ce moment, les bannières se joignirent; le comte d'Auxerre, le Vert Chevalier, son frère, nommé messire Louis de Châlons, et messire Olivier de Mauny, firent alors tant de prouesses, que les chevaliers français se délectaient de leurs faits d'armes. Le comte de Montfort, se croyant en déroute, voulut fuir; mais le sire de Clisson ramena et renforça sa compagnie, ainsi que messire Jean Chandos. Le comte d'Auxerre fit tant qu'il eut l'œil gauche crevé, reçut plusieurs

blessures et fut jeté à terre par les Anglais; il resta pour mort sur le champ de bataille[1]. Le duc Charles en eut une grande douleur et se mit au front de ses troupes. Les Français reprirent vigoureusement l'offensive contre les Anglais, qui à cette heure subirent de grandes pertes. Calverley fit alors descendre ses gens de cheval, pour se désarmer un instant et se rafraîchir, afin de mieux combattre ensuite; puis il les fit remonter à cheval et distribua à tous des haches. Les Anglais attaquèrent à coups de hache les troupes du duc et redoublèrent de vigueur contre les Français, qui se défendirent bravement. Le Vert Chevalier s'avança alors et fit plier la compagnie du comte de Montfort; mais l'appui de Gautier Huet, de Calverley et de Knolles la relevèrent aussitôt. Messire Bertrand, Le Bègue de Villaines, messire Eustache de La Houssaye, messire Guy le Baveux et autres se réunirent sous la bannière du duc contre la compagnie du comte et recommencèrent l'attaque avec une nouvelle ardeur; mais les autres compagnies françaises, rompues et débandées, presque en déroute, étaient incapables de se rallier. C'est alors que mourut messire Thomas de Cantorbéry, chevalier anglais. Les troupes du comte et des Anglais

1. Par une singulière coïncidence, Olivier de Clisson et le comte d'Auxerre perdirent tous les deux un œil dans cette attaque; mais la chronique se trompe au sujet du comte d'Auxerre, qui dut rendre son épée à Chandos. — Voy. *Hay du Chastelet*, p. 78.

s'assemblèrent contre celles du duc; et bientôt commença la déroute de l'armée de Charles, qui se battait merveilleusement et, la hache à la main, jetait à terre qui il atteignait, si rudement que les Anglais redoutaient fort de se trouver sur son passage. Mais un tel nombre de lances se réunit contre lui qu'il tomba à terre, atteint de plusieurs blessures; bref, on le laissa pour mort sur le sol. Quand Bertrand sut que le duc était à terre, ne demandez point quelle douleur il en eut. A cette heure, les Français étaient cernés par les troupes du comte: Bertrand se défendit courageusement; mais, couvert de blessures, il fut pris de force. Bref, un grand nombre de barons de France et de Bretagne du parti du duc Charles moururent dans cette défaite, le jour de la Saint-Michel, l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1364.



XVI

DE LA MORT DE CHARLES DE BLOIS.

Après la bataille, un écuyer vint chercher les morts, trouva le duc Charles vivant et le retint prisonnier. Le duc lui prêta serment en cette qualité, et l'écuyer promit de lui sauver la vie ; mais en ce moment le duc fut rencontré par le sire de Clisson, que le comte avait envoyé pour chercher Charles dans les champs. Le sire de Clisson enleva le duc à l'écuyer et le mena au comte de Montfort, qui lui parla en ces termes :

« Sire Charles de Blois, tu savais bien et tu sais que tu n'as aucun droit sur le duché de Bretagne, ni par les armes ni par le lignage. C'est pourquoi je te somme de renoncer complétement au duché, et de me rendre les villes et châteaux qui sont en ton obéissance, sans y jamais rien prétendre ; et sache que tu n'as pas d'autre voie de salut : sinon, tu mourras ici bientôt, car tu peux voir que tu es à ma merci.

— Comte de Montfort, répondit sans détour le duc Charles à ces paroles, je sais bien que le duc Arthur eut de son premier mariage le bon duc Jean et messire Guy de Bretagne, son frère, père de ma femme ; je sais que, après le trépas de la duchesse, ledit Arthur s'enamoura de la reine d'Écosse[1], tandis que le roi, son mari, était allé outre-mer visiter le Saint-Sépulcre[2] ; et, de son commerce avec la reine d'Écosse, Arthur engendra ton père. Il est vrai que, pour cacher leur péché, quand la reine se vit grosse, elle fit publier par tout le royaume d'Écosse que son seigneur était mort en la terre d'outre-mer : aussitôt après, le duc Arthur la prit et l'épousa déjà grosse. Mais le roi d'Écosse repassa bientôt la mer ; il apprit que sa femme était mariée au duc de Bretagne. Il se consulta sur cela avec les grands de son royaume, qui lui conseillèrent de procéder par la justice de l'Église, sans faire la guerre ni grever son pays à cause d'une femme. Le roi d'Écosse y consentit ; il se rendit à Avignon, où le Pape et le Sacré Collège le reçurent avec honneur, et il leur exposa comment, pendant son pélerinage, on lui avait pris sa femme. La cour de Rome ordonna par bulles que le roi et la reine d'Écosse seraient cités à jour dit devant le

1. Yolande de Dreux. Voy. p. 18, note 1.
2. Alexandre III avait succédé en 1249 à son père, Alexandre II. Veuf de Marguerite, fille de Henri III, roi d'Angleterre, il épousa Yolande de Dreux et mourut peu après, en 1285, victime d'un accident de chasse.

roi de France qui connaîtrait de toute la cause et auquel le roi d'Écosse proposerait son cas. Le roi de France, Philippe le Bel, fut désigné comme vicaire du Saint-Siége, et le Saint-Père lui en envoya les bulles. Il manda à un jour fixé le duc Arthur et la reine d'Écosse et appela pour le conseiller les princes et prélats de son royaume; cependant le roi d'Écosse vint à la cour, où Philippe le reçut avec de grands honneurs. Au jour assigné, le duc de Bretagne vint avec la reine d'Écosse, et la cause fut débattue devant le roi, durant plusieurs jours. Finalement, le duc Arthur fut condamné à rendre la reine au roi d'Écosse, son mari. Elle était grosse : le duc la prit devant tous par la main et la livra au roi d'Écosse; celui-ci la reçut en présence du roi de France et dit : « Seigneurs, je tiens à ce que chacun sache que je n'ai pas intenté ce procès pour ravoir cette dame, car par la guerre j'y eusse bien contraint le duc. Mais je ne veux pas mettre en danger ma chevalerie ni mes sujets à cause d'une femme. D'autre part, ce me serait une grande peine qu'au temps à venir on reprochât à la couronne d'Écosse que le duc de Bretagne a traîtreusement enlevé au roi d'Écosse sa femme et sa terre. A présent, j'ai de cette dame ce que j'en veux. » Puis il appela le duc Arthur, qui vint à lui, et le prit par la main droite; de l'autre, il tenait la reine d'Écosse. « Sire duc de Bretagne, dit-il, ce serait grand'pitié si vous n'aviez pas de femme; aussi vous aurez la reine d'Écosse, qui vous con-

viendra mieux que ne conviendrait au roi d'Écosse la duchesse de Bretagne. » Ce disant, le roi d'Écosse lui livra la reine et les laissa ensemble. Le conseil se retira ensuite, et le roi d'Écosse fut grandement loué de sa conduite. Le duc quitta la cour et emmena la reine en Bretagne. Aussitôt après, le roi d'Écosse prit congé du roi de France, qui lui témoigna de grands égards, et retourna honorablement dans son pays, où il fut reçu avec joie. La dame enfanta bientôt un fils, qui fut ton père : tu peux donc voir quel droit tu as sur le duché, et tu sais bien que tu m'outrages en me sommant de renoncer à ce qui n'est pas mien. Car tu sais bien que le duché appartient à ma femme et à ses enfants, et je ne puis rien donner de ce qui est à autrui [1]. »

A ces mots, le comte de Montfort appela Bertrand Lazenat et lui commanda de tuer le duc; Bertrand obéit au comte, frappa Charles d'un coup de dague à la gorge et le tua. Le duc fut incontinent dépouillé par les varlets; on trouva que sous sa chemise il avait une haire. Un frère mineur, nommé frère Raoul de Carguergnolles [2], un des hommes les plus forts que l'on connût, saisit le corps de Charles tout nu, le chargea sur ses épaules et le porta plus d'une lieue; puis il

1. L'authenticité de ce discours est fort douteuse; d'après une version plus accréditée, Charles de Blois serait mort en combattant, sur le champ de bataille d'Auray.

2. *Corgaignolles*, selon l'édition de M. Fr. Michel.

prit une charrette, le fit conduire à Guingamp et enterrer dans l'église des Frères mineurs.

Le duc Charles, en son vivant, assista à dix-huit batailles; il en gagna seize. Dans la dix-septième, à La Roche-Derrien, il fut pris par la déloyauté d'un Anglais, messire Thomas de Gournay; à la dix-huitième, il fut tué. Ce duc Charles fut le plus beau chevalier de France et le plus célèbre par sa vaillance; sa conduite était chevaleresque, comme il appartient à un prince; dans toute bataille, il voulait être au premier rang, et souvent il attaquait le premier les ennemis. Il fut, toute sa vie, aussi gai que personne; souvent il s'amusait à composer chansons et lais, mais secrètement il menait une sainte vie, et l'on affirme que, de son vivant, Notre-Seigneur fit pour lui plusieurs miracles.

A la nouvelle de la mort du duc, messire Bertrand entra en grand courroux : ce malheur fut bientôt annoncé au roi Charles, qui, pour l'amour du duc, lequel était son cousin, en éprouva une si grande douleur que nul ne le pouvait consoler. Outre le regret qu'il avait de son cousin, il regrettait messire Bertrand et les chevaliers français. Après la bataille, les habitants de la ville d'Auray et ceux du château se rendirent au comte, qui entra dans la place. Les chevaliers anglais y festoyèrent et prirent, peu après, congé de lui; ils allèrent en Guyenne joindre le prince de Galles, emmenant avec eux leurs prisonniers anglais et bretons.

XVII

DU TRAITÉ DU COMTE DE MONTFORT POUR LE DUCHÉ DE BRETAGNE.

Après le départ des Anglais, le comte de Montfort, resté dans Auray, envoya au roi six de ses chevaliers, qui vinrent le trouver et lui parlèrent en ces termes : « Sire, nous venons de la part du comte Jean, qui prétend à l'honneur d'avoir le duché de Bretagne ; et par son père, qui, toute sa vie, l'a disputé à Charles de Blois, le comte sait bien et reconnaît qu'il doit tenir de vous ce duché : or les guerres entre Charles de Blois et le père du comte, en son vivant et depuis, ont causé grand dommage à la chevalerie et au pays. Il en est résulté que, dans plusieurs batailles livrées entre eux, de grands seigneurs et autres vaillants chevaliers sont morts, ce qui a bien abaissé leurs familles. C'est grand dommage, sire ; vous savez bien ce qui en est. Le comte désire vivement, s'il vous plaît, rentrer en votre faveur et vous rendre

ce à quoi il est tenu. Et, s'il vous plaît de le recevoir en votre grâce et à l'hommage du duché de Bretagne, il est prêt à venir vers vous. Le pays vous demande de vouloir bien l'accueillir, et nous aussi, au nom du comte, nous supplions votre conseil d'aviser à un accord qui puisse faire vivre en paix, sous votre obéissance, le peuple du duché et terminer ces guerres, qui ont trop longtemps duré. »

Après mûre réflexion sur le discours des chevaliers, le roi Charles de France répondit : « Amis, durant toute ma vie j'ai désiré et je désire mettre mes sujets en paix. Nous avons bien entendu votre message : retournez en Bretagne, saluez le duc de notre part, et dites-lui que nous ne voulons rien faire sans notre conseil; mais nous manderons prochainement nos princes au sujet de ces offres, et nous ferons savoir au comte ce qu'avec leur avis nous trouverons bon de faire. »

Les messagers s'en retournèrent alors, et le roi convoqua, pour délibérer sur les offres du comte de Montfort, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne, ses frères et plusieurs autres princes, prélats et barons. Il envoya en Bretagne messire Jean de Craon, archevêque de Reims, noble homme et le plus éloquent du royaume, et avec lui Pierre Le Meingre de Boucicaut, maréchal de France, illustre chevalier qui, durant sa vie, fut plus renommé que personne dans l'art de

traiter, ce qui faisait dire communément, en son vivant :

Mieux vaut Boucicaut
Pour un traité ;
Pour un assaut,
Mieux vaut Saintré [1].

Le roi leur donna plein pouvoir pour conclure avec le comte un traité d'accord.

En quittant le roi, l'archevêque et Boucicaut partirent de Paris et se rendirent en Bretagne. Ils vinrent d'abord trouver la duchesse, femme du feu duc Charles. Ils lui exposèrent, ainsi qu'à son conseil, les affaires du roi : ils lui montrèrent qu'il ne pouvait guère la secourir, ayant à soutenir une grande guerre contre les Anglais; il avait assez à faire pour son compte et pour la garde de son pays. Finalement, ils discoururent sur les débats du duché, et la duchesse leur donna pleine puissance pour traiter avec le comte de Montfort, son oncle. L'archevêque de Reims et le maréchal jurèrent, par-devant la duchesse, sur les saints Évangiles, que, dans aucun accord qu'ils conclussent pour elle, ils n'abandonneraient le duché de Bretagne, qui lui resterait perpétuellement à elle et

1. Boucicaut, en dépit de ce dicton, fut surnommé *le Brave*. En 1360, il avait été un des négociateurs du traité de Brétigny. Son fils, comme lui maréchal de France, joua un rôle fort important sous le règne de Charles VI. — Jean de Craon était le cousin d'Amaury III de Craon, qui prit aussi une part active à la négociation du traité de Guérande.

à ses enfants. Sur la parole de l'archevêque et du maréchal, la duchesse leur remit ses lettres de pouvoir, et ils se rendirent promptement vers le comte de Montfort, qui était en Bretagne, accompagné d'un grand nombre d'Anglais.

En présence de son conseil, les ambassadeurs exposèrent au comte de Montfort les affaires du roi, puis celles de la duchesse; d'autre part, le comte fit valoir ses raisons contre les droits de la duchesse. Ces débats durèrent plusieurs jours, pendant lesquels le comte rendit beaucoup d'honneurs aux ambassadeurs et leur fit de très-grands dons. Les ambassadeurs tranchèrent finalement la question en donnant le duché au comte, sous l'obéissance du roi, et stipulant ce qui suit pour la duchesse : en son nom et en vertu du pouvoir qu'elle leur avait donné, ils abandonnèrent au comte de Montfort le duché de Bretagne et y renoncèrent absolument, en dépit de leur serment, sauf toutefois que, si le comte mourait sans laisser d'héritiers mâles nés de loyal mariage, le duché retournerait au fils aîné de la duchesse Jeanne ou à son autre héritier mâle le plus proche, sans tomber en branche féminine; toute sa vie, elle porterait le titre de duchesse et resterait en possession des comtés et terres de Penthièvre et de Greslo avec la vicomté de Limoges. Outre ces terres, dans les trois mois qui suivraient la reddition du duché, le comte de Montfort serait tenu de donner à la duchesse une somme de 12,000 livres dont l'assiette

serait fixée dans le duché de Bretagne sur d'honnêtes et loyaux chevaliers; à ses frais, dépens et peines, Jean de Montfort délivrerait des mains des Anglais les comtés pour les remettre à Jean et à Guy de Bretagne, enfants de Charles de Blois et de la duchesse sa femme, alors otages en Angleterre pour la rançon que devait le feu duc Charles, leur père, depuis La Roche-Derrien. Au nom du roi et de la duchesse, l'archévêque et le maréchal remirent de bonnes lettres de ces conventions au comte, qui promit de les observer et leur donna aussi ses lettres.

Le traité [1] fut envoyé à la duchesse, qui en éprouva une grande douleur. Peu après, l'archevêque et le maréchal vinrent en France et rapportèrent l'accord qu'ils avaient conclu, au roi qui en fut très-mécontent et depuis lors leur témoigna moins de confiance. Le comte partit de Bretagne en grand équipage et vint à Paris par devers le roi lui faire hommage pour le duché. Toutefois, comme le roi avait promis dans ses lettres d'observer les conditions acceptées par ses ambassadeurs, il voulut s'y tenir et les accepta; à la prière de ses amis, il pardonna au comte toutes ses offenses. Celui-ci promit et jura d'être dorénavant bon et loyal Français; mais il ne demeura guère sans se parjurer et ne fut pour cette fois que peu

1. Ce traité, qui mit fin à la guerre de la succession de Bretagne, fut conclu en 1365, à Guérande, arrondissement de Savenay (Loire-Inférieure).

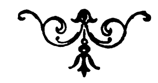
de temps maître du duché : car, à cause de ses méfaits, ses barons l'en mirent dehors, comme l'histoire le raconte ci-après.

A la nouvelle du traité, le duc d'Anjou, frère du roi, entra en courroux, car il avait épousé la fille du duc Charles et de la duchesse. Il se proposait de porter la guerre en Bretagne; mais le roi son frère, qui voulait tenir sa parole, le lui défendit. Les choses en restèrent là pour cette fois. Le duc de Bretagne avait eu grand'peur du duc d'Anjou, car il savait bien que nul des princes de France n'était aussi redoutable, que nul ne l'égalait en vaillance ni en audace, et même que la chevalerie de France lui obéissait plus qu'à nul autre, et qu'en France et en tous pays on le craignait plus que le roi son frère. Mais, depuis lors, ni l'archevêque ni le maréchal de Boucicaut n'osèrent affronter la présence du duc d'Anjou.

Après le traité de Bretagne et en vertu de ce traité, le comte d'Auxerre, Bertrand et les chevaliers faits prisonniers à la bataille d'Auray recouvrèrent la liberté [1]; ils s'en vinrent vers le roi, qui les reçut avec beaucoup d'honneur. Et, en ce même temps, le roi délivra d'entre ses prisonniers le captal, pris à la bataille de Cocherel; il le tint quitte de sa rançon, lui donna une terre et l'attacha à son conseil, car c'était un sage chevalier. Après

1. La rançon de du Guesclin fut fixée par Chandos à 100,000 francs.

la délivrance du captal de Buch, le roi Charles tint son parlement à Vernon-sur-Seine, pour délibérer sur la guerre que lui faisait le roi de Navarre ; mais celui-ci vint à Vernon par-devant le roi Charles, pour se rendre complétement à sa merci ; sa soumission fut si complète, que le roi lui pardonna.



XVIII

DES GRANDES COMPAGNIES QUI GUERROYAIENT EN FRANCE.

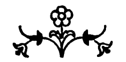
PENDANT ce temps, le prince de Galles était en Guyenne et occupait le duché en vertu du traité conclu entre le roi Jean de France et le roi Édouard d'Angleterre. Et bien que par ce traité la paix eût été proclamée entre les rois, et que le roi Édouard eût juré sur le Saint-Sacrement de rendre à ses propres frais dans le délai de quarante jours tous les châteaux, villes et forteresses qu'il avait occupés et occupait en France, sauf Vienne, Ponthieu et Beaumont, le roi Édouard n'accomplissait nullement son devoir. Il y avait alors en France des gens de plusieurs contrées qui, durant les guerres, avaient tenu le parti des Anglais, qui occupaient encore des forteresses, qui détruisaient beaucoup de villes et de châteaux et qui saccageaient le royaume. Ces gens se faisaient appeler les Grandes Compagnies. Le roi Édouard et le

Prince, son fils, les soutenaient secrètement, et ils cherchaient sans cesse une occasion d'enlever la Normandie au roi Charles.

Chaque jour, le roi Charles recevait des plaintes sur les graves dommages et les grands ravages causés par les Compagnies, qui incendiaient le royaume, coupaient les bras et crevaient les yeux aux pauvres; il manda messire Bertrand et autres d'entre ses princes, pour délibérer sur le moyen d'expulser ces bandes : « Sire, lui dit Bertrand, il est vrai que le prince de Galles, qui maintenant règne avec plus d'orgueil que ne fit jamais Nabuchodonosor, ne songe nuit et jour qu'au moyen de vous enlever la Normandie et de tant faire que vous teniez de lui votre propre terre en fief, ce qui jamais n'adviendra, s'il plaît à Dieu Vous savez bien, sire, que ni le roi Édouard, son père, ni lui n'ont tenu la promesse qu'ils firent au bon roi Jean, votre père, que Dieu absolve; mais ils ont agi déloyalement, en vrais Anglais. Soyez sûr que ces bandes ne se tiennent par deçà qu'à cause d'eux, et, dès longtemps, s'il leur eût plu, elles en fussent parties. Maintenant il faut que vous les chassiez. Pourtant, sire, je ne vous conseille point quant à moi de leur faire la guerre, car elles pourraient la soutenir d'une façon terrible, fortes et nombreuses comme elles sont, et vous en seriez trop incommodé. Mais si, pour l'honneur de notre foi, il vous plaisait de me faire le chef d'une armée contre les Sarrasins qui occupent les

royaumes de Grenade et de Benemarin et sont nos proches voisins, il me semble que vous devriez donner du vôtre à ces Compagnies pour qu'elles entrent dans mon armée, et les faire absoudre du pape, qui les a excommuniées. Elles pourraient bien alors abandonner leurs forteresses, et, une fois hors du royaume, ni leur puissance ni celle du roi Édouard et de son fils ne pourraient jamais leur faire recouvrer les châteaux qu'elles détiennent. »

Le roi suivit ce conseil; on décida que messire Bertrand irait vers les Grandes Compagnies pour traiter avec elles, et que le roi lèverait, pour marcher contre les Sarrasins, une armée, dont il confierait le commandement et la conduite à messire Bertrand. Celui-ci en eut une grande joie; il le fit aussitôt savoir à tous les gens d'armes dans le royaume de France, et en peu de temps plusieurs chevaliers et écuyers, désireux de prendre part à l'expédition, vinrent le joindre; mais il fut retardé, comme on le verra plus loin.



XIX

DU ROI PIERRE LE CRUEL ET DE SON FRÈRE HENRI COMTE DE TRANSTAMARE.

MESSIRE Bertrand se prépara donc à marcher contre les Sarrasins. Au temps où il recrutait son armée pour marcher contre eux à Grenade, le roi Pierre [1], fils d'Alphonse, puissant roi en sa vie, régnait en Espagne. Ce Pierre avait épousé Blanche, sœur du duc de Bourbon et de la reine de France [2]. La reine Blanche d'Espagne était une très-vaillante et sainte dame, mais le roi Pierre la voyait peu et n'en faisait point de cas. Il avait des Juives et des Sarrasines pour concubines, n'était pas orthodoxe dans sa foi, et il se

1. Pierre le Cruel, roi de Castille, fils d'Alphonse XI, lui avait succédé en 1350.

2. Blanche, fille de Pierre Ier, duc de Bourbon, qui fut tué à la bataille de Poitiers, était sœur de Louis II, duc de Bourbon après la mort de son père, et mort en 1410, et de Jeanne de Bourbon, femme de Charles V. — Voy. P. Anselme, *Hist. généal.*, t. I, 301.

laissait tellement gouverner par les Juifs et Sarrasins, que quelques-uns de son hôtel et plusieurs de son pays le prirent en haine et même blâmèrent hautement sa conduite. Ils choisirent pour chef Henri, son frère, comte de Transtamare [1], chevalier de grand courage, homme sage et plein de vaillance, l'aîné de Pierre; mais la couronne fut donnée à Pierre, comme vous verrez ci-après.

Alphonse le Puissant, roi d'Espagne, si renommé durant sa vie, qui mit en servage le roi de Grenade et lui imposa un tribut annuel, s'était fiancé dans sa jeunesse à une dame de haut rang, originaire de France, d'une grande beauté, nommée la riche dame d'Espagne [2]. Durant leurs fiançailles, il engendra Henri et trois filles. Et depuis, comme de raison, le roi la voulut épouser; mais quelques-uns de ses princes l'en détournèrent et firent qu'il se maria avec une dame [3] de laquelle il eut Pierre. C'est pourquoi Henri fut dit bâtard. Longtemps les deux frères s'aimèrent beaucoup, jusqu'au moment où Pierre commença à se mal gouverner. Il arriva un jour que le roi Pierre et Henri étaient en leur palais; Pierre dit à Henri de lui aller querir une jeune damoiselle, fille d'un prince d'Espagne, dont il était parent, pour en

1. Il était fils naturel d'Alphonse XI et d'Éléonore de Guzman, que Pierre le Cruel avait fait tuer en 1351. Henri était né en 1333 et Pierre l'année suivante.
2. Éléonore de Guzman.
3. Marie de Portugal.

user selon son bon plaisir. Henri se courrouça fort de ce dessein et dit à Pierre : « Monseigneur, vous savez qu'après les descendants de monseigneur mon père Alphonse, dont Dieu ait l'âme, cette damoiselle est notre plus proche parente et après vous devrait hériter de la couronne. » Pierre accueillit avec grand dédain cette réponse et dit orgueilleusement à Henri : « Si tu ne vas querir la damoiselle, sache que je me courroucerai contre toi. » Henri vint alors en grand embarras trouver le père de la damoiselle et lui conta toute la méchanceté de Pierre. Ce père dit humblement à Henri : « Sire, je suis votre pauvre parent, et je vois bien que je ne puis résister à la puissance de Pierre; mais, s'il vous plaît de m'aider, sachez que vous serez roi d'Espagne, car vous y avez plus de droit et de titre que le déloyal Pierre. » Henri lui demanda alors ce qu'il devait faire : « Sire, reprit l'autre, prenez, je vous prie, en mariage ma fille, qui est la plus gentille d'Espagne, et tous les autres barons du pays et moi nous nous allierons avec vous. Sachez que, si Pierre vous est hostile, nous vous viendrons en aide; et, si d'aventure Pierre veut marcher contre vous, dès à présent nous nous retirerons bien sûrement en Aragon et de là au pays de France. Et, par-dessus tout ce que je puis vous dire, dans mon enfance je fus à Tolède, où souvent je fréquentais un maître qui devisait des choses à venir avec plus de vérité que personne et qu'on ne vit jamais mentir. Sachez,

sire, que maintes fois j'ai entendu raconter à ce maître que vous deviez mourir roi d'Espagne et que vos descendants régneraient après vous. » Henri se réjouit de ces nouvelles : il épousa bientôt la damoiselle et retourna à Burgos vers le roi Pierre, son frère, auquel il annonça son mariage. Pierre voulut alors tuer son frère, mais celui-ci s'enfuit en toute hâte en Aragon. Pierre fit saisir sa terre et le bannit de son royaume. Henri demeura longtemps en Aragon avec le roi de ce pays [1], qui lui donna le Blanc-Chastel, puis vint en France et prit les armes pour le roi Charles dans ses guerres.

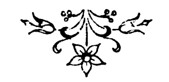
Après avoir banni son frère, Pierre régna plus orgueilleusement encore. En l'an de l'Incarnation 1364, il envoya vers le roi d'Aragon des ambassadeurs, pour lui signifier que les royaumes d'Aragon et de Majorque [2] étaient fiefs de la couronne d'Espagne et lui commander de venir dans les soixante jours au palais royal de Burgos pour faire hommage desdits royaumes au roi Pierre; s'il y manquait, celui-ci entrerait immédiatement dans ses États. Ces nouvelles émurent grandement le roi d'Aragon : mais il n'en fit rien voir et reçut avec bienveillance les ambassadeurs. Il leur dit que, si Pierre faisait la guerre à quelque

1. Pierre IV, le Cérémonieux, fils et successeur d'Alphonse IV, régna de 1336 à 1387.

2. Pierre IV, en 1343, avait dépouillé de ses États Jacques II, roi de Majorque.

prince que ce fût, il irait à son secours; mais, quant à l'hommage, il ne trouvait point, en y réfléchissant, que jamais ses prédécesseurs eussent fait hommage de ce royaume aux rois d'Espagne : pour toute autre chose, il était prêt à servir le roi Pierre, sauf son honneur et la dignité de sa couronne.

Les ambassadeurs quittèrent le roi d'Aragon et revinrent à Burgos vers le roi Pierre, leur seigneur, auquel ils rapportèrent cette réponse. Pierre l'accueillit avec dédain et envoya aussitôt son défi de guerre au roi d'Aragon, qui était dans la cité de Barcelone. Il assembla une nombreuse armée, et, quand il approcha des montagnes inhabitées qui bordent l'Aragon, il se fit tailler au ciseau un passage à travers les monts et les roches; il entra en Aragon, brûlant et saccageant le pays, et il fit tant que plusieurs villes et châteaux, jusqu'aux monts de Catalogne, se rendirent à lui.



XX

COMMENT PIERRE ENVOYA ÉTRANGLER LA REINE, SA FEMME.

Dans son armée était un juif qui jouissait plus que personne de sa confiance et était le chef de son conseil. Ce juif avait une fille très-belle, et sans cesse il cherchait le moyen de la faire épouser à Pierre. Un jour, il dit au roi : « Sire, c'est merveille que vous ayez femme et n'en ayez point d'enfants, et jamais elle n'en aura [1]. Si vous sortez de ce monde, le royaume tombera aux mains de Henri le Bâtard, votre ennemi mortel. C'est pourquoi, sire Pierre, je vous conseille de faire mourir votre femme et d'en prendre dans votre royaume

1. Dès le lendemain de ses noces, Pierre avait abandonné Blanche de Bourbon; depuis lors, il avait détenu cette princesse, qu'il sacrifiait à Maria de Padilla, d'abord à Tolède, puis à Medina-Sidonia. Pierre, après avoir fait prononcer son divorce par un concile composé d'évêques qui lui étaient dévoués, épousa Jeanne, veuve de don Diego de Haro et sœur de Ferdinand de Castro. Il la répudia aussi peu après.

une autre qui puisse vous donner des descendants. » Le roi, écoutant cet avis, envoya immédiatement un de ses sergents d'armes au château qu'habitait la reine; à sa vue, celle-ci changea de couleur, comme informée de sa mort prochaine, et lui dit tout humblement : « Bel ami, je sais bien que, sur l'ordre de monseigneur, tu viens ici pour me délivrer de ce monde; mais je te prie de me laisser avant ma mort, dans la chapelle ici près, adorer mon Créateur et lui demander pardon de mes péchés, et je prierai Dieu pour toi. Puis fais de moi à ton plaisir, puisque mon seigneur m'a voulu mettre entre tes mains. — Vous ferez bien, s'il vous plaît, lui répondit rudement le sergent, d'abréger votre oraison, car je ne puis séjourner longtemps ici. »

La reine Blanche entra rapidement dans sa chapelle pour faire ses oraisons et se mit dévotement à genoux nus, disant : « Mon Créateur, je te demande très-humblement pardon pour tous les méfaits que j'ai jamais commis contre toi. » Ladite dame ajouta à haute voix beaucoup d'autres belles et lamentables paroles que le sergent entendit et rapporta depuis. Elle y resta si longtemps, que le sergent s'ennuya fort et lui dit : « Dame, vous ne pouvez plus demeurer ici; il vous faut venir ailleurs; » puis il mena la reine toute désolée dans sa chambre : de douleur elle se laissa choir sur son coussin. Le sergent d'armes s'avança rudement, prit un coussin et le mit sur le visage

de la dame, qui, peu d'instants après, rendit l'âme et quitta ce monde [1]. Pour l'amour d'elle, Notre-Seigneur fit depuis de nombreux miracles ; en Espagne, on la tient pour sainte, et le commun du peuple et de très-grands seigneurs vont dévotement prier la sainte reine Blanche.

Deux jours après avoir envoyé son sergent d'armes tuer la reine, le roi Pierre manda le juif qui lui avait donné ce conseil. « J'ai eu tort, dit-il, de faire ainsi tuer ma femme, qui est issue de la plus noble race du monde ; toute ma vie, je l'ai vue honnêtement vivre, et je crains bien qu'il ne m'en advienne du mal. Une fois, étant à Grenade, je fis amener devant moi une femme de grand âge qui savait prédire avec trop de certitude les choses à venir. Je la questionnai sur l'état de mes affaires, et, après m'avoir bien regardé, elle refusa de rien me découvrir ; mais moi, très-désireux de savoir mon destin, je la priai tant qu'elle finit par me dire : « Sire, le temps viendra où le lignage d'une sainte femme que tu auras assassinée sans pitié et sans raison te fera perdre ton royaume, et ta fin sera lamentable. » Je me rappelle souvent ces paroles, et, comme maintenant je me trouve triste et désolé en pensant à ma femme, je veux qu'en toute hâte on envoie à mon sergent des lettres dans les-

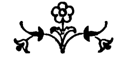
1. Blanche, née en 1338, n'avait alors que vingt-trois ans ; elle avait épousé Pierre en 1352. Selon une version plus accréditée, Blanche ne serait pas morte étouffée, mais empoisonnée.

quelles je lui écris de ne la point tuer. » A ces mots, un chevalier partit de l'armée du roi Pierre ; à deux lieues près du château où mourut la reine, il rencontra le sergent d'armes qui avait commis le meurtre et lui remit les lettres du roi Pierre. A la vue de l'ordre du roi, le sergent fut effrayé et n'osa pas retourner vers lui ; il s'enfuit à Séville la Grande, sa patrie. Le chevalier alla jusqu'au château, pensant sauver la reine. Il y trouva une dame d'un grand âge qui avait servi la reine et pleurait si tendrement sa mort, ainsi que tout le peuple d'alentour, que c'était chose pitoyable à voir. C'est ainsi que la malheureuse reine fut tuée. Elle fut enterrée en pauvre apparat.

Pendant qu'on portait la reine en terre, les pauvres qu'elle soutenait dans la ville accoururent, témoignant une grande douleur et disant : « Las ! le soutien de nos pauvres vies nous est enlevé. » Et ils lui baisaient les pieds. Il y avait là un aveugle et deux lépreux, qui, aussitôt après avoir baisé les pieds de la reine, furent guéris par la volonté de Notre-Seigneur. La nouvelle de ces miracles se répandit dans toute l'Espagne, et de toutes parts les malades se faisaient apporter à la sépulture de la reine et s'en retournaient en bonne santé.

Le chevalier quitta le château et revint à l'armée de Pierre, auquel il raconta le meurtre de la reine, ses misérables funérailles, la grande douleur que sa mort causait au peuple et la fuite du sergent d'armes à Séville. Il lui raconta ensuite le miracle des

trois hommes qui étaient venus baiser lespieds de la reine quand on la portait en terre, comment tous les trois avaient recouvré la santé, comment nombre de gens accouraient à son tombeau pour guérir, et combien on se lamentait de sa perte. A ces nouvelles, le roi Pierre tomba en pâmoison, et, revenu à lui, se prit à témoigner une telle douleur qu'on ne pouvait le consoler. Et, dans sa tristesse, il disait : « Ah ! Blanche, reine sainte et issue de la plus sainte et de la plus haute lignée qui soit au monde, vous qui m'honoriez tant que je n'étais pas digne d'avoir une telle femme, hélas ! combien je regrette de vous avoir fait méchamment et misérablement assassiner ! Dieu sait que ce qui me fut prédit à Grenade m'arrive et m'arrivera ! » Tous se mirent aussitôt à pleurer la reine, que petits et grands aimaient. Dans ce grand deuil, Pierre fit saisir le juif qui lui avait conseillé de faire mourir la reine.



XXI

COMMENT MESSIRE BERTRAND RASSEMBLA UNE NOMBREUSE ARMÉE ET TRAITA AVEC LES GRANDES COMPAGNIES.

Au temps où il guerroyait en Aragon, Pierre conquérait de jour en jour plusieurs villes et châteaux et ravageait le pays. Messire Bertrand assembla en divers lieux un grand nombre de chevaliers, pour s'emparer de Grenade et de Benemarin ; il voulait s'en faire couronner roi et de Grenade aller en Chypre pour secourir le bon roi [1] qui avait conquis Satalie [2] et tué le sultan. Ce roi venait de prendre la cité d'Alexandrie et de jour en jour conquérait le pays sur les Sarrasins en se dirigeant vers Jérusalem, dont il se faisait nommer roi. Il pensait s'y faire couronner sur le Saint-Sépulcre de Notre-Seigneur : mais la fortune lui fut cruel-

1. Pierre Ier, fils de Hugues IV.
2. Satalieh, port sur la Méditerranée, en Anatolie, aujourd'hui chef-lieu du sandjarka de Tekke-ili.

lement contraire, car, de nuit et par surprise, il fut tué dans son lit par son frère, au grand chagrin de tous les royaumes chrétiens. C'était en effet un illustre chevalier, et il avait infligé tant de pertes aux Sarrasins que, de son vivant, il fut réputé le plus vaillant roi chrétien de son temps. Sur ces entrefaites, on apprit en France le meurtre de la reine Blanche d'Espagne, sœur du duc de Bourbon et de la reine de France, qui en eurent une grande douleur [1] : le noble roi Charles en fut pareillement très-attristé.

Messire Bertrand quitta Paris pour expulser de France les Grandes Compagnies ; il vint avec un sauf-conduit trouver leurs capitaines, qui se tenaient près de Chalon-sur-Saône. Parmi ces capitaines étaient messire Hugues de Calverley, messire Jean d'Evreux, messire Mathieu de Gournay et autres capitaines d'Angleterre, au nombre de vingt-cinq ; ils furent enchantés de la venue de monseigneur Bertrand et lui firent grande fête. Après s'être longuement entretenus ensemble, messire Bertrand voulut traiter avec eux de leurs affaires et leur parla en ces termes : « Seigneurs, le roi Charles m'envoie vers vous ; pour relever notre foi, il veut lever une armée contre les Sarrasins. Il

1. Blanche était morte en 1361, et depuis longtemps la nouvelle en était répandue en France, quand du Guesclin proposa à Charles V, quatre ans plus tard, de conduire les Grandes Compagnies en Espagne et prit le meurtre de Blanche pour prétexte de guerre contre Pierre le Cruel.

pensait envoyer cette armée en Chypre pour secourir le bon roi Pierre, mais le bon roi est mort misérablement, tué par son frère : c'est une grande perte pour toute la chrétienté, et le roi de France en est fort affligé. D'autre part, de bien mauvaises nouvelles sont venues de par delà les monts : Pierre, le roi d'Espagne, qui avait épousé Blanche de Bourbon, sœur de la reine de France et de monseigneur de Bourbon, a fait mourir cette sainte dame, sans raison. Aussi conseille-t-on au roi de diriger son armée droit à Grenade sur les Sarrasins ; de là, on pourra descendre en Chypre, et peut-être bien que l'armée traversera l'Espagne pour combattre le roi Pierre, homme de mauvaise religion, car il met toute sa confiance dans les Juifs et les Sarrasins, qui gouvernent tout son royaume. Il a plu au roi de me donner, à moi, indigne d'un tel honneur, la charge de cette armée ; et je m'adresse à vous, chevaliers si renommés, comme chacun sait, en vous suppliant d'en faire partie, pour relever et soutenir notre foi. A mon avis, mes frères et compagnons, nous devons bien certainement servir Dieu à présent ! Je considère comment nous avons passé nos vies jusqu'ici : car vous savez que les guerres sont terminées en France, où nous avons commis tant de maux que nous sommes pires que des larrons ; durant les guerres, outre ce que nous avons pu enlever au peuple, nous avons ravi les femmes, tué les hommes, incendié les villes et les églises, dévasté et violé les-

dites églises. Je puis le savoir par moi-même, qui ai fait et commandé tant de maux, et vous pouvez bien, mes compagnons, en citer aussi et vous les attribuer. Vous savez, seigneurs, que vous n'avez ni ordre ni aveu de prince pour ainsi maltraiter le peuple et exercer de jour en jour ces ravages, sans loyale raison. Nous ne pouvons mieux trouver pour sauver nos âmes que de guerroyer contre les ennemis de la foi. Sachez-le, seigneurs, si vous voulez m'accompagner et me croire, je vous ferai acquérir à tous richesse et honneur; je vous en dirai bien le moyen. » Les capitaines tinrent conseil à part sur les paroles de messire Bertrand, puis l'appelèrent, et messire Hugues de Calverley parla ainsi en leur nom : « Bertrand, beau frère et compagnon, pour votre loyauté et votre vaillance, car vous êtes aujourd'hui le miroir de la chevalerie, je suis des vôtres, prêt à vous aider en toutes circonstances, ainsi que tous mes compagnons. Et je vous réponds au nom de tous en vous demandant de m'attacher à vous comme votre compagnon d'armes. »

Messire Bertrand remercia bien humblement de cette réponse les capitaines, qui lui rendirent de grands honneurs, Calverley surtout. Messire Bertrand et lui se déclarèrent frères d'armes, ainsi que les autres capitaines anglais, qui lui promirent le service contre tous, sauf contre le roi Edouard et son fils le prince de Galles. Messire Bertrand fit si bien que les capitaines, sur leur

seule confiance en sa loyauté, vinrent à Paris sans sauf-conduit trouver le roi, qui, par honneur pour lui, les reçut avec grande joie. Le roi fit loger les capitaines au château du Temple et les fit fêter par ses chevaliers. Messire Bertrand les y traita et leur donna au nom du roi 200,000 florins; les capitaines abandonnèrent les châteaux qu'ils détenaient et se joignirent à messire Bertrand, qui se trouva bientôt à la tête d'une nombreuse armée. Dans cette réunion se trouvèrent le comte de la Marche [1], messire Bertrand du Guesclin, chef de la compagnie, le maréchal d'Audrehem, le sire de Beaujeu [2], le Bègue de Villaines, messire Olivier de Mauny et ses deux frères, messire Hugues de Calverley, messire Jean d'Evreux, messire Robert Scott, chevalier anglais, messire Guillaume Boitel et plusieurs autres chevaliers et écuyers tant français et anglais que de diverses autres nations. Ils se dirigèrent sur Avignon; arrivés devant la ville, ils

1. Jean Ier de Bourbon, comte de la Marche, de Vendôme et de Castres; par sa femme, Catherine de Vendôme, il hérita à la mort de son beau-frère, Bouchard VII, des comtés de Vendôme et de Castres. Son second fils, Louis de Bourbon, fut le chef de la maison de Vendôme dont sortit la branche royale de Bourbon. Jean Ier mourut le 11 juin 1393. — Dussieux, *Généalogie de la maison de Bourbon*, § Comtes de la Marche.

2. Antoine de Beaujeu, sire de Beaujeu et de Dombes, né en 1343, mort en 1374, sans enfants. Son cousin Édouard, seigneur de Perreux, lui succéda dans les seigneuries de Beaujeu et de Dombes, qu'il céda par contrat du 23 juin 1400 à Louis II, duc de Bourbon, dont il est souvent question dans cette chronique.

se logèrent à Villeneuve [1]. Le pape Urbain V [2] leur envoya un cardinal pour apprendre leurs intentions. Le cardinal vint à Villeneuve, et le maréchal d'Audrehem, homme sage et disert, lui dit : « Sire, messire Hugues de Calverley, le Vert Chevalier, Scott, Jean d'Evreux, Guillaume Huet et autres de cette armée qui ont guerroyé en France, violé les églises et les femmes, incendié, tué et pillé, s'adressent à notre Saint-Père, qui naguère les excommunia sur la demande du roi de France. Le roi leur a pardonné toutes leurs offenses, et ils sont venus ici en la compagnie de messire Bertrand du Guesclin et du comte de la Marche, qui conduisent cette armée à Grenade contre les Sarrasins pour la défense de la chrétienté; ils ont voulu passer par ici pour obtenir leur absolution. C'est en leur nom que je vous adresse cet aveu et cette requête, que vous pourrez rapporter au Pape, et vous direz en outre, au nom de toute l'armée, que, selon l'usage d'employer le trésor de l'Eglise pour le service de Notre-Seigneur et le maintien de sa foi, notre Saint-Père le Pape ait à envoyer ici, avec son absolution, 200,000 florins du trésor de l'Eglise pour cette entreprise, qui servira si utilement les intérêts de Notre-Seigneur. » Le cardinal rapporta cette réponse au Saint-Père, qui, des fenêtres de son palais, regardait les varlets

1. Villeneuve-lez-Avignon, chef-lieu de canton, sur la rive droite du Rhône, en face d'Avignon.
2. Urbain V avait succédé à Innocent VI en 1362.

courir sur leurs chevaux, fourrager et piller le pays devant Avignon. « Dieu ! dit le Pape, ces gens-là travaillent bien pour acquérir l'enfer. » Puis, ayant entendu la réponse que lui apportait le cardinal : « C'est merveille que ces gens demandent absolution et argent. » Toutefois, voyant toute résistance impossible, et pour éviter de plus grands maux, le Pape envoya l'argent exigé [1].

Le duc d'Anjou, qui gouvernait le pays de Languedoc au nom du roi Charles son frère, se trouvait là ; il dit en particulier à messire Bertrand : « Bel ami, vous connaissez la déloyauté du roi Pierre d'Espagne, qui a cruellement fait assassiner sa femme et bannir son frère hors du royaume ; selon la justice, Henri doit être roi. Pierre fait la guerre dans le royaume d'Aragon dont Henri secourt le roi. Menez votre armée contre Pierre, qui a voulu conquérir sur nous le pays et a fait traîtreusement mourir notre cousine Blanche de Bourbon. » Les chevaliers firent de grands honneurs au duc, puis prirent congé de lui et se mirent en route.

1. Urbain V obtint seulement une diminution de 100,000 fr.



XXII

COMMENT BERTRAND ENTRA EN ARAGON PUIS EN ESPAGNE.

Bertrand chevaucha avec toute son armée jusqu'aux confins de l'Aragon. Le roi d'Aragon demandait de tous côtés des secours pour marcher contre Pierre, qui parcourait ce royaume, brûlant et ravageant le pays, prenant villes et châteaux; il vint à Perpignan. Rempli de joie par la venue de Bertrand, il envoya au-devant de lui pour le presser d'arriver. Le comte d'Espagne, Henri, était au Chastel-Blanc avec sa femme, ses enfants et une nombreuse compagnie d'Espagnols. Dès qu'il sut la venue de Bertrand, il quitta son château et vint à sa rencontre; il lui rendit de grands honneurs et lui exposa la déloyauté du roi Pierre, son frère, qui régnait si mal, s'était emparé de sa terre et l'avait banni. Il exposa très-doucement à Bertrand et à ses chevaliers l'état de ses affaires, et ceux-ci y compatirent grandement :

ils lui dirent que le royaume d'Espagne lui appartenait et lui rendirent courage. Henri et les chevaliers finirent par conclure une alliance; ceux-ci entreprirent de guerroyer contre le roi Pierre et de conquérir le royaume au nom de Henri, qui les remercia bien humblement et les mena à son château, où sa femme les reçut très-honorablement. Au partir du Chastel-Blanc, ils se rendirent au château de Perpignan, où le roi, pour honorer leur arrivée, tint cour plénière. Le roi d'Aragon fit ensuite assembler son conseil avec les chevaliers et parla en ces termes, à la satisfaction de tous : « Seigneurs, j'ai appris que vous êtes venus ici pour aller à Grenade lutter contre les Sarrasins; vous avez plus près de vous, je vous le jure, des ennemis de la foi, et une belle terre à conquérir, si vous le voulez, car il n'est pas en ce monde de pire mécréant que Pierre : il a déloyalement assassiné sa femme, issue du saint et haut lignage de France et qui menait une si sainte vie. Vous voyez aussi comme il a chassé et banni de son pays, après lui avoir enlevé sa terre, Henri, qui par droit devrait être roi, étant premier fils du roi Alphonse; comme il fit exposer ses trois sœurs, pour qu'elles fussent dévorées, devant des lions qui se couchèrent doucement à leurs pieds et les léchèrent. Pierre se laisse entièrement gouverner par les Juifs et les Sarrasins; il veut réduire tous les princes en son servage; certes vous devriez bien déclarer la guerre à ce roi si déloyal. Et, sachez-le bien, si vous voulez guer-

royer contre lui et soutenir contre lui mon pouvoir, je vous donnerai des secours de gens d'armes et de chevaux. » Bertrand répondit loyalement : « Sire, nous avons entendu raconter toute l'histoire des enfants d'Alphonse, et nous savons, à n'en pas douter, que Henri doit être roi d'Espagne. Sachez donc, sire roi, que nous ne retournerons pas dans notre pays avant d'avoir fait couronner Henri et d'avoir tiré vengeance du meurtrier déloyal qui a si traîtreusement fait couler le sang de Bourbon. Dans peu de jours, nous entrerons au pays d'Espagne pour le conquérir. » Le comte de la Marche, neveu de la reine Blanche d'Espagne, le maréchal d'Audrehem et tous les chevaliers qui accompagnaient messire Bertrand, jurèrent de s'associer à cette entreprise, à la grande joie du roi d'Aragon, qui les honora plus encore qu'auparavant. Peu après, Bertrand prit congé de lui et se dirigea par l'Aragon droit sur l'Espagne. A son approche, Pierre quitta l'Aragon en toute hâte, se réfugia avec son armée dans la cité de Burgos et fit rapidement garnir les châteaux.

Aussitôt à Burgos, Pierre manda devant lui le juif qui lui avait conseillé le meurtre de la reine sa femme ; il lui dit qu'il rachetât chacune de ses dents au prix de 100,000 florins, ou que sinon il les lui ferait toutes arracher. Le juif était très-riche ; il accorda cette rançon, mais tomba en grande pauvreté. Quand Pierre sut que toute la fortune du juif était entre ses mains, il lui fit arra-

cher les yeux, couper la langue avec des tenailles ardentes, puis il le fit écarteler et enfin pendre. Après l'exécution du juif, Pierre vint avec une grande tristesse visiter le tombeau de la reine. Il la fit ensuite pompeusement transporter dans la sépulture des rois.

Cependant Bertrand chevauchait avec toute son armée. Il approcha de l'Espagne et, sur le conseil de Henri, mena ses troupes devant Montguillon[1], ville et château très-fortifiés sur la frontière du royaume. C'est là que, revendiquant la possession de la terre, Henri prit le nom de roi. Il assiégea la ville et le lendemain y fit donner ainsi qu'au château un si rude assaut qu'il les prit en quelques heures. Bertrand fit emprisonner plusieurs riches juifs pour s'emparer de leurs richesses et séjourna deux jours entiers dans Magalon. Le troisième jour, l'armée vint à Burgos [2], dont le château et la ville étaient forts et bien situés. Bertrand fit assaillir avec vigueur le château; ceux qui s'y trouvaient, après une courageuse défense, finirent par se rendre à Henri et Bertrand. Tous les Juifs et Sarrasins qui étaient dans la place y furent tués. Henri, Bertrand et les chevaliers séjournèrent à Burgos, puis se dirigèrent sur Briviesca, ville forte bien située et ceinte d'une

1. Magalon, ville du nord de l'Espagne, sur la frontière de Castille.

2. La chronique intervertit ici l'ordre des événements; la prise de Burgos est postérieure à celle de Briviesca, qui se trouve sur le chemin de Magalon à Burgos.

double muraille; à l'une des extrémités était un château fort. Messire Bertrand décida que, pour attaquer la ville, Hugues de Calverley et les chevaliers anglais livreraient l'assaut d'un côté, le roi Henri et les Espagnols d'un autre, et les Français d'un troisième. L'assaut commença rude et merveilleux, et, d'autre part, ceux de Briviesca se défendirent avec valeur. Durant l'attaque, Bertrand dit aux Français que les Anglais leurs associés étaient entrés dans la place, quoiqu'ils ne fussent pas encore descendus dans les fossés pour donner l'assaut. A ces mots, les Français s'enflammèrent : croyant messire Bertrand, ils redoublèrent de valeur et pénétrèrent dans Briviesca jusqu'au milieu de la ville, avant que les Anglais fussent au pied des murs. Ainsi fut prise Briviesca, où se trouvaient de grandes richesses [1]. Bertrand y fit tuer tous les Juifs et Sarrasins, mais les chrétiens furent reçus à merci. Quand les défenseurs du château virent la ville prise, ils le rendirent à Bertrand, mettant leurs vies et leurs bagages à sa merci ; Bertrand les reçut avec une grande bonté et mit bonne garde dans le château. Pierre, qui était à Burgos, fut informé de la prise de Briviesca : il manda devant lui les bourgeois de la ville et leur dit que de grandes dissensions étaient survenues entre les bourgeois de Tolède, et que ceux-ci lui

1. Cette ville fut vaillamment défendue par le gouverneur Men Rodriguez de Senatrias. — Voy. *Hay du Chastelet*, p. 100.

avaient écrit pour le requérir de venir dans leur ville. Les gens de Burgos virent bien que Pierre voulait se retirer par crainte des Français. Un des bourgeois parla très-sévèrement à Pierre et lui dit avec l'assentiment de tous : « Sire roi, vous mettez votre royaume et vos sujets en grand danger de perdition et en grand émoi, car vous connaissez les forces des Français que Henri et Bertrand doivent amener ici pour assiéger la ville; et, sire, vous voulez laisser sans pasteur votre ville de Burgos, qui est votre ville royale et la capitale de votre royaume. Chacun sait que, depuis Charlemagne, le grand et puissant roi de si haute valeur, qui couronna dans Burgos le roi d'Espagne, après la mort de Roland et des autres pairs de France tués dans la défaite de Roncevaux, les rois d'Espagne ne furent jamais couronnés ailleurs. Pour Dieu, sire, ne nous laissez pas ainsi! car par votre seule présence un de nous en vaudra plus que dix si vous étiez autre part. » Ces paroles firent réfléchir le roi Pierre, qui dit ensuite aux bourgeois : « Amis, il importe que nous soyons brièvement à Tolède, et nous sommes bien sûrs de notre ville de Burgos, qui est remplie de bonnes gens, capables de désappointer les Français; d'autre part, nous réunirons à Tolède une telle armée que, si Henri et Bertrand font un long séjour dans nos États, nous serons en mesure de les combattre. » Pierre quitta ainsi Burgos et s'en vint à Tolède, où il reçut un bon accueil. Bertrand apprit le départ de

Pierre; il alla trouver le roi Henri et le comte de La Marche et leur dit qu'il n'y avait plus qu'à marcher droit sur Burgos, d'où Pierre s'était enfui.



XXIII

COMMENT LA CITÉ DE BURGOS SE RENDIT A HENRI, QUI S'Y FIT COURONNER ROI.

Le lendemain, Henri, le comte de la Marche et Bertrand, le maréchal d'Audrehem et tous les autres capitaines français et anglais partirent de Briviesca de bon matin; ils chevauchèrent avec toutes leurs troupes jusqu'en vue de Burgos. La venue des Français mit en grand émoi les habitants de la ville. Les bourgeois s'assemblèrent et s'en vinrent demander conseil à l'évêque, qui leur parla en ces termes : « Mes enfants, il est vrai que je suis votre père spirituel et tenu de vous conseiller loyalement selon ma conscience. Je sais bien que le roi Alphonse engendra de la riche dame, dame de grande vaillance et sa fiancée, Henri, qui vient ici nous assiéger, et, sur le cruel conseil de quelques barons, la délaissa pour en prendre une autre. En vérité, puisque le roi avait engagé sa foi à la riche dame et avait eu commerce

8

avec elle, rien ne pouvait défaire le mariage. Henri fut donc par ce moyen conçu en loyal mariage; l'on sait qu'Alphonse engendra de l'autre dame [1] Pierre, qui règne aujourd'hui, et qui, par les raisons que je vous ai exposées, devrait être considéré comme le bâtard plutôt que Henri, qui légitimement eût dû régner. Vous savez, mes enfants, comme Pierre est un mécréant devant Dieu et comme il a méchamment fait mourir sa femme, issue du haut et saint lignage de France, la meilleure et la plus sainte dame qui ait vécu, comme le prouvent les très-évidents miracles que Notre-Seigneur a faits pour elle. Bref, je vous conseillerais de recevoir pour notre seigneur Henri, qui le doit être. Voyez en même temps comme Pierre nous a abandonnés ici; vous savez assez comme il est haï de tous dans le royaume, car jamais il n'a fait régner la justice, et nous ne pouvons attendre aucun secours de lui. Vous pouvez bien savoir que pour la vengeance de la bonne reine, nous aurons la guerre, tant que Pierre vivra. Agissez donc selon la volonté de Dieu et le conseil qu'il vous suggérera. » Tous les bourgeois se rangèrent à l'avis de l'évêque, mais les Juifs le combattirent [2]. Les habitants s'armèrent alors et tuèrent

1. Marie de Portugal.

2. Selon Hay du Chastelet, les Juifs et les Sarrasins émirent, au contraire, un avis conforme à celui de l'évêque, dans leurs assemblées respectives. — *Hist. de B. du Guesclin*, p. 104.

les Juifs et les Sarrasins. Après le massacre des Juifs, l'évêque et les bourgeois de Burgos, tous revêtus de leurs livrées, faisant porter devant eux huit lances auxquelles étaient pendues les clefs des huit portes de Burgos, vinrent à la rencontre de Henri, du comte de la Marche, de messire Bertrand et des chevaliers, qui descendirent à l'approche de la croix. Les gens de Burgos apportèrent révérencieusement les clefs de la ville à Henri ; celui-ci les reçut avec bonté et, à l'entrée de la cité, jura de maintenir la ville dans ses franchises et libertés, ainsi que fit en son temps le bon roi Olivier, fils du roi Léon d'Espagne. Ainsi entrèrent dans Burgos, où on les reçut avec de grands honneurs, Henri le roi d'Espagne, le comte de La Marche, messire Bertrand et les chevaliers.

En ce temps, la femme de Henri se tenait en Aragon, au Chastel-Blanc, près de la frontière d'Espagne, pour être toujours à portée des nouvelles de son seigneur. Bertrand dit un soir à Henri, en présence du comte de la Marche, du sire de Beaujeu, du maréchal d'Audrehem et de tous les chevaliers : « Sire, vous êtes dans Burgos par la grâce de Notre-Seigneur et des chevaliers ici présents ; je vous avais toujours promis de vous faire couronner roi d'Espagne : vous avez maintenant pour cela le lieu propice, s'il vous plaît, car c'est dans Burgos, où vous êtes, qu'ont été et sont toujours couronnés les rois d'Espagne. D'autre

part, tant de villes et de châteaux se rendent à vous de jour en jour, que, Dieu merci! la plus grande partie est aujourd'hui réduite à votre commandement et obéissance; et, s'il plaît à Notre-Seigneur, vous aurez bientôt soumis le surplus. Aussi, pour tenir ma promesse, je vous veux requérir de vous faire couronner, vous et madame votre femme. » Le comte de la Marche, qui était de très-noble origine et personnellement un franc et hardi chevalier, parla ainsi devant tous à Henri : « Bertrand vous donne un loyal conseil, sire; je serais d'avis que vous fissiez venir la dame. » Henri y consentit et manda sa femme, qui vint en grand équipage. Le comte de la Marche, messire Bertrand, le sire de Beaujeu, le maréchal d'Audrehem, Hugues de La Houssaye, Thibaut du Pont et mille autres chevaliers de renom, sortirent de Burgos pour aller au-devant d'elle. Ils rencontrèrent la reine à deux lieues de la ville; dès qu'elle les vit, elle eut une grande joie, s'inclina vers eux en s'approchant, leur fit force honneurs et les remercia humblement. Elle dit devant tous à Bertrand : « Ami et frère, je puis dire que je tiens de vous la couronne d'Espagne. » A l'entrée de Burgos, la reine descendit pour aller à pied jusqu'à l'église Notre-Dame, qui est la cathédrale. Le comte de la Marche et le maréchal d'Audrehem firent de même et conduisirent par la main la reine à l'église et de là en son palais, où l'on donna une grande fête; le lendemain et le dimanche suivant, toute la ville fut

tendue. Ce fut en l'an 1365 [1] que furent sacrés et couronnés Henri, roi d'Espagne, et sa femme, dame de grande vaillance. On célébra une fête solennelle, de magnifiques et nobles joutes. Après le sacre, Henri donna à Bertrand le duché de Molina [2], lui en abandonna le gouvernement et fit don au Bègue de Villaines du comté de Ribedea [3].

1. Le jour de Pâques, 1366.

2. La reine donna à Bertrand le comté de Transtamare, qui lui appartenait en bien propre, et Henri ajouta au don du duché de Molina le comté de Soria et le titre de connétable de Castille. « Le titre original de la donation du duché de Molina à du Guesclin est conservé dans la bibliothèque publique de Rennes. Cet acte, écrit en castillan, sur vélin, avec des caractères de bâtarde en or, y est venu en don de la famille de Gêvres, qui descend de du Guesclin. » Francisque Michel, *Chron. de du Guesclin*, p. 204, note.

3. Pierre de Villaines, chambellan du roi, était, depuis 1361, sénéchal de Carcassonne. Il était originaire de la Beauce. — P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VI, p. 264, et *Œuvres de Froissart*, édit. Kervyn de Lettenhove, t. XXIII, p. 256.



XXIV

COMMENT LE ROI HENRI VINT DEVANT TOLÈDE ET S'EN EMPARA.

Après son couronnement, le roi s'en alla devant Tolède; avant son départ, il tint un conseil secret où furent appelés le comte de la Marche, Bertrand, Le Bègue de Villaines, messire Olivier de Mauny, le maréchal d'Audrehem, le sire de Beaujeu et quelques autres, à l'exclusion des Anglais, car on ne se fiait guère en eux, à cause de la déloyauté qu'on rencontre toujours chez ce peuple. Le roi Henri demanda conseil pour mettre fin à ses guerres et conquérir le reste du royaume; sur son ordre, Bertrand parla le premier : « Seigneurs, dit-il, Pierre est à Tolède; c'est une cité grande et forte, puissante et riche, où se trouvent nombre d'hommes sages qui voudraient bien être délivrés de lui. D'aucun côté on ne secourt Pierre; je serais donc d'avis qu'on assiégeât tout de suite et rapidement la ville, dans l'espoir de la rendre au roi Henri. Si Pierre n'en sort, il sera pris, car les bour-

geois verront bientôt qu'ils ne pourraient soutenir un long siége ni lutter contre vos chevaliers. » Tous se rangèrent à cet avis, et, le lendemain, le roi partit avec toute la chevalerie pour aller devant Tolède.

Pierre en fut aussitôt informé par ses espions. Alors, regrettant la reine sa femme, il dit : « Ce juif si déloyal me donna un méchant conseil, d'après lequel je fis bien cruellement mourir la bonne et sainte reine; car, par ma faute, me voilà près d'être anéanti par son illustre lignage, et certainement nul ne doit m'en plaindre. » Plusieurs juifs étaient à cette heure en la présence du roi; Pierre, dans l'excès de sa douleur, ôta à un de ses sergents d'armes sa masse et en frappa si fort un juif qu'il lui fit jaillir la cervelle et le tua. Les juifs s'enfuirent en toute hâte. Depuis ce moment, Pierre ne voulut garder près de lui aucun juif; il en fit mourir plusieurs. Pierre manda à Tolède ses princes et barons pour délibérer sur la venue de Henri et de Bertrand. Dans cette assemblée se trouva un clerc qui, mieux que personne, savait prédire l'avenir : « Sire, dit-il à Pierre, il est vrai que l'aigle éployée qui doit venir de France en Espagne vous doit faire perdre tout votre héritage. J'ai entendu raconter que Bertrand, qui conduit Henri, porte ces armes; aussi je le tiens pour cette aigle éployée [1]. Mais il est aussi vrai, sire, que

1. Les armes de du Guesclin portaient d'argent à l'aigle éployée de sable couronnée d'or, à la bande de gueules

votre terre sera recouvrée et l'aigle emprisonnée par le premier faon des trois léopards [1], et votre frère Henri s'enfuira par devers les grands lions de France près du fils du champion au casque d'or qui fut durant sa vie le prisonnier dudit faon [2]; Henri sera alors fugitif et sans terre. Mais quand le faon vous aura quitté, comme vous n'amenderez pas votre vie, l'aigle qu'on aura lâchée hors de sa prison reprendra son vol sur votre terre, accompagnée de plusieurs oiseaux de sa race; ils vous feront perdre votre royaume. » Quand Pierre entendit qu'il devait recouvrer ses États, il reprit courage et dit que, s'il rentrait une fois en possession de sa terre, il ne la perdrait jamais. Il décida finalement de ne point se laisser assiéger, partit le lendemain de Tolède et se retira à Cardona [3].

La nouvelle de l'arrivée de Henri et de Bertrand se répandit aussitôt dans le plat pays et spécialement aux environs de Tolède : de six lieues à l'entour, tous les habitants se réfugièrent à Tolède, ce qui réduisit l'armée des Français à une grande disette de vivres. Quand Bertrand sut que les vivres

brochant sur le tout. — P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VI, p. 178.

1. Le prince de Galles les trois léopards désignent l'Angleterre.

2. Le roi Jean, fait prisonnier à la bataille de Poitiers, gagnée par le Prince Noir.

3. Cette ville fait aujourd'hui partie de l'intendançe de Barcelone, capitainerie de Catalogne.

diminuaient, il fit hâter la marche des troupes pour assiéger la ville. Les bourgeois s'assemblèrent alors avec leur évêque pour tenir conseil : ils conclurent de se rendre à Henri et Bertrand. Sur leur ordre, un bourgeois sortit de Tolède, vint trouver le roi, le salua humblement et lui dit, au nom de l'évêque et des bourgeois de Tolède : « Sire, la cité de Tolède et le pays d'alentour se rendent à vous; ils vous requièrent humblement d'entrer demain dans la ville et d'y jurer de maintenir leurs libertés. » Henri le leur accorda : sur le conseil de Bertrand, il entra le lendemain avec toute sa chevalerie dans Tolède, où il fut noblement accueilli et reçut l'hommage des bourgeois.

Pierre connut bientôt la prise de Tolède. Fort irrité, il partit de Cardona et s'en vint à Séville-la-Grande, qui est la meilleure ville d'Espagne; les bourgeois lui firent bon accueil. Le roi Henri n'ignorait pas que Pierre s'était retiré à Cardona; mais on lui rapporta à Tolède qu'il s'en allait à Séville. Henri vint aussitôt en faire part à Bertrand, qui lui conseilla de mener aussitôt son armée de Tolède à Cardona. C'est pourquoi le roi Henri, Bertrand, le comte de la Marche, Le Bègue de Villaines, Olivier de Mauny, Hugues de Calverley et les autres chevaliers se dirigèrent droit à Cardona. Entre Cardona et Tolède est une forêt qui a bien cent lieues de long et quinze de large; toute cette route n'a ni ville ni auberge. La forêt est habitée par des ours, des léopards, des

lions, de très-dangereux serpents de diverses espèces et nombre de bêtes sauvages. Les gens de l'armée en furent très-surpris et évitèrent le plus possible de se séparer. On porta pour sept jours de vivres dans la forêt; Français et Anglais y entrèrent. Ils se garaient de leur mieux des bêtes sauvages, mais ne purent si bien veiller qu'ils ne perdissent là plus de 300 hommes; les uns furent dévorés, les autres moururent de la morsure des serpents. Ils sortirent enfin de la forêt et aperçurent Cardona. A l'issue de la forêt, l'évêque de Cardona, le clergé et les bourgeois vinrent processionnellement au-devant du roi Henri et lui rendirent la ville, dans laquelle il entra. Il promit de maintenir les libertés des habitants, et chacun l'accueillit avec de grands honneurs. Plusieurs chevaliers et bourgeois des cités d'Espagne vinrent trouver le roi Henri à Cardona pour mettre leurs cités et villes sous son obéissance; il reçut en présence de Bertrand et de quelques autres leurs hommages et serments de fidélité.



XXV

COMMENT PIERRE SORTIT DE SÉVILLE, QUI SE RENDIT AU ROI HENRI ET A MESSIRE BERTRAND.

On rapporta à Pierre, qui se trouvait à Séville, comment Cardona, les villes et châteaux des environs étaient tombés aux mains du roi Henri et lui avaient prêté hommage; il en témoigna une extrême douleur, et, dans son chagrin, il disait : « Ha! ha! Bertrand, aujourd'hui, je le vois bien, je serai déshérité de mon royaume par ta grande valeur, à laquelle on ne peut rien comparer. » Sa douleur calmée, il manda ses princes pour le conseiller. Sur l'avis de son conseil, Pierre envoya en ambassade vers Henri à Cardona deux chevaliers et un clerc en lois. Au nom du roi Pierre, ils saluèrent le roi Henri, Bertrand et toute la chevalerie et parlèrent en ces termes : « Nous venons vers vous, seigneurs, de la part du roi d'Espagne, Pierre, qui, guidé par de mauvais conseils, a mal agi au temps passé, ce pourquoi

vous avez tiré de lui une grande vengeance. Il voudrait bien amender sa vie et rendre la tranquillité et la paix au peuple de son royaume, que ses méfaits ont maintes fois fait cruellement souffrir. Si vous et Monseigneur Henri vouliez avoir la moitié du royaume, sans que même Pierre conservât le nom de roi, et ainsi terminer la guerre, il y consentirait volontiers; pour satisfaire Bertrand et les chevaliers, il payerait un million de doubles [1], mais ils abandonneraient le pays et jureraient de n'y jamais faire la guerre. » Le roi Henri, Bertrand, le comte de la Marche et les autres nommés plus haut délibérèrent sur ces offres. On ordonna, sur la demande du comte de la Marche, que les Anglais parleraient les premiers; ils choisirent, pour porter la parole en leur nom, Hugues de Calverley, qui dit en présence de tous les chevaliers : « Sire, Pierre vous fait de belles offres : il propose de vous céder la moitié de son royaume, et en outre il offre une somme énorme pour payer les étrangers; cela doit bien vous suffire. En ce qui touche les Anglais, si l'on me donne pour eux la moitié du million qu'offre Pierre, je me charge, sire, de leur faire évacuer ce royaume. » Robert Knolles, Gauthier Huet, Robert Scott et les autres capitaines anglais appuyèrent ces paroles; ils voulaient avoir l'argent et se retirer dans leur pays. Messire Jean de

1. Doublons, monnaie d'or espagnole.

Bourbon, comte de la Marche, parla ensuite et dit au roi Henri : « Sire, c'est pour l'amour de la reine Blanche, ma belle tante, que Pierre le déloyal a fait mourir sans raison, que je suis venu en ce pays, sur l'ordre de Monseigneur Charles de France; c'est pour la venger et non pas pour conquérir le royaume, sur lequel je n'ai aucun droit. Sachez-le bien, sire, si vous voulez traiter avec lui, je n'y contredis pas; mais je ne sortirai point d'Espagne avant que le noble sang de France ait tiré vengeance de Pierre. Et que Pierre ne l'ignore pas, si je puis le tenir, je le ferai mourir comme un perfide meurtrier, déloyal et mécréant devant Dieu. Et je suis surtout étonné que vous parliez de traiter sur ces offres, car vous devriez bien considérer qu'il pense seulement à conclure avec vous un traité qui puisse nous faire sortir de sa terre; mais Dieu sait ce qu'il vous réserve dans sa pensée : car je veux que vous le sachiez bien, si nous étions partis de ce royaume, il ne cesserait jamais de vous faire la guerre et consommerait votre ruine. Faites-en toutefois ce que bon vous semblera. » Le sire de Beaujeu, qui était là, dit hautement devant tous que, si tous partaient, le comte de la Marche et lui resteraient pour faire la guerre à Pierre et le détruire. Bertrand parla ensuite au roi. « Sire, dit-il, à mon départ de France, le roi me commanda de tirer de Pierre le déloyal, avant mon retour, vengeance de la mort de Madame la reine Blanche. Le roi

m'a chargé aussi, il est vrai, si l'on peut se venger de Pierre, de mener son armée contre les Sarrasins; mais, je veux que vous le sachiez, je ne participerai point au traité qu'on accordera à Pierre et ne partirai pas d'Espagne qu'il ne soit dépouillé de son héritage, et je le ferai mourir, quoi qu'il advienne. » Le comte de la Marche, Bertrand, le sire de Beaujeu, le maréchal d'Audrehem, Le Bègue de Villaines, Olivier de Mauny et tous les chevaliers français présents jurèrent d'un accord unanime la destruction de Pierre : les Anglais furent épouvantés et stupéfaits de leur réponse. Ils virent bien que l'argent leur échapperait, mais dissimulèrent leurs regrets.

Henri adressa alors ces mots au comte de la Marche : « Seigneur, si toute l'Espagne était en mon obéissance, je voudrais vous aider partout, et je vous jure particulièrement de vous servir tout le temps qu'il faudra dans la poursuite de cette vengeance. » La conférence ainsi terminée, le roi Henri manda un de ses conseillers, qui dit aux ambassadeurs de Pierre : « Seigneurs, dites à Pierre que le comte de la Marche et le sire de Beaujeu sont avec le roi Henri, et que les chevaliers amenés ici par Bertrand ne lui laisseront de trêve qu'après l'avoir complétement dépouillé; et il perdra la vie, car il a agi en traître et déloyal meurtrier, en mécréant devant Dieu, lui qui sans raison a fait mourir la noble dame Blanche de Bourbon. » Les ambassadeurs rapportèrent cette réponse à

Pierre dans son palais de Séville; il en eut un grand chagrin dans le cœur. Aussi manda-t-il les bourgeois de Séville et leur dit avec de grandes protestations d'amour : « Je veux, pour livrer bataille au bâtard Henri, qui m'incommode si fort avec l'aide des Français, aller demander secours à mon parent, le roi Fagon de Portugal [1]; si Henri et les Français viennent ici, je vous prie de m'être fidèles. » Les bourgeois le lui promirent. Pierre leur demanda ensuite de lui accorder, pour sortir de Séville, une escorte de vingt habitants qu'il choisirait. Ils l'accordèrent sans difficulté, et le roi Pierre sortit de Séville.

Il arriva enfin par mer à Lisbonne, où se trouvait le roi de Portugal, car c'était sa capitale. Le roi de Portugal reçut Pierre avec grande pompe et grand honneur. Pierre lui demanda du secours; mais le roi de Portugal, dont le royaume est petit, s'en excusa, offrant avec bienveillance à Pierre un domaine dans ses États : mais il refusa de prendre part à la guerre. Quand Pierre se vit abandonné de tous, il quitta rapidement Lisbonne et se dirigea avec désespoir vers la Navarre. Mais nous cesserons ici de parler de Pierre et de son départ, que nous rappellerons quand il sera temps, pour revenir aux chevaliers de France. L'histoire

1. Le roi de Portugal était alors Pierre le Justicier (1357-1367). Ferdinand, qui lui succéda et mourut en 1383, fut le dernier roi de Portugal, issu de la branche directe de la maison de Bourgogne. Pierre le Justicier était l'oncle de Pierre le Cruel.

rapporte que le roi Henri apprit bientôt que Pierre avait quitté Séville; il conduisit l'armée et les chevaliers au siége de cette ville. Le siége dura longtemps : le roi Henri, Bertrand du Guesclin, le comte de la Marche et les chevaliers de France et d'Angleterre resserrèrent si étroitement la ville qu'elle se rendit environ trois mois après. Il arriva que durant le siége les Sévillans firent une sortie; le combat fut rude et merveilleux, et l'on prit dans cette sortie le sergent d'armes qui avait tué la reine; on l'amena aussitôt au roi Henri, qu'il reconnut de suite pour l'avoir souvent vu autrefois. Le comte de la Marche, qui était venu voir le roi Henri, était présent quand on amena au roi le sergent d'armes; dès qu'il sut que c'était le meurtrier de la reine, il le demanda à Henri, qui le lui livra immédiatement. Quand le comte tint prisonnier le sergent assassin, il s'enquit sans retard du meurtre de la reine; le sergent avoua le fait incontinent. Le comte le fit pendre; plusieurs chevaliers pleins d'honneur l'en blâmèrent, maintenant qu'il n'avait pas mérité la mort n'ayant fait qu'obéir à l'ordre de son prince.

Après que Séville se fut rendue au roi, on y trouva dans le trésor des rois d'Espagne de telles richesses que l'on paya aux troupes tout le temps de leur service passé et qu'on leur avança neuf mois de solde. Les villes et châteaux d'alentour se rendirent au roi Henri, et en peu de temps tout le royaume fut réduit à son obéissance. C'est ainsi

que le roi Pierre fut chassé de son pays et dépouillé de tout son héritage. Après la prise de Séville, où le roi Henri traita avec honneur les chevaliers de France, Bertrand parla de son désir d'aller à Grenade. Il demanda aide au roi Henri et aux chevaliers; mais le comte de la Marche et le sire de Beaujeu désiraient tant s'en aller et retourner en leur pays, qu'ils ne voulurent pas entendre à ce voyage et refusèrent d'y prendre part : ils prirent congé du roi Henri et revinrent en France. Ce fut une grande contrariété pour Bertrand; il ne voulut pas rentrer en France, craignant encore pour Henri que Pierre ne fût allé quelque part chercher des secours. Bertrand supplia tant les chevaliers, qu'ils demeurèrent encore avec lui; pour l'entretien de leur état, il leur fit assigner par le roi Henri des villes et des châteaux.



XXVI

COMMENT PIERRE VINT DEMANDER AIDE AU ROI DE NAVARRE ET AU PRINCE DE GALLES.

Le roi Pierre resta une saison avec le roi de Navarre; personne ne l'ignorait en Espagne. Le roi de Navarre fit tant, que le roi Pierre lui donna par lettres scellées la ville et le château de Logrono [1], sur la frontière d'Espagne. Pierre le quitta pour venir en Guyenne demander des secours aux princes : il emmena avec lui une fille bâtarde qu'il avait et tout son trésor qui était considérable. Il vint jusqu'à Angoulême, où le Prince tenait grande cour avec la princesse, sa femme.

Pierre vint dans le château d'Angoulême pour rendre honneur au prince de Galles; celui-ci sortit de sa chambre pour l'arrivée de Pierre, le chaperon sur l'épaule, afin qu'on ne pût dire qu'il dédaignait d'ôter son chaperon pour lui. Au sortir de

1. Sur l'Èbre, chef-lieu de l'intendance de Logrono, capitainerie de Vieille-Castille.

la chambre du Prince, où tout respirait l'orgueil, le Prince et le roi Pierre se rencontrèrent; celui-ci, avec une grande humilité, ôta son chaperon devant le Prince, qui le prit par la main et le mena dans sa chambre. Là, Pierre lui exposa comment il était chassé de son royaume et lui demanda humblement du secours, promettant de payer tous ceux qui viendraient à son aide; il tiendrait son royaume en fief du Prince et de ses hoirs. En ce moment, Pierre fit apporter une table d'or avec ses tréteaux qu'il avait dans son trésor; cette table était très-richement ornée, tant d'or que de pierres précieuses [1]. Il présenta la table au Prince, qui l'admira beaucoup.

Le Prince se retira à Bordeaux pour délibérer sur la requête de Pierre. Il y traita avec Pierre, qui céda son royaume et sa couronne après sa mort à messire Jean d'Angleterre, duc de Lancastre et frère du Prince [2]; le duc épouserait la

1. Elle était « garnie des plus riches pierreries de l'Orient, et au milieu était une escarboucle d'une grandeur prodigieuse et dont l'éclat était si brillant, que la nuit on en était éclairé, comme on l'aurait été de plusieurs flambeaux. » — *Hay du Chastelet*, p. 119.

2. Jean de Gand, d'abord comte de Richemond, troisième fils d'Édouard III, était devenu duc de Lancastre, à la mort du duc Henri, l'un des plus grands hommes de guerre de son temps, celui que nous avons vu assiéger Rennes. Jean avait épousé, en 1359, la fille de Henri, Blanche. Devenu veuf, il épousa la fille de Pierre le Cruel, Constance de Castille, et s'intitula roi de Castille. Il est le chef de la maison royale de Lancastre.

fille bâtarde que Pierre avait amenée et serait ainsi que sa femme entretenu aux frais de Pierre ; le royaume serait tenu en fief du Prince et de ses hoirs, et le roi Pierre en ferait hommage au Prince. En raison de cette alliance, le Prince jura de secourir le roi Pierre. Il fit épouser par son frère, à Bordeaux, la fille de Pierre ; il tint pour cette fête une grande cour plénière, et l'on affirme qu'on ne vit pas en ce temps de fête plus magnifique : tous les grands seigneurs de Guyenne y assistaient. Le lendemain, le Prince manda tous les seigneurs et grands barons de Guyenne ; ils se réunirent dans une salle, et le Prince leur parla en manière de prédication :

« Seigneurs qui êtes tous nobles et issus de noble lignée, qui, par conséquent, êtes tenus de soutenir tous les nobles, je veux, mû par le grand désir que j'ai d'aider les nobles et de les défendre de tout mon pouvoir, accorder un secours bien légitime que je ne pourrais donner si vous ne m'aidiez, vous qui êtes mes hommes liges. Grâce à la puissance du roi de France et du prince Bertrand du Guesclin, le roi d'Espagne, Pierre, est déshérité et chassé de son royaume par Henri, son frère bâtard, que Bertrand a fait récemment couronner. Je sais bien que Pierre est l'un des plus vaillants princes de la chrétienté, mais il n'a pu résister à la puissance de la France. Et si ce bâtard restait ainsi en possession de ces États, tous les autres bâtards en prendraient exemple pour

dépouiller les héritiers légitimes. J'ai promis à Pierre de le secourir, et je veux savoir de vous si vous me prêterez votre aide. » Le comte d'Armagnac, le plus grand seigneur présent[1], répondit pour tous : « Sire, nous en délibérerons, s'il vous plaît, et vous répondrons demain. »

Les barons de Guyenne se retirèrent du conseil pour rendre réponse au Prince et allèrent délibérer en l'hôtel du comte d'Armagnac. Le comte parla le premier : « Seigneurs, dit-il, avant de délibérer, convenons, s'il vous plaît, que rien de ce qui sera dit dans ce conseil n'en sortira. » Tous les barons y consentirent et le jurèrent. Les serments prêtés, le comte d'Armagnac commença ainsi : « Vous avez entendu, seigneurs, ce que le Prince vous demande. Je suis bien d'avis que nous devons l'aider dans cette guerre de tout le nombre de gens que nous pourrons assembler, car il est notre sire comme duc de Guyenne, et, depuis qu'il l'est, il ne nous a fait jusqu'ici aucun appel. Je suis cependant très-surpris qu'il ignore la déloyauté de Pierre, sachant le meurtre commis par Pierre sur la personne de madame Blanche de Bourbon, sa femme, sœur de la reine d'Angleterre, dont il est fils[2]. C'est pourquoi, quand

1. Jean Ier, fils et successeur de Bernard VI, comte d'Armagnac, possédait entre autres domaines, l'Armagnac, le Rouergue et le val Dorat. Il mourut en 1373.

2. C'est une erreur. La reine d'Angleterre, mère du Prince Noir, était Philippe de Hainaut, fille de Guillaume Ier le Bon, comte de Hainaut.

il aurait été seul de son lignage, il aurait dû en tirer vengeance de Pierre ; or, voulant le secourir, il fait le contraire. D'autant que le Prince sait bien que la couronne d'Espagne appartient à Henri. Je le sais moi-même : Henri fut le premier fils du roi Alphonse d'Espagne, car il naquit au temps des fiançailles d'Alphonse et de la riche dame. Mais il n'appartient pas à un vassal de discuter les droits ni les raisons de son seigneur quand celui-ci veut guerroyer ; il le doit servir à sa requête et penser que son sire a pris une résolution légitime. Aussi je conseille, quant à moi, de marcher avec le Prince. Nous pourrons faire une autre épreuve en cette armée et voir si le Prince aura notre service pour agréable. Je le dis, parce qu'il a déjà montré peu d'amour pour nous et qu'il fait plus de cas d'un varlet anglais que du plus grand baron de Guyenne. »

Les barons se rangèrent à cet avis; ils retournèrent dire au Prince, par la bouche du comte d'Armagnac : « Sire, je m'engage pour moi à vous servir, durant votre voyage, avec cinq cents hommes d'armes, le comte de Périgord avec trois cents, les comtes de Montlezun et d'Astarac, les sires de Parthenay, de Pons et de Mucidan avec cent combattants chacun. » Le captal qui faisait partie du Conseil étroit du Prince ne se joignit pas aux barons. Le Prince remercia les barons de ces offres et envoya en Angleterre demander des secours au roi, son père, qui lui adressa le comte

de Pembroke [1] avec mille hommes d'armes et mille archers payés pour six mois et tout prêts à passer la mer. Le Prince envoya des ambassadeurs au roi de Navarre, qui s'allia à lui pour écraser le roi Henri. Il envoya vers celui-ci deux chevaliers pour le défier et écrivit à messire Hugues de Calverley de venir le trouver avec tous les Anglais et Guyennois. Ils prirent congé du roi Henri, qui leur accorda pleine satisfaction et dit à Calverley et aux autres capitaines présents : « Seigneurs, vous m'avez servi; je vous en remercie beaucoup; vous allez trouver le prince de Galles qui veut me déclarer la guerre. Quoique ses hommes liges, vous pouvez bien, à mon avis, vous excuser envers lui de le seconder et de me combattre, car l'homme lige n'est point tenu de s'armer contre son gré en pays étranger, sauf contre celui qui aurait enlevé ou voudrait enlever son héritage à son seigneur. Je n'ai jamais causé un tort au Prince. En vérité, si un seigneur attaque un autre seigneur, soutenu en guerre par des gens du pays de celui qui marche alors contre lui, ceux-ci doivent abandonner leur seigneur quand il commence la guerre contre celui qu'ils ont servi. — Sire, répondit Calverley au roi Henri, notre honneur sauf, nous ferons pour vous ce que nous pourrons. — Seigneurs, reprit le roi, s'adressant aux Anglais, vous êtes mes

1. Le comte de Pembroke était gendre d'Édouard III, ayant épousé sa fille, Marguerite d'Angleterre.

hommes pour les châteaux que je vous ai donnés; je vous prie donc de ne me causer aucun dommage en quittant mon pays, car vous savez que je vous ai loyalement payés. Mais, si vous avez l'intention de vous armer contre moi, rendez-moi, pour dégager votre loyale parole, les villes et châteaux que je vous ai cédés, afin qu'ils soient à l'abri de tout dommage et vous de tout reproche. » Les Anglais promirent et jurèrent de le faire; ils s'en parjurèrent bientôt. A peine sur la frontière d'Espagne, ils pillèrent, volèrent, rançonnèrent, brûlèrent, et violèrent les femmes et maltraitèrent cruellement le peuple. Henri, qui l'apprit bientôt, dit à Bertrand : « Ha! bel ami, Calverley et ses compagnons m'ont joué un tour d'Anglais; jamais Anglais ne tinrent leur parole. » C'est ainsi que les Anglais sortirent d'Espagne : jamais ils ne rendirent au roi Henri ni villes ni châteaux; ils les garnirent au contraire de gens d'armes qui opprimèrent beaucoup le royaume. Une fois retirés en Navarre, Calverley et les autres mandèrent au roi Henri qu'ils lui rendaient ses châteaux et ses villes. Henri envoya alors de ses gens pour s'en emparer, mais les Anglais qui les occupaient se montrèrent traîtres et déloyaux. Quand un homme reçoit en don d'un seigneur une ville ou un château et veut ensuite guerroyer contre lui, il lui doit rendre tout son fief et lui garder encore sa foi durant quarante jours, de sorte que ce seigneur puisse s'armer contre lui et garnir sa ville ou son château.

XXVII

DÉLOYAUTÉ DU ROI DE NAVARRE.

Le prince de Galles chevaucha avec toute son armée jusqu'en Navarre ; le roi Pierre l'accompagnait. Henri et Bertrand en furent aussitôt informés : Henri envoya messire Olivier de Mauny avec trois cents lances pour garder l'entrée de l'Espagne du côté de la Navarre. En même temps, le roi Charles de Navarre, qui assiégeait Logrono, dont le roi Pierre lui avait fait don par lettres patentes, envoya défier Henri. Durant le siége, il manda les bourgeois de Logrono, qui délibérèrent de se rendre à lui et, le lendemain, lui ouvrirent leurs portes. C'est ainsi que le roi de Navarre prit la ville et le château fort de Logrono. Après cette conquête, il partit avec trois cents lances pour prendre un château qui tenait pour le roi Henri. Messire Olivier de Mauny, qui apprit sa venue, marcha contre lui et lui livra une bataille dans laquelle le roi de Navarre fut vaincu et pris; ce fut merveille de voir l'humilité du roi envers

Olivier de Mauny : il lui demanda humblement de le laisser aller sur sa parole; sinon, son pays serait ravagé par le Prince et le roi Pierre qui occupaient son royaume en armes. Le roi de Navarre tint de si beaux discours à messire Olivier, que celui-ci lui rendit la liberté sur parole en retenant pour otage Charles, fils aîné du roi. Le roi de Navarre se retira à Logrono : il manda un jour à messire Olivier de Mauny de venir vers lui avec un sauf-conduit, lui douzième, pour traiter de sa rançon. Messire Olivier se rendit vers le roi avec ses frères ; il fut en cela mal conseillé, car, à peine arrivé au château, on l'arrêta. Un Navarrais vint mettre la main sur lui ; voyant son frère arrêté, messire Eustache de Mauny marcha immédiatement sur ce Navarrais et le frappa. Les Navarrais se jetèrent alors sur messire Eustache et le tuèrent : ce fut grand dommage, car c'était un bon chevalier. C'est ainsi que le roi de Navarre reçut messire Olivier de Mauny; il lui fit dire que, s'il ne lui rendait immédiatement son fils, il lui ferait trancher la tête, ainsi qu'à ses frères. Messire Olivier de Mauny accorda cette délivrance au roi de Navarre. Le roi lui promit et jura qu'en échange de la liberté de son fils, il les ferait mener en sûreté, sans fraude ni tromperie, lui, ses compagnons et ses frères. Messire Olivier envoya alors chercher le fils du roi, le délivra et le lui présenta. En même temps, le roi délivra Olivier, ses frères et ses compagnons; mais

messire Eustache fut d'abord enterré solennellement, et le roi de Navarre, qui feignait d'être courroucé de sa mort, assista à son service. Messire Olivier, ses frères et ses compagnons partirent après le service. Olivier porta peu après la guerre dans le royaume de Navarre, incendiant tout et causant de grands ravages : le roi de Navarre se résigna à négocier avec lui pour qu'il sortît de ses Etats. Il s'obligea, par un traité, à fonder à Logrono, sur la sépulture de messire Eustache, une chapelle dans laquelle il institua quatre messes à perpétuité.

Messire Olivier de Mauny sortit alors de Navarre et entra en Espagne; par tout le pays où devait passer l'armée du Prince, il fit brûler les vivres qu'on n'avait pas retirés dans les bonnes villes. Le Prince et le roi Pierre, chevauchant avec toutes leurs troupes, traversèrent le pays de Roncevaux et la Navarre, du consentement du roi de Navarre, qui leur livra passage. Le Prince rencontra dans le pays Hugues de Calverley, qui lui fit grande fête. Il entra avec Pierre en Espagne, et tous deux commencèrent à ravager cruellement le royaume.



XXVIII

LA BATAILLE DE NAJERA.

Le roi Henri manda sa chevalerie pour combattre le Prince et implora le secours du roi d'Aragon, qui lui envoya le comte d'Ayne [1] avec cinq cents lances. Henri parvint en peu de temps à rassembler une nombreuse armée : en conséquence, il convoqua son conseil pour délibérer sur la manière de défendre le pays. Dans ce conseil se trouvèrent messire Bertrand, Olivier de Mauny, Le Bègue de Villaines, le maréchal d'Audrehem, Thibaut du Pont, le comte d'Ayne, l'amiral d'Espagne [2], chevalier renommé, et plusieurs autres chevaliers. Bertrand, qu'on écoutait volontiers, parla le premier. « Sire, dit-il au roi Henri,

1. Don Alphonse, marquis de Villena, neveu du roi d'Aragon, Pierre IV.

2. Don Gilles Boccanegra. Frère de Simon Boccanegra, premier doge de Gênes, il fut envoyé par celui-ci en 1340 au secours d'Alphonse XI, qui, pour récompenser ses services contre les Maures, le fit son amiral et lui donna le comté de Palma.

le Prince est accompagné d'une nombreuse chevalerie; il serait étonnant qu'une telle compagnie, composée de tant de gens, pût rester longtemps assemblée. Je sais bien que vous pouvez réunir un plus grand nombre de gens d'armes; mais l'armée du Prince compte des hommes qui ont toujours guerroyé, bien plus que ceux de cette contrée. Je ne conseillerais nullement de la combattre; mais on peut lui défendre le passage et la réduire à une telle disette, qu'elle devra rayonner pour aller au fourrage et trouver des vivres. Nous qui avons appris à connaître le pays, nous aurons un avantage sur elle, et, de temps à autre, nous pourrons la combattre avec succès : l'armée pourrait ainsi peu à peu diminuer, et le Prince serait vaincu sans livrer bataille; toutefois vous pourrez bien le combattre, quand vous verrez sa chevalerie affaiblie. » Les chevaliers se rangèrent à cet avis et vinrent à Najera [1] pour garder le passage.

Le Prince envoya un jour messire Guillaume Felton fourrager à Najera [2]. Bertrand apprit bientôt que Felton était allé au fourrage avec cinq cents lances anglaises. Il quitta secrètement l'armée du roi Henri, emmenant avec lui le comte d'Ayne; ils rencontrèrent les Anglais, qui, après avoir pillé tout le pays, conduisaient des prisonniers et des vivres chargés à dos de mulets. Bertrand et le

1. Bourg d'Espagne, intendance de Burgos, capitainerie de Vieille-Castille.
2. Felton était sénéchal d'Aquitaine.

comte assaillirent les Anglais et en jetèrent plusieurs à terre. A cette vue, Felton descendit rapidement à pied et rangea ses gens pour recevoir l'attaque. Bertrand et le comte d'Ayne se mirent alors à pied et marchèrent sur les Anglais, qui, après une fière défense, finirent par être vaincus; les prisonniers et les fourrages furent tous reconquis. Messire Guillaume Felton, qui avait jadis plaidé contre Bertrand au Parlement du roi de France, fut tué dans cette rencontre. La nouvelle de cette défaite parvint au Prince et lui causa une grande douleur. Il vint en chevauchant avec ses troupes jusqu'auprès du pont de Najera; il fit dresser ses tentes et ses pavillons dans la prairie qui bordait la rivière et demanda bataille au roi Henri. Celui-ci manda ses chevaliers pour prendre conseil sur l'opportunité d'engager le combat. Bertrand parla d'abord et l'en dissuada de tout son pouvoir. Le comte d'Ayne, jeune chevalier, avide d'exploits, était présent; il dit devant le roi Henri : « Sire Bertrand, vous n'êtes dans la compagnie du roi que douze chevaliers et écuyers de France, et vous vous croyez supérieurs à toute l'armée du roi, plus nombreuse que celle du Prince. Je veux que vous sachiez que les Espagnols valent bien les Français au combat, et, si vous persistiez longtemps dans cet avis, la chevalerie d'Espagne penserait que vous avez peur [1]. »

1. Selon Cl. Ménard, ce ne serait pas le comte d'Ayne,

Bertrand, s'entendant accuser d'avoir peur, se leva : « Comte d'Ayne, dit-il, sachez, s'il vous plaît, qu'en cas de bataille contre le Prince on parlera des Français autant que de vous. » Le roi Henri s'interposa dans cette querelle; les paroles du comte d'Ayne et des chevaliers d'Espagne favorables à la bataille le décidèrent à l'accorder au Prince. Il le lui fit savoir, et le Prince et les Anglais en éprouvèrent une grande joie.

De toutes parts, les Espagnols vinrent se rallier au roi Henri, qui les rangea en bataille. Ils étaient bien 60,000 hommes : Henri en fit deux corps à cheval, chacun de 20,000 hommes montés sur des destriers armés pour rompre les rangs du Prince; il disposa les autres 20,000 avec les gens de pied. Les Français restèrent ensemble, et le comte d'Ayne, venu d'Aragon, se tint avec eux. De l'autre côté, le prince de Galles rangea ses troupes : en sa compagnie étaient le roi Pierre, le comte de Salisbury, premier mari de la princesse, le duc de Lancastre, le comte de Pembroke, le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, messires Bernard et Perducas d'Albret, les comtes de Périgord, le captal de Buch, messire Jean Chandos, les sires de Pons et de Parthenay, le comte de Montlezun, le sire d'Astarac, les sires de Mucidan et de Lesparre, le comte de Châtillon et plusieurs grands seigneurs d'Angleterre et du duché de Guyenne. Bref, l'ar-

mais bien le comte de Tello, frère de Henri, qui aurait ainsi outragé Bertrand.

mée du Prince comptait 17,000 hommes d'armes[1], 6,000 archers et 20,000 varlets armés, plus aguerris que les Espagnols.

Le roi Henri quitta la cité de Najera le samedi, veille de Pâques, en l'an de la Résurrection de Notre-Seigneur 1366. Bertrand du Guesclin, le comte d'Ayne et les autres nommés plus haut l'accompagnaient : les Espagnols et Aragonais s'élevaient à plus de 60,000 hommes et les Français à 12,000 hommes d'armes. L'armée du roi Henri traversa la rivière. Le Prince fit aussitôt approcher ses gens et mit ses archers devant les troupes de cheval du roi Henri. Les Anglais se défendirent vigoureusement, mais du haut de leurs destriers les Espagnols les accablaient. Les archers commencèrent leur tir, et plusieurs Anglais se mirent sous le ventre des chevaux, qu'ils tuèrent à coups d'épée et de dague. Les Espagnols perdirent douze destriers dans la mêlée; plusieurs, frappés d'estoc, se prirent d'une telle frayeur, qu'ils emportèrent leurs cavaliers à travers champs. Les gens de cheval lâchèrent bientôt pied et s'enfuirent. A la vue du désarroi des Espagnols, Bertrand pénétra à cheval avec le comte d'Ayne et tous les Français et Aragonais dans les rangs de l'armée du Prince, où se trouvait le duc de Lan-

1. L'homme d'armes était toujours suivi de trois soldats au moins, dont un écuyer et un coustillier, page armé d'une sorte de poignard nommé coustille. — Ducange, *Gloss. fr.*, col. 177, édit. de 1766.

castre, que prirent les Français et dont la compagnie fut mise en déroute. Les Anglais s'enfuirent : à cette vue, le captal qui commandait le second corps les rappela à grands cris et les rallia. Il se sépara de l'armée avec tous ses gens et attaqua les Français. Le comte d'Ayne voulut pénétrer le premier avec ses compagnies dans les rangs ennemis ; il parvint à percer le corps du captal et atteignit celui du Prince. Le comte d'Ayne maltraita beaucoup les Anglais, et le Prince lança ses escadrons contre lui. Après s'être défendu avec un grand courage, le comte fut enfin tué : tous ses compagnons partagèrent son sort. Messire Jean Chandos, qui se tenait sur les ailes de l'armée du Prince, donna contre le corps de l'amiral d'Espagne. L'amiral, homme loyal et chevalier de grand renom, combattit vigoureusement les Anglais; mais les Espagnols qui l'accompagnaient ne soutinrent guère le choc : ils s'enfuirent, et l'amiral fut pris. Henri et Bertrand entrèrent en courroux quand ils virent faillir les Espagnols. Henri se jeta dans la mêlée avec toute sa compagnie et fit reculer les Anglais jusqu'à celle du Prince, qu'il attaqua vivement, abattant les Anglais sur son passage. Il paya tant de sa personne, que c'était merveille de le voir faire, mais les Espagnols le soutinrent mal et s'enfuirent tous. Henri revint de cette charge, n'ayant avec lui que neuf de ses gens. Il se replia donc sur les rangs des Français, qui soutenaient l'effort des comtes de Pembroke et de Sa-

lisbury. Bertrand, apercevant le roi Henri, vint vers lui : « Sire, dit-il, le Prince vous bat ; si vous êtes pris, cette guerre finira de telle sorte que vous perdrez votre royaume. C'est pourquoi je vous requiers de partir d'ici et d'aller vous réfugier près de monseigneur le duc d'Anjou ; je sais à n'en pas douter qu'il vous prêtera son appui, et, grâce à lui, vous recouvrerez vos Etats. » Henri ne voulait point s'y résoudre ; il se jeta dans les rangs anglais avec un redoublement d'ardeur. Bertrand s'élança après lui : « Ha ! sire, par votre fol courage vous voulez vous perdre, vous et votre chevalerie, que vous pouvez bien encore sauver, s'il vous plaît. Ha ! sire, si vous êtes prisonnier, où est celui qui s'inquiétera de vous délivrer ? Certes vous vous abusez grandement en voulant ainsi vous perdre. » Bertrand décida enfin Henri à s'éloigner du champ de bataille, dans une grande douleur, escorté seulement de six hommes.

Bertrand, le maréchal d'Audrehem, Le Bègue de Villaines, Olivier de Mauny, Alain de Beaumont et la chevalerie de France se retirèrent sur une hauteur près d'un mur ; ils s'y défendirent si vaillamment, que les Anglais ne pouvaient pénétrer dans leurs rangs ni les attaquer qu'avec soixante hommes de front environ. Messire Bertrand, le maréchal, Le Bègue, Olivier de Mauny et Alain de Beaumont, toujours sur le front de la bataille, combattirent si bien, que les Anglais demeurèrent presque tout le jour sans pouvoir les

enfoncer, et les Français en firent tel carnage que c'était merveille : le Prince, qui le sut, réunit toutes ses compagnies, déploya ses bannières, marcha contre Bertrand et fit assaillir les Français avec une grande vigueur. Ceux-ci firent une valeureuse défense et tuèrent bon nombre d'Anglais, mais ils finirent par être battus. Quand Bertrand vit la défaite, il s'accula contre le mur, combattant avec la hache et si vaillamment qu'il avait devant lui plusieurs cadavres d'Anglais et que nul n'osait plus l'approcher ; ils se bornaient à jeter contre lui des dagues et des épées. La nouvelle en fut rapportée au Prince, qui témoigna un grand désir de voir Bertrand. Sa compagnie se dirigea donc vers Bertrand, qui reconnut aussitôt le Prince et s'inclina devant lui, un genou en terre : « Je me rends à vous, monseigneur le prince de Galles, dit-il, et non à un autre, car je ne voudrais être le prisonnier de Pierre ; je mourrais plutôt en me défendant. » Le Prince reçut avec courtoisie la foi de Bertrand et le donna à garder au captal de Buch, qui lui fit jurer sur sa parole de rester son prisonnier et de ne pas s'éloigner de lui sans la volonté du Prince. Après la bataille, le Prince et Pierre passèrent la nuit sur le champ de bataille en signe de victoire ; ils furent bien désolés de ce que Henri leur avait échappé [1].

1. La célèbre bataille de Najera ou de Navarette fut livrée le 3 avril 1367.

XXIX

COMMENT PIERRE FIT POURSUIVRE LE ROI HENRI.

Le Prince, Pierre et plusieurs autres Anglais et Gascons tinrent conseil pour poursuivre et prendre le roi Henri. Il fut rapporté que Henri s'en était allé par l'Aragon vers le duc d'Anjou, qui commandait en Languedoc pour le roi Charles de France, son frère. Le Bourg de Comminges assistait à ce conseil[1] : ce Bourg était un hardi chevalier et avait de grandes accointances en Languedoc, ainsi qu'en Toulousain, son pays natal. Le Prince et le roi Pierre traitèrent avec lui; il promit de poursuivre Henri et jura, s'il demeurait quinze jours en Languedoc, de le prendre et de le livrer à Pierre; moyennant quoi, Pierre promit de payer au Bourg de Comminges 100,000 doubles d'or. Il en donna des cautions. Le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, le captal et plusieurs barons promirent, s'il s'acquittait de cette entreprise et au

1. C'était le cadet de Comminges, surnommé le Bourg.

cas où il ne serait pas payé comptant, de lui donner cette somme dans les quinze jours, sur sa requête et où il voudrait. Le Bourg quitta alors l'armée, se dirigeant par l'Aragon.

Après la bataille, les habitants de Najera se rendirent au Prince et au roi Pierre, qui entrèrent le lendemain dans la place. On y apporta au Prince les clefs de plusieurs villes et châteaux, plutôt par crainte que par amour ; mais nous cesserons ici de parler du Prince et de Pierre, auxquels nous reviendrons quand il en sera temps et lieu. Parlons à présent de Henri, que la volonté de Bertrand avait fait partir.

L'histoire dit en cet endroit qu'après avoir quitté contre son gré le champ de bataille, en se lamentant sur lui-même et sur la chevalerie de France, Henri se souvint de la reine sa femme et de ses enfants, qui étaient en Espagne ; il pensa bien que la puissance du Prince forcerait bientôt la reine à se rendre. Aussi envoya-t-il un de ses chevaliers à sa femme pour lui mander sa défaite. La reine en eut une grande douleur ; l'archevêque de Tolède, homme prudent et sage, était auprès d'elle : sur son conseil, la reine se retira avec ses enfants en Aragon, au Chastel-Blanc.

Le roi Henri passa par le royaume de Navarre ; il choisit ce chemin, pensant bien qu'on le poursuivrait plutôt du côté de l'Aragon que du côté de la Navarre, qui lui était hostile [1] ; il parvint, sans

1. Henri s'enfuit d'abord au contraire à la cour du roi

être reconnu ni détourné de sa route, à atteindre Toulouse, manquant d'argent, ses chevaux las et épuisés. Le roi Henri descendit dans l'hôtel *des Balances*. Le Bourg de Comminges y avait envoyé un espion, qui le reconnut bien, mais n'en fit semblant. A Toulouse demeurait un chevalier nommé messire Guillaume Gaillard, qui était allé en Espagne avec le comte de la Marche et avait servi le roi Henri, duquel il avait reçu de grands biens. Le roi Henri se fit mener en l'hôtel du chevalier : à cette heure, messire Guillaume Gaillard était assis à dîner avec sa femme. Quand le roi entra, le chevalier le reconnut aussitôt, se leva de table à sa rencontre et s'agenouilla. Le roi releva messire Gaillard et lui dit à l'oreille de ne rien faire paraître de lui, afin que personne ne le reconnût. Messire Gaillard mena aussitôt le roi dans une chambre, et l'hôte qui l'avait conduit demeura au dehors, merveilleusement ébahi de ce que pouvait être devenu son hôte. Messire Gaillard revint immédiatement lui dire : « Allez en votre hôtel, ami, et amenez ici les gens de ce gentilhomme, qui dîneront céans avec leur maître. » Messire Gaillard retourna ensuite vers le roi Henri, qui lui raconta la bataille et la défaite de Navarette, ce dont il fut bien affligé et consola débonnairement le roi Henri. Messire Gaillard vint chercher sa femme pour tenir société au roi Henri

d'Aragon ; craignant d'y être trahi et retenu prisonnier, il gagna Toulouse en toute hâte.

(c'était merveille de voir les grands honneurs que le chevalier rendait à Henri) : « Dame, dit-il à sa femme, allez-vous-en dans la chambre, et honorez le chevalier de votre mieux, car il en est bien digne, et sachez que c'est un des grands seigneurs de ce monde, un roi couronné : mais gardez-vous d'oser le révéler. » Cette dame fut sage et cela bien le secret ; elle entra dans la chambre, et, voyant le roi Henri, mit le genou en terre devant lui. Les chevaliers qui appartenaient au roi vinrent le retrouver et reconnurent aussitôt messire Gaillard, qui les honora de tout son pouvoir. Après le dîner, le roi, ses chevaliers et messire Gaillard s'entretinrent pour délibérer sur ce qu'ils pourraient faire. Messire Gaillard répondit au roi : « Sire, vous irez vers le duc d'Anjou, qui est à Villeneuve, près d'ici [1], et je vous accompagnerai. Ne craignez pas de manquer désormais de chevaux ni d'argent, car j'ai assez des biens que Dieu et vous m'avez donnés. Et, selon la justice, j'ai confiance que vous trouverez près de monseigneur le duc le moyen de recouvrer votre royaume. » Le lendemain, au point du jour, le roi Henri partit avec messire Gaillard et les autres chevaliers ; ils se dirigèrent droit à Carcassonne. Ils n'étaient que six en tout et sans page. Le roi Henri fit le récit de la journée de Navarette et raconta com-

1. Il s'agit de Villeneuve-lez-Avignon, sur le Rhône, à une assez grande distance de Toulouse.

ment les Espagnols avaient refusé d'écouter messire Bertrand.

Le Bourg de Comminges avait chevauché en toute hâte par l'Aragon sans pouvoir recueillir de nouvelles du roi Henri. Aussi le soupçonna-t-il d'être passé par la Navarre et de s'être retiré dans Comminges ; mais l'espion qu'il avait à Toulouse reconnut le roi Henri à son arrivée et le fit savoir par lettre à Comminges. L'espion ne quitta pas Toulouse avant d'avoir vu partir le roi. A peine informé des nouvelles de Henri, Le Bourg vint en toute hâte à Montgiscard [1], à trois lieues de Toulouse. Il y assembla cent hommes d'armes, et son espion, quittant Toulouse le même jour que le roi Henri, vint le trouver à Montgiscard et lui annonça secrètement le départ du roi Henri et son dessein d'aller à Carcassonne. Le Bourg vint dire alors aux chevaliers et écuyers qu'il avait réunis qu'il leur fallait se rendre en hâte à Carcassonne, en les priant de ne pas manquer de le rejoindre le soir, car il prenait les devants. Le Bourg partit ainsi de Montgiscard ; mais le roi Henri chevaucha sans arrêt et arriva dans le bourg, à l'hôtel de la *Pomme d'or*.

Marie de Bretagne, femme du bon duc d'Anjou et fille de monseigneur Charles de Blois, était alors dans la cité de Carcassonne. Le roi Henri

1. Chef-lieu de canton, arrondissement de Villefranche (Haute-Garonne), et non *Montguisart*, comme le porte le texte de M. Fr. Michel, p. 256.

serait allé la voir; mais, dans ce temps, la coutume voulait que nulle princesse ne vît un seigneur étranger sans lettres ou mandement de son seigneur. Le roi Henri envoya vers la duchesse, pour se recommander à elle, deux de ses chevaliers, avec messire Gaillard, qui lui raconta la défaite de Navarette et expliqua comment le roi Henri venait chercher un refuge près de son seigneur le duc. La duchesse, pour honorer le roi Henri, lui envoya messire Henri de Bretagne, son frère, accompagné des deux fils du comte de Grandpré et de plusieurs chevaliers d'honneur; ceux-ci s'efforcèrent de consoler le roi Henri et mangèrent avec lui. La duchesse fit faire de grands dons au roi, qui, après le repas, lui envoya messire Gaillard pour la remercier.

Quand messire Gaillard fut de retour, le frère de la duchesse aperçut Le Bourg de Comminges, qui était arrivé dans Carcassonne et s'enquérait secrètement du roi par les hôtelleries. Le Bourg savait bien que messire Gaillard avait été avec le prince à la défaite de Navarette [1]; il le vit sortir de la *Pomme d'or* : c'est pourquoi messire Gaillard, inquiet au sujet du roi Henri, s'avança jusqu'à la rencontre du Bourg et lui demanda sévèrement ce

1. Ce passage est en contradiction manifeste avec le récit de la visite de Henri à messire Gaillard, puisque celui-ci, resté à Toulouse, ignorait, avant l'arrivée du roi, sa défaite à Navarette. Gaillard avait autrefois guerroyé en Espagne avec le comte de La Marche, mais il était rentré en France et habitait Toulouse, où il s'était marié depuis son retour.

qui l'avait amené là. Le Bourg répondit alors que le comte de Comminges, son frère, lui avait récemment donné une terre dont on lui disputait la possession en justice, qu'il lui fallait pour ce plaider devant le sénéchal de Carcassonne et qu'un conseil devait lui venir de Toulouse pour la défense de ses droits; aussi cherchait-il par les hôtelleries s'il n'était pas encore arrivé. Messire Gaillard craignit que Le Bourg ne réunît ses gens pour prendre le roi Henri. En conséquence, il vint à la porte de Carcassonne qui regarde Toulouse, pour savoir si des gens de cheval appartenant au Bourg étaient entrés nouvellement. Les portiers répondirent à messire Gaillard qu'il était bien entré depuis peu cent hommes à cheval, armés, qui se logeaient dans les hôtelleries. Messire Gaillard parvint à en trouver quelques-uns et leur demanda où ils allaient. Ils lui répondirent qu'ils étaient venus à la prière du Bourg de Comminges, sans savoir pour quel objet. Messire Gaillard réfléchit alors à la méchanceté du Bourg et vint dire au roi Henri : « Sire, retirez-vous dans votre chambre, car je crains que vous ne soyez poursuivi. Des gens que je connais bien et qu'a rassemblés Le Bourg de Comminges sont dans ce bourg de Carcassonne ; il est avec eux : aussi veux-je en parler à la duchesse. » Messire Gaillard se rendit vers la duchesse et lui raconta l'affaire ; il lui dit l'entree du Bourg de Comminges et de ses gens, et ses mauvais desseins contre le roi Henri. La du-

chesse envoya querir en toute hâte messire Arnoul d'Espagne, sénéchal de Carcassonne, et lui commanda d'arrêter le Bourg et toute sa suite. Le sénéchal fit fermer les portes ; puis il assembla les bourgeois en armes et fit tant qu'il prit et arrêta Le Bourg de Comminges et tous ceux qui étaient venus avec lui, il les mena à la duchesse, qui les fit emprisonner. Comme ils ne savaient rien de l'entreprise, on délivra les gens qui avaient accompagné Le Bourg; mais celui-ci fut étroitement gardé, et la duchesse le voulait faire pendre, si son seigneur ne s'y était opposé, à cause du comte de Comminges, père du Bourg [1], qui le lui fit très-humblement redemander [2].

1. Frère du Bourg, selon le texte de M. Fr. Michel, p. 260. — Cf. Mss. fr. 1984, f. 74 r° et 39[2] de Duchesne, f. 77, r°.

2. Tout cet épisode, depuis la visite de Henri à messire Gaillard, aurait dû être placé par le chroniqueur après la délivrance de Bertrand et peu avant la rentrée de Henri en Espagne. L'écuyer du Bourg de Comminges avait perdu d'abord la trace du roi, lors du voyage de celui-ci à Bordeaux; il la retrouva quand Henri revint à Toulouse, pensant y rejoindre le duc d'Anjou, encore à Villeneuve. — Voy. *Hay du Chastelet*, p. 144.



XXX

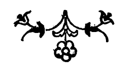
COMMENT LE ROI HENRI VINT A VILLENEUVE VERS LE DUC D'ANJOU.

LE soir de l'arrestation du Bourg de Comminges, le roi Henri partit vers minuit de Carcassonne et chevaucha tant, qu'il vint en deux jours à Villeneuve. Messire Gaillard se sépara de lui et vint annoncer sa venue au duc; il lui raconta la déroute de Navarette et la grande douleur de Henri au sujet de la chevalerie de France. Le duc en fut fort attristé : il envoya au-devant du roi Henri son cousin le comte d'Étampes et tous les chevaliers de sa cour; ils le rencontrèrent, lui prodiguèrent leurs consolations, puis l'accompagnèrent au château. Le duc sortit alors et vint au-devant du roi Henri; aussitôt qu'il le vit devant lui, le roi mit un genou en terre, ôta son chaperon et dit bien humblement au duc : « Ha! monseigneur, je viens me réfugier vers vous, car je suis le plus pauvre chevalier qui soit en vie. J'étais

roi ; je puis dire maintenant que de bien haut je suis tombé bien bas. » Le duc se leva en se découvrant devant lui et lui remit son chaperon : « Sire, vous vous méprenez grandement en vous humiliant ainsi devant moi, vous, roi couronné. — Sire , répondit humblement le roi Henri, je puis bien vous appeler mon seigneur, car c'est par vous que je recouvrerai ma terre et mon royaume d'Espagne, que m'ont fait perdre ma faiblesse et ma confiance dans un conseil insensé, en dépit des avis de Bertrand et de la chevalerie de France. » Tant d'humilité de la part du roi Henri inspira une grande pitié au duc d'Anjou, qui, pour le consoler, lui dit avec un grand sens : « Sire, ce n'est pas par votre faute que vous avez perdu votre royaume d'Espagne, mais par la faute des gens du pays et de la chevalerie de votre royaume qui vous ont fait perdre la bataille de Navarette que vous avez livrée au Prince. Celui-ci a guerroyé contre vous à grand tort ; mais je veux que chacun sache que dans peu je donnerai tant de besogne au Prince qu'il sera en grande peine. En dépit de tout, que le Prince, son père et tous ses alliés le sachent, vous rentrerez en possession de la couronne d'Espagne. » Le roi Henri remercia très-humblement le duc d'Anjou, puis il lui dit : « Je plains plus Bertrand et la chevalerie de France que je ne regrette ma propre perte , car je ne sais ce qui est advenu d'eux dans la bataille, que tous mes gens avaient abandonnée,

quand Bertrand et les Français, qui défendaient si vigoureusement le champ que c'était merveille de les voir, me forcèrent d'en partir. Et je serais plus digne d'être là où ils sont, morts ou vifs, qu'eux-mêmes et en particulier que Bertrand, qui me prédit bien la défaite : si je l'eusse cru, je serais seigneur de mon royaume, dont j'aurais chassé Pierre et le Prince. » Le duc réconforta très-doucement Henri et lui conseilla de bannir tout souci ; puis il le mena dans son logis où il avait fait préparer un grand festin pour le recevoir. Après dîner, il donna au roi toute la vaisselle dans laquelle on l'avait servi et toute une maison royale, tant chambellans qu'autres officiers. Le duc d'Anjou festoya longuement Henri dans Villeneuve, puis le mena à Avignon vers le Pape, qui le combla de présents et de biens.

Après avoir festoyé le roi Henri, le duc lui donna deux mille hommes qui entrèrent avec lui en Guyenne, portèrent la guerre dans le pays du Prince et conquirent villes et châteaux.



XXXI

LE PRINCE DE GALLES ET LE ROI PIERRE APRÈS LA BATAILLE DE NAJERA.

Le Prince resta durant la semaine sainte avec son armée dans Najera. Un jour, Pierre vint lui demander Bertrand Du Guesclin et le maréchal d'Audrehem; il offrit pour Bertrand son pesant d'or : le Prince refusa. Après Pâques, le Prince fit chevaucher son armée droit à Burgos. Informés de sa venue, les habitants envoyèrent demander au Prince, qui le leur accorda volontiers, un sauf-conduit pour l'évêque. L'évêque de Burgos vint trouver le prince de Galles et lui exposa les torts que Pierre avait faits aux habitants et les motifs de leur soumission au roi Henri ; ils offraient de se rendre au Prince, en le suppliant de leur laisser leurs vies et leurs biens saufs, et de s'entremettre pour les accorder avec Pierre. Le Prince le promit et fit jurer l'accord à Pierre. « Monseigneur, dit alors l'évêque au Prince, nous savons bien

que Pierre tirera grande vengeance des habitants de Burgos ; quelque serment qu'il prête, il ne laissera pas de faire sa volonté, si vous ne l'en empêchez. Je le croirais encore plutôt s'il jurait par Mahomet que par sa foi : c'est pourquoi nous vous requérons humblement de vouloir nous maintenir en sûreté. » Ces mots firent sourire le Prince ; il envoya chercher Pierre et lui dit les offres de ceux de Burgos. Pierre les accepta.

Le Prince et le roi Pierre chevauchèrent jusque devant Burgos, qui se rendit à eux. Pierre y fut reçu ; on lui apporta en peu de temps les clefs de Séville, de Tolède et de plusieurs autres villes et châteaux. Tant fit le Prince que Pierre fut remis en possession de la plus grande partie du royaume.

Durant le séjour du Prince à Burgos, un messager vint lui apporter des nouvelles du roi d'Espagne, Henri : il était entré en Guyenne avec une nombreuse compagnie et causait de grands ravages dans le pays. Le Prince pensa bien que le roi Henri ne lui faisait pas la guerre avec ses propres forces ; elles étaient anéanties : il réfléchit que le duc d'Anjou devait être l'instigateur de cette guerre, ce qui amena une grande haine entre le duc et le Prince. Nuit et jour, le duc ne cherchait qu'un prétexte pour guerroyer contre le Prince qui était en paix avec le roi de France. Le Prince prit donc un moyen de sortir honorablement du royaume d'Espagne ; il vint au roi Pierre et lui dit : « Sire, quand je quittai mon pays, vous

me promîtes de me faire hommage pour le royaume d'Espagne si je pouvais le recouvrer, et vous vous engageâtes à satisfaire entièrement les gens que j'y ai amenés et qui sont à votre solde. Vous savez bien que le royaume est entre vos mains et que vous pouvez le garder paisiblement, si vous voulez gouverner votre peuple avec équité. Aussi, désirant me retirer en mon pays, je veux vous requérir de faire ce à quoi vous êtes tenu envers nous. » Pierre, qui se voyait à Burgos et avait plusieurs autres villes et châteaux en son obéissance, aurait bien voulu que le Prince et tous ses chevaliers fussent en Angleterre ; il traita et conclut un accord avec le Prince, qui se retira avec sa chevalerie à Cordoue : Pierre devait aller vers lui, dans la quinzaine, pour lui rendre ses devoirs. Le Prince venu à Cordoue y attendit donc Pierre, mais celui-ci ne vint pas ni n'envoya aucun représentant, au jour convenu. Le Prince vit que Pierre l'avait trompé et reconnut bien sa déloyauté ; mais la diminution de ses vivres l'empêchait de séjourner longtemps à Cordoue. De plus, il apprenait de jour en jour que le roi Henri dévastait sa terre ; il partit donc d'Espagne et arriva en pauvre état à Bordeaux. Il y donna congé à ses chevaliers, qui s'assemblèrent par son ordre, mais sans son aveu, et s'intitulèrent *Grande Compagnie*.

Le chef de cette armée fut messire Jean Chandos, qui la fit entrer dans les États du roi de

France. Ils mettaient le pays au pillage, mais le Pape les excommunia, et chacun, après cette sentence, se retira en sa contrée.

A la venue du Prince, le duc d'Anjou écrivit au roi Henri de venir à Villeneuve, ce que fit Henri. Le duc décida que le roi retournerait en Espagne; dans le même temps, Le Bègue de Villaines fut délivré et vint rejoindre Henri, qui, grâce à l'aide du duc d'Anjou, réunit une nombreuse armée pour guerroyer contre Pierre. Mais Henri désirait tant voir Bertrand, qu'il chargea Le Bègue de conduire ses gens en se dirigeant vers l'Aragon; pour lui, il se déguisa en pèlerin et chemina ainsi jusqu'à Bordeaux. Il parvint à parler en particulier à Bertrand et lui raconta quels secours lui accordait le duc d'Anjou, ce dont Bertrand eut une grande joie; il partit ensuite de Bordeaux sans être reconnu et vint en Aragon, où il rejoignit Le Bègue. Le roi Henri chevaucha jusqu'à Perpignan vers le roi d'Aragon, qui lui donna un renfort de deux mille hommes, payés pour trois mois.

Après le départ du Prince, le roi Pierre se rendit à la cité de Tolède et dans plusieurs autres de ses villes et châteaux, chevauchant à travers son royaume. Venu à Tolède au sortir de Burgos, il y fut reçu avec honneur et de là gagna Cordoue et Séville, où il fit décapiter plusieurs chevaliers et bourgeois, ce qui causa une grande douleur au peuple. Mais le roi Henri entra peu après en Es-

pagne et commença d'y porter la guerre. Il dirigea son armée devant Salamanque et fit assaillir la ville, qui se rendit aussitôt à sa merci. En quittant Salamanque, il vint devant Madrid, qui se soumit rapidement à lui, puis devant Tolède, dont les habitants lui refusèrent l'entrée : le roi Henri jura de les y assiéger. Le Bègue de Villaines fit le siége du côté de la mer et fit clore ses lignes de palissades, sur la rive droite du Tage, devant Tolède. En sa compagnie étaient le bâtard de Berne, Regnauld le Limousin, et Thomas Pineul avec de nombreux gens d'armes ; et le roi Henri se tenait de l'autre côté de la rivière, ayant avec lui le comte d'Auxerre, le comte de Lisle, Gascon, Pierre Gonsable, Pierre Ferrand, l'archevêque de Tolède. Le roi Henri fit mettre la reine, sa femme, qu'il avait fait amener du Chastel-Blanc d'Aragon, au centre de l'armée assiégeante Le siége dura longtemps devant Tolède, et Henri le resserra si étroitement que la famine fit mourir dans la cité plus de 30,000 hommes, tant chrétiens que Sarrasins et Juifs. Les habitants ne pouvaient recevoir de secours de Pierre; ils s'affaiblissaient de jour en jour et mangeaient leurs chevaux. Mais l'histoire cesse en cet endroit de parler du siége de Tolède, où elle saura bien revenir en temps et lieu ; elle retourne à messire Bertrand, détenu en prison et que le Prince ne voulait pas entendre parler de mettre à rançon.

XXXII

DE LA RANÇON DE MESSIRE BERTRAND.

Le Prince tint longtemps Bertrand à Bordeaux dans ses prisons, au grand déplaisir de la chevalerie et au grand ennui de messire Bertrand, qui avait engagé sa parole : personne n'osait en parler au Prince. Il advint un jour qu'il tint cour plénière à Bordeaux. Le comte d'Armagnac, le sire d'Albret et les seigneurs de Gascogne, le sire de Clisson, messire Jean Chandos, Hugues de Calverley, Gautier Huet et plusieurs autres chevaliers anglais s'y trouvèrent. Le Prince leur fit fête et honneur : en manière d'amusement, ils se mirent à discourir d'amour, d'armes, de batailles, de prises de forteresses, de journées, de rencontres et de rachats de prisonniers. Le Prince, qui était l'homme le plus expert et disert de son temps en fait d'armes, se délectait à ces paroles; il parla en ces termes devant tous les barons présents : « Seigneurs, quand un vaillant chevalier est pris en

bataille ou dans un assaut, on doit lui témoigner de grands égards et ne pas lui demander telle rançon qu'il ne se puisse armer une autre fois ; mais il ne doit pas s'évader sans le congé de son maître. » Le sire d'Albret, qui se trouvait là, se ressouvint de Bertrand et dit au Prince : « Sire, vous avez sagement raisonné ; mais, s'il ne vous déplaisait, je vous rappellerais ce qu'on dit couramment de vous et qui est contraire à ce que vous venez de dire. » Le Prince changea de couleur et dit : « Peu m'aimerait le chevalier qui, étant avec moi, verrait ou entendrait dire de moi, sans me la rapporter, une chose que je ne dusse faire, pour la garde de mon honneur. C'est pourquoi je vous requiers de me vouloir dire ce qu'on rapporte de moi. — Sire, on sait bien dans toutes les cours comme vous tenez captif dans vos prisons Bertrand du Guesclin, sans vouloir accepter de lui aucune rançon, par crainte de sa valeur. » En entendant le sire d'Albret rappeler cette rumeur, et le sire de Clisson et les autres barons appuyer ses paroles, le Prince entra en courroux. Il répondit très-dédaigneusement : « Je désire que vous sachiez, seigneurs, que, si tous les barons vivants aujourd'hui étaient en mes prisons, je ne les redouterais pas tant que je n'acceptasse d'eux une rançon ; vous parlez de rançonner Bertrand ? Je le veux bien. Allez donc le querir, et il ne tiendra pas à moi qu'il ne soit délivré. » Tous les barons et seigneurs comblèrent le Prince de louanges et de remercî-

ments, à cause de la vaillance de Bertrand; puis ils allèrent chercher celui-ci et le lui amenèrent. Bertrand s'agenouilla humblement devant le Prince, qui le releva aussitôt et lui demanda comment il se portait. Bertrand répondit au Prince avec une grande humilité : « Monseigneur, je serai mieux quand il vous plaira. Il y a longtemps que vous me faites entendre le chant des rats. O gai ! quand il vous plaira, pour me réjouir, vous me donnerez la clef des champs, afin que je puisse entendre le chant des oiseaux. » Le Prince se mit à rire : « Ami, dit-il à Bertrand, si vous voulez jurer de ne vous armer ni contre mon seigneur le roi, mon père, ni contre ceux de son sang, et de ne pas porter secours à Henri, je vous tiendrai franchement quitte de votre rançon et vous donnerai, pour vous remonter, dix mille francs. » En s'entendant demander un tel serment, Bertrand eut le cœur pénétré de douleur et répondit : « Hélas ! monseigneur, comment pourrais-je ne pas servir, devant tous et en tous lieux, le roi de France et les princes de son sang, qui m'ont nourri, s'ils me le commandaient? Aussi vrai que je suis ici, j'aimerais mieux mourir en vos prisons que de prêter ce serment. Je suis tout étonné que l'on vous donne un tel conseil, à vous, le prince le plus redouté de toute la chrétienté, et que vous me demandiez un tel serment. Monseigneur, je serais prêt à soutenir devant vous que votre honneur vous inspire mal en vous suggérant un tel

avis : car, monseigneur, si vous me faisiez faire un serment pareil, il semblerait que vous eussiez peur de moi, qui suis un pauvre chevalier. » Le Prince s'irrita quelque peu de ces paroles et répondit avec dédain à Bertrand qu'il n'était pas un homme que lui, le Prince, dût craindre. Bertrand recommença à discourir et parla au Prince en ces termes : « Monseigneur, je veux soutenir que vous n'avez pas le droit de me tenir en vos prisons, où j'ai longtemps séjourné sans raison. La vérité est que le roi Charles m'avait donné une armée pour guerroyer contre les Sarrasins et que je la menais à travers l'Espagne. Or il advint, et vous le savez bien, que le roi d'Espagne, Pierre, fit méchamment et sans motif mourir madame Blanche de Bourbon, sa femme, fille du frère de madame la vôtre et votre cousine germaine; ce dont vous dussiez bien avoir tiré vengeance. Vous n'ignorez pas non plus comment naquit Pierre, qui, selon le droit, est bâtard, et comment Henri, son frère, qui est un homme sage, devait avoir la couronne. Pierre est un homme sans foi, un mécréant devant Dieu ; vous le savez bien, il s'est toujours gouverné par les Juifs et les Sarrasins : c'est pourquoi Henri lui reprocha son mauvais gouvernement, le chassa de son royaume, le bannit et le dépouilla de tous ses États. Le roi de France me manda de venger sur Pierre par les armes son meurtre déloyal ; d'autre part, je ne pouvais trouver plus de Sarrasins qu'en Espagne, où ils pullulent. Je ne



vous faisais nulle guerre, monseigneur, ni à vous ni à votre sang, et vous savez en outre, monseigneur, que vous êtes en paix avec le roi de France et n'avez motif pour le combattre, ni lui ni ses gens. Mais je sais aussi que vous êtes venu au secours de l'Espagne et de Pierre pour recevoir hommage de l'Espagne : vous avez empêché le saint voyage que je pensais faire en Grenade contre les Sarrasins; vous nous avez détruits et mis en déroute, maints autres chevaliers et moi; mais la détresse vous a forcé de revenir. Pierre ne vous a tenu ni ne tiendra aucune de ses promesses et conventions; la froidure et la famine vous ont fait perdre maints bons chevaliers, et c'est dommage. Sachez-le bien, monseigneur, on ne vous plaint guère pour tout cela. »

Le Prince, après quelques instants de réflexion sur les paroles de messire Bertrand, lui dit : « Je sais, Bertrand, que vous dites vrai, et je voudrais bien n'avoir jamais fait ce voyage, à cause de la déloyauté que j'ai rencontrée dans Pierre. Puisque vous me refusez le serment que je vous demande et m'accusez de crainte, je vous mettrai à rançon, de sorte que personne n'aura motif de répéter ce reproche; mais vous ne partirez pas sans rançon. » Bertrand répondit doucement au Prince : « Monseigneur, je ne suis pas de si haut lignage que vous puissiez recouvrer de moi une grande somme; aussi vous supplié-je de me vouloir soumettre à une rançon raisonnable. »

Le Prince, après avoir écouté messire Bertrand, lui dit : « Vous serez juge de votre rançon, Bertrand, à cause de votre loyauté, et je ne renchérirai pas sur votre parole : ainsi dites ce qu'il vous plaira de payer, car vous n'en serez pas dédit. » Messire Bertrand remercia très-humblement le Prince. « Monseigneur, dit-il ensuite, si j'étais riche, je vous offrirais plus que je ne le ferai ; mais, confiant dans les seigneurs que j'ai servis, je m'estimerai plus haut que mon avoir ne monte, à ce que je crois ; je payerai, s'il vous plaît, pour ma rançon 70,000 florins [1]. » Le Prince fut émerveillé de l'entendre fixer une si grande somme et dit : « Messire Bertrand, la somme est considérable, et je sais bien que vous serez embarrassé de me la payer ; je ne veux pas vous surprendre par cette parole : je consens volontiers à ce que vous en rabattiez à votre gré. » Messire Bertrand, avec un grand courage, refusa d'en rien rabattre et dit au Prince qu'il payerait cet écot, puisqu'il n'y avait rien ajouté. Et il disait vrai, comme l'histoire le raconte plus loin.

La nouvelle se répandit aussitôt dans la ville de Bordeaux que Bertrand, de sa propre volonté, avait fixé sa rançon à 70,000 florins, ce qui donna aux habitants un si vif désir de le voir qu'ils accou-

1. Bertrand offrit même 100,000 florins ; il en rabattit 30,000 après la réponse du Prince Noir. Le manuscrit de la collection Duchesne 39[2] dit seulement 60,000 francs, f. 83, r°.



rurent à la cour du Prince. L'hôtel se remplit d'une telle foule, que le Prince lui-même s'en étonna et demanda la cause de cette affluence du peuple. On lui dit alors que ces gens étaient venus là pour voir Bertrand; le Prince se prit à sourire et fit venir messire Bertrand devant le peuple.

La princesse était en ce moment à Angoulême : elle entendit parler de l'énorme somme à laquelle s'était rançonné messire Bertrand et eut un grand désir de le voir. En conséquence, elle se fit conduire à Bordeaux et manda devant elle messire Bertrand, que lui amena messire Jean Chandos. Sur l'ordre du Prince, la princesse témoigna de grands égards à Bertrand et le fit asseoir à sa table. Après le dîner, elle se retira dans sa chambre, où l'on servit du vin et des épices, et, en présence de tous les chevaliers, elle en fit porter à Bertrand, qui se confondit en humbles remercîments devant elle. Après le vin et les épices, la princesse, fort éprise de chevalerie, appela Bertrand et lui dit doucement : « Ami, vous avez été juge de votre rançon, et, mû par un grand courage, vous vous êtes taxé à une somme considérable; mais, pour vos hautes qualités, je voudrais vous en alléger. Sachez que je vous ferai rabattre dix mille florins sur votre rançon ou je les payerai de mon trésor [1]. » Messire Bertrand s'agenouilla devant la princesse,

1. Selon plusieurs historiens, la princesse aurait donné à Bertrand 30,000 florins. Notre version semble plus probable.

la remercia humblement et lui dit en plaisantant : « Madame, je pensais bien être le plus laid chevalier qui fût en vie; mais je vois bien maintenant que je suis beau, puisque je suis aimé des dames. » La princesse se mit à rire et congédia messire Bertrand; celui-ci revint remercier le Prince, qui fut tout joyeux de l'honneur de la princesse.

Messire Bertrand traita avec le Prince, qui le délivra, sur sa parole, pour aller recueillir le prix de sa rançon. Bertrand promit de revenir le trouver à un jour convenu et s'interdit de prendre les armes jusqu'au payement de cette somme. Ainsi fut rançonné messire Bertrand, et messire Chandos vint lui offrir de lui prêter dix mille florins, ce dont Bertrand le remercia beaucoup. Messire Hugues de Calverley vint aussi vers lui : « Sire Bertrand, dit-il courtoisement, nous avons longtemps été compagnons, à votre merci. Je sais bien que vous avez assez dépensé du vôtre et que vous vous êtes fixé une grosse rançon. Sachez que, pour la payer, je vous donnerai dix mille florins ; ils sont à vous, et j'en ai plus encore pour votre service. » Bertrand le remercia et lui dit que, s'il en avait besoin, il penserait à y recourir. Bertrand et Calverley prirent alors congé l'un de l'autre, se donnèrent l'accolade et s'entrebaisèrent, car ils s'aimaient mutuellement beaucoup.

Bertrand voulut partir de Bordeaux pour se mettre en quête d'argent. Plusieurs chevaliers et

écuyers français, faits prisonniers dans la déroute de la grande bataille de Navarette, étaient à Bordeaux; les Anglais les avaient taxés à une somme si élevée qu'ils ne pouvaient la payer. Ils vinrent humblement s'adresser à messire Bertrand, qui voulut savoir les prix de leurs rançons et s'engagea à les payer pour les délivrer : ils recouvrèrent leur liberté, ce qui valut à messire Bertrand de merveilleux éloges de la part des chevaliers anglais. C'est ainsi que Bertrand quitta Bordeaux : il chevaucha jusqu'à Tarascon.



XXXIII

LE DUC D'ANJOU DEVANT TARASCON.

Le duc d'Anjou, qui disputait le comté de Provence, tenait le siége devant cette place. Il avait dans son armée dix-huit engins qui, de nuit et de jour, jetaient des projectiles dans la ville et contre la muraille. Le duc, charmé de la venue de messire Bertrand, lui fit grand honneur. Il s'enquit avec sollicitude des affaires de Bertrand, qui les lui raconta en détail, ainsi que les honneurs dont l'avait comblé la princesse. Le duc l'en estima davantage : il donna à messire Bertrand, pour payer sa rançon, trente mille florins. Bertrand resta longtemps avec le duc devant Tarascon; il fit manœuvrer les engins, mais ne pouvait s'armer. Quand Olivier du Guesclin sut que son frère était devant Tarascon avec le duc, il vint en toute hâte, accompagné de messire Olivier de Mauny et son frère, de messires Alain de La Houssaye, Petit, Cambray et de plusieurs chevaliers et écuyers renommés

qui, prisonniers à Navarette, étaient sortis de prison avant messire Bertrand. Leur arrivée réjouit beaucoup le duc, qui les honora grandement. D'autre part messire Bertrand les reçut avec une vive joie et leur venue renforça l'armée. Le lendemain, le duc fit assaillir la ville, si forte que rien n'y faisait.

La reine de Sicile envoya par mer pour secourir Tarascon dix-huit galères armées [1]. Le duc, qui en fut aussitôt informé, fit assembler plusieurs vaisseaux. Il réussit, par ses efforts, à faire construire entre Beaucaire et Tarascon, sur le Rhône, un pont de bateaux qui fut merveilleusement gardé. Comme ledit pont était bien garni de vaillants gens d'armes, Tarascon ne pouvait recevoir aucun secours, et les galères ne pouvaient passer pour s'en retourner à Arles-le-Blanc. Le duc renforça donc le siége et fit livrer de nombreux assauts à la ville. Les barons de Provence s'assemblèrent un jour pour secourir Tarascon : ils chevauchèrent jusqu'aux approches des lignes du siége. La nouvelle en vint dans l'armée du duc. Une nuit, messire Hugues de Mauny quitta le camp avec d'autres chevaliers et écuyers, cent cinquante lances en tout. Ils rencontrèrent les Provençaux, qui étaient fort nombreux, au moins

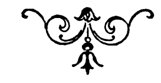
1. Il s'agit de Jeanne Ire, reine de Naples, célèbre par sa beauté et ses quatre mariages, morte étouffée le 12 mai 1382. Le roi de Sicile était Frédéric II d'Aragon qui, en 1355, avait succédé à son frère aîné Louis.

dix-huit contre un. Messire Hugues et ses gens se retirèrent sur une hauteur assez élevée; rudement assaillis par les Provençaux, ils se défendirent avec valeur. Voyant qu'ils ne pouvaient les entamer, les Provençaux les y attaquèrent et dirigèrent contre eux un tir bien nourri. A cette vue, messire Hugues disposa ses gens; ils descendirent de la montagne et marchèrent en bataille contre les barons de Provence, qui furent en peu de temps mis en déroute. C'est là que messire Hugues de Mauny fit prisonnier le sire de La Voulce; il y trouva un immense butin et depuis ce jour ne voulut plus guère porter les armes; tous les barons de Provence furent pris aussi. On apprit bientôt leur défaite à Tarascon : les habitants traitèrent avec le duc et se rendirent, la ville et leurs personnes, à sa merci; le duc reçut avec bonté leur soumission et leur pardonna toutes leurs offenses.

Après la prise de Tarascon, le duc chevaucha avec son armée, et Bertrand en sa compagnie, jusqu'à Arles-le-Blanc; il mit le siége devant Arles. Mais nous nous tairons ici du siége d'Arles, et parlerons de messire Bertrand, qui devait retourner vers le Prince pour payer sa rançon. Il ne pouvait s'armer avant ce payement; mais il pouvait bien assister à un conseil de guerre, sauf contre le lignage d'Angleterre.

Le bon duc Jean d'Anjou, désireux de secourir le roi Henri, dit à Bertrand : « Ami, je vous donne trente mille florins pour payer votre ran-

çon ; vous vous en irez par devers monseigneur le roi, mon frère, qui est bien tenu de vous aider, car vous l'avez servi. Vous me recommanderez à lui et lui direz que je veux vous renvoyer en Espagne. Aussitôt que vous serez délivré de la captivité où vous tient le Prince, ayez soin de me le faire savoir, car je vous enverrai aussitôt des gens d'armes. » Bertrand remercia humblement le duc, prit congé de lui et se rendit vers le roi Charles, que son arrivée remplit de joie.



XXXIV

COMMENT MESSIRE BERTRAND VINT VERS LE ROI CHARLES ET ALLA ENSUITE EN BRETAGNE.

MESSIRE Bertrand raconta au roi sa situation et le secours qu'il avait reçu de son frère, le duc d'Anjou, ce dont le roi sut bon gré au duc. Il lui exposa aussi comment le duc le voulait renvoyer en Espagne et lui avait promis de lui donner des gens d'armes pour secourir le roi Henri. Le roi donna à messire Bertrand cent mille florins pour le payement de sa rançon et l'acquit de ses dépens. Il en fut partout très-approuvé; mais il fit promettre à messire Bertrand de venir, s'il n'était prisonnier, et de laisser toute chose pour le secourir, toutes les fois qu'il le manderait. Bertrand prit congé du roi et vint en chevauchant jusqu'en Bretagne. Le vicomte de Rohan, le sire de Laval, le sire de Beaumanoir et les barons du pays s'assemblèrent pour honorer messire Bertrand et lui donnèrent une grosse somme pour payer sa rançon.

Messire Bertrand vint voir à La Roche-Derrien madame Thiphaine, sa femme, qui fut toute joyeuse de sa venue. Le jour de son départ de Bretagne pour son premier voyage, messire Bertrand et sa femme avaient mis en leur trésor cent mille florins dans l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Bertrand pensait bien alors y trouver cette somme pour s'aider ainsi que les chevaliers; mais on lui rapporta que madame Thiphaine, sa femme, l'avait dépensée. Bertrand la manda donc devant lui : « Dame, dit-il, je voudrais savoir ce que vous avez fait de mon trésor. — Monseigneur, répondit-elle doucement, je l'ai departi aux chevaliers et écuyers qui vous ont servi et me sont venus voir, pour payer leurs rançons et se remonter : ils vous serviront encore, et vous l'apprendrez par eux. Ainsi veuillez ne rien me demander de ce trésor. » Messire Bertrand en éprouva une grande joie et lui dit qu'elle avait bien fait.

Messire Bertrand partit de Bretagne et vint jusqu'à Bordeaux vers le Prince, qui l'honora beaucoup à son arrivée. Bertrand n'était que depuis peu à Bordeaux, quand des messagers vinrent de la part du roi Charles de France lui apporter les fonds nécessaires pour payer sa rançon au Prince, qui lui rabattit d'abord ce que la princesse lui avait donné. Bertrand fut ainsi pleinement délivré et prit congé du Prince, qui lui rendit de grands honneurs à son départ et le fit longuement reconduire par sa chevalerie à travers sa terre, en

le faisant festoyer honorablement par ses bonnes villes. Les chevaliers prirent ensuite congé de Bertrand, en lui disant : « Franc chevalier, nous savons bien que vous ne nous laisserez guère séjourner en paix ; mais nous nous recommandons toujours à vous. »

En ce temps, messire Olivier de Mauny se tenait en Languedoc, levant des troupes, sur l'ordre du duc d'Anjou, et attendant des nouvelles de messire Bertrand. Il parvint en peu de temps à réunir douze cents lances. Aussitôt qu'il connut cette levée et se vit délivré, Bertrand manda à messire Olivier de le rejoindre avec tous ses gens. Dans cette assemblée se trouvaient messire Arnoul d'Audrehem, maréchal de France, messire Olivier de Mauny, son frère, messires Eustache de La Houssaye, Guillaume Boitel, Anselme de Brie, Petit Meschin, Keranlouet, Le Bourg de Paine, le sire de Pommiers et plusieurs autres chevaliers et écuyers renommés. Messire Bertrand témoigna une grande joie de leur venue, et ils se dirigèrent ensemble en Espagne par le pays de Roncevaux.



XXXV

DU RETOUR DE MESSIRE BERTRAND EN ESPAGNE APRÈS SA DÉLIVRANCE, ET DU SIÉGE DE TOLÈDE.

MESSIRE Bertrand fit si bien, qu'il entra en Navarre et traversa le royaume malgré le roi de Navarre, qui s'y trouvait alors. Il commença de guerroyer en Espagne, et plusieurs villes et châteaux se rendirent à lui. Il parvint à s'établir dans le duché de Molina : le roi Henri lui avait fait don de ce duché, mais les gens du pays lui étaient contraires. Messire Bertrand leur fit promptement une telle guerre qu'ils finirent par se rendre.

Pendant le siége de Tolède, que dirigeaient le roi Henri et Le Bègue de Villaines qui y acquit une grande gloire, le roi Henri fut informé que messire Bertrand conquérait le duché de Molina et portait pour son compte la guerre en Espagne avec une nombreuse armée. Henri, très-joyeux de la venue de Bertrand, redoubla d'efforts pour attaquer Tolède; cependant il y réussit peu, quoique

les habitants se fussent volontiers rendus à lui : mais le château était tenu par un capitaine qui, au nom du roi Pierre, les ranimait énergiquement et détenait quatre des bourgeois les plus considérables pour s'assurer de l'obéissance de la ville. Pour montrer qu'il voulait obéir à Pierre, il avait soumis la ville au gouvernement de ces quatre bourgeois. Les habitants, en grande détresse, envoyèrent à Séville par devers Pierre; mais celui-ci ne pouvait réunir alors assez de gens pour secourir la ville. Il manda pourtant bien aux habitants qu'il les secourrait dans peu. Aussi forma-t-il un dessein coupable qui ne lui réussit guère.

L'histoire raconte que Pierre partit de Séville, pour secourir Tolède, et s'en alla par devers les rois de Grenade et de Benemarin. Il ne craignit pas de s'allier avec eux par un traité contre tous chrétiens, et l'on affirme qu'en concluant alliance avec ces deux rois, qui étaient Sarrasins, Pierre abjura complétement la foi catholique. Les rois de Benemarin et de Grenade réunirent une nombreuse flotte pour secourir Pierre; ils donnèrent dix mille Sarrasins à l'émir de Benemarin. Il est avéré que, en vertu de son alliance avec les païens, le roi Pierre devait épouser la fille du roi de Benemarin, selon leur loi. L'émir de Benemarin prit la mer, avec ses dix mille Sarrasins, et vint par terre à Séville, en suivant la côte, pour surprendre l'armée du siége de Tolède. Aussi fit-il partir de Séville un très-grand nombre de chrétiens, de Juifs

et de Sarrasins : les Juifs et Sarrasins étaient bien au nombre de vingt mille. Pierre avertit secrètement de sa venue les habitants de Tolède; il advint qu'un jour, dès l'aube, ceux-ci sortirent de Tolède pour aller au-devant de Pierre, qui suivait le chemin de Cordoue. Le Bègue de Villaines, informé de leur venue, les laissa dépasser les lignes de son siége, sans faire semblant de rien; puis il les cerna entre la ville et la forêt. Après avoir disposé ses gens entre la cité et ceux qui en étaient sortis, Le Bègue poursuivit ouvertement ces derniers et les attaqua. Ceux de Tolède se défendirent longtemps, mais finirent par être battus; plusieurs furent tués, les autres faits prisonniers. Le Bègue retourna ensuite au siége, en resserra plus étroitement la garde et fit dresser un gibet très-élevé, où il fit pendre les prisonniers de Tolède qu'on avait pris vivants. A la nouvelle de la déconfiture des gens de Tolède, le roi Henri fit assaillir la cité de toutes parts; il y eut sur tous les points un grand nombre de gens blessés, mais la ville ne put être conquise.



XXXVI

COMMENT LES SARRASINS VINRENT AU SECOURS DE TOLÈDE ET FURENT DÉCONFITS.

Le roi Henri reçut en outre des nouvelles de Pierre et apprit que les Sarrasins approchaient du port voisin de Tolède : Pierre et les Tolédans devaient se rencontrer dans ce port. En conséquence, Henri manda en toute hâte Bertrand, qui se trouvait dans le duché de Molina et qui vint en peu de jours le rejoindre avec sa compagnie.

Les Sarrasins arrivèrent dans un port de mer près de Tolède, descendirent à terre et y trouvèrent le roi Pierre, qui les réunit à son armée et marcha droit à Tolède. Le roi Henri et messire Bertrand en furent promptement informés : ils levèrent un soir une partie du siége, pour s'avancer à la rencontre de Pierre. Ils étaient là, le roi, messire Bertrand du Guesclin, Olivier de Mauny, ses frères, messire Eustache de La Houssaye, Keranlouet, messire Guillaume Boitel et plusieurs

illustres chevaliers et écuyers. Les frères du roi Henri, l'archevêque de Tolède et la chevalerie d'Espagne demeurèrent au siége avec la reine.

Le roi Henri, messire Bertrand et la chevalerie de France chevauchèrent sur le chemin de Cordoue, vers la mer, jusqu'à quatre lieues de Tolède; ils rencontrèrent les éclaireurs de Pierre, qui retournèrent vers son armée. Pierre disposa ses troupes pour recevoir le roi Henri, et, d'autre part, celui-ci et messire Bertrand se rangèrent en bataille. Les armées se rapprochèrent tellement, qu'elles étaient en vue l'une de l'autre et en vinrent aux mains. Pierre se tint dans les rangs des Sarrasins et combattit si vaillamment de sa personne, que c'était merveille. Les Sarrasins se défendirent avec valeur et firent éprouver de grandes pertes aux chrétiens. Sur une aile de la bataille se tenaient messire Bertrand, Le Bègue, messire Olivier de Mauny, Keranlouet; ils entrèrent, bannières déployées, dans les rangs des Sarrasins. Il y eut là une merveilleuse bataille. Les chrétiens combattirent avec grand courage, ainsi que les Juifs et les Sarrasins de l'armée de Pierre, qui maintint longtemps un bel ordre parmi eux; mais, à la fin, ils furent déconfits. Le nombre des morts s'éleva à 37,900, et il ne resta que 500 des Sarrasins de Benemarin; l'émir de Benemarin fut tué dans cette bataille. Pierre s'enfuit droit à la mer, pensant se retirer sur les navires de Benemarin; mais Le Bègue de Villaines était du côté de la mer et garda

si bien le passage que Pierre ne put s'y réfugier et dut se jeter avec tous les gens qui lui restaient dans une grande forêt. Le roi Henri, messire Bertrand, Le Bègue de Villaines, Olivier de Mauny et les chevaliers de France demeurèrent sur le champ de bataille pour délibérer comment ils poursuivraient Pierre; ils le soupçonnèrent de s'être embusqué dans la grande forêt où il était entré. Ils envoyèrent donc des éclaireurs, qui entrèrent dans la forêt et parvinrent à trouver les traces de Pierre, qui s'enfuyait à Montéclair. Ils vinrent aussitôt en avertir messire Bertrand, qui conseilla au roi de poursuivre Pierre. Il ordonna pour cet effet les troupes du roi Henri et confia à Keranlouet la conduite de l'avant-garde. Ils entrèrent dans la forêt en tirant vers Montéclair, où s'était réfugié le roi Pierre. Aussitôt informé de leur venue, celui-ci partit avec tous les débris de son armée et se dirigea sur Montjourdain. Le roi Henri et Bertrand arrivèrent devant Montéclair; le château, qui était fort et bien situé, se rendit promptement à eux, avec la terre d'alentour [1]. Le roi Henri et Bertrand en partirent pour poursuivre le roi Pierre, qui voulut entrer à Montjourdain; mais les habitants savaient déjà sa déconfiture et se déclarèrent pour le roi

1. Ce fut le Bègue de Villaines qui s'empara de ce château; il s'était séparé du gros de l'armée avec un fort détachement. Henri n'arriva que le lendemain devant la place, et il en fit don au Bègue de Villaines, avec un titre de comte, en récompense de ses services.

Henri. Pierre s'éloigna de Montjourdain, très-découragé. Il reçut peu après un messager de la part du grand maître de Saint-Jacques [1], du comte Ferdinand de Castro et du grand maître de Calatrava [2], qui venaient à son secours avec un important renfort. Ils mirent tant de hâte, qu'ils le rejoignirent; Pierre en éprouva une vive joie, car ils étaient bien quinze cents hommes d'armes.

Pierre n'ignorait pas que le roi Henri et messire Bertrand le poursuivaient. Il s'arrêta donc pour attendre le secours qui lui venait, et on lui rapporta que le roi Henri était très-proche : le roi Pierre disposa donc son armée. Il envoya en embuscade cinq cents hommes d'armes à cheval sur le chemin du roi Henri. Keranlouet, qui conduisait l'avant-garde, composée de deux cents hommes d'armes, arriva bientôt près de cet endroit. Les Espagnols sortirent de leur embuscade et attaquèrent Keranlouet. Le grand maître de Calatrava, venu l'un des premiers au secours de Pierre, fut tué dans l'attaque, à la grande douleur de Pierre. Keranlouet et ses gens combattirent si vaillamment, qu'ils mirent les Espagnols en fuite. Le roi Pierre en reçut la nouvelle et vint avec de grandes forces contre Keranlouet; cette fois, les Français furent battus. Quand Keranlouet, qui ne pensait pas Pierre si près de lui, vit la déroute

1. Don Gonzalo Mexia.
2. Don Martin Lopès de Cardova.

de ses gens et l'éloignement du roi Henri et de messire Bertrand, il partit hâtivement sur son coursier, lui cinquième, et vint avertir messire Bertrand : celui-ci n'en tint pas grand compte, mais il réconfortait les chevaliers en disant qu'il suffisait d'une heure pour gagner et d'une autre pour perdre.



XXXVII

DE LA BATAILLE DE MONTJOURDAIN ET DE LA FUITE DE PIERRE A SÉVILLE.

Messire Bertrand fit mettre en ordre de bataille les troupes du roi Henri. Ils chevauchèrent en avant et virent Pierre, qui était venu attaquer avec toute son armée l'avant-garde du roi Henri, composée de deux cents lances, et la mit rapidement en déroute. Quand messire Bertrand sut la déconfiture, il entra en courroux. Il partit avec tous ses gens, accompagné du Bègue de Villaines et d'Olivier de Mauny; ils s'élancèrent contre Pierre, bannières déployées, au cri de : Guesclin! Pierre se défendit vaillamment : ce fut une rude et merveilleuse bataille, où des deux côtés on combattit avec courage; mais les Espagnols furent défaits. Pierre, le comte Ferdinand de Castro et le grand-maître de Saint-Jacques quittèrent le champ de bataille. Ce combat coûta la vie à trois mille huit cents hommes, tant de ceux qui avaient échappé à la bataille de Tolède que des autres venus là depuis.

Au partir de la bataille, Pierre s'enfuit tout seul à Monterassant, mais il n'osa s'y jeter ; il passa auprès et entra dans le canal de Rubans en côtoyant la haute mer. Il atteignit en chevauchant un port de mer. Il s'y trouvait des marchands qui fréquentaient souvent les foires de Séville ; ils reconnurent bien le roi Pierre et pensèrent aussitôt qu'il était déconfit.

Pierre descendit sur le navire des marchands et voulut se faire conduire à Grenade ; mais les marchands ne voulurent pas de lui sur leurs navires. Pierre se mit alors à genoux devant eux et leur promit une somme considérable pour sauver sa vie; ils lui accordèrent la vie et, de plus, le menèrent en terre de païens, où ils le vendirent aux Sarrasins. Les Sévillans le rachetèrent bientôt et payèrent sa rançon; Pierre fut ramené par mer à Séville, dont les habitants l'accueillirent. Mais retournons au roi Henri et aux exploits de messire Bertrand.

Après la bataille de Montjourdain, le roi Henri et messire Bertrand retournèrent avec toute leur chevalerie devant Tolède. Des gens d'armes y vinrent de toutes parts renforcer l'armée du roi Henri. Messire Bertrand fit alors dresser des engins et livrer de fréquents assauts à la ville ; mais il eut peu de succès, car l'enceinte était merveilleusement forte et les assiégés faisaient une grande défense. Ils reçurent bientôt des nouvelles de Pierre, qui leur écrivait pour leur annoncer son prochain secours, ce qui raffermit leur résistance.

XXXVIII

DE L'ALLIANCE DE PIERRE AVEC LES SARRASINS ET DE LA BATAILLE DE MONTIEL

Le roi Pierre partit de Séville et vint à Grenade, où il obtint qu'on enverrait par mer vingt mille Sarrasins au port voisin de Tolède. Pierre s'en alla ensuite vers le roi de Benemarin, qui était dans sa cité de Sormazanne. Le roi de Benemarin était plein de chevalerie et avait jadis été pris par les chrétiens devant Tarasle [1], que ceux-ci avaient longtemps assiégé (et il y avait parmi eux beaucoup de Français). Le roi de Benemarin tint cour plénière pour la venue de Pierre. Celui-ci y épousa, selon la loi païenne, la fille aînée du roi de Benemarin, qui était d'une grande beauté [2].

1. L'édition de M. Fr. Michel porte : *Castrale*, p. 310.
2. Depuis Jacques Le Fèvre jusqu'à Guyard de Berville, tous les historiens français ont admis ce mariage, dont l'authenticité nous est d'autant plus suspecte qu'aucun chroniqueur espagnol ne le mentionne.

Après la fête, le roi de Benemarin manda ses chevaliers, qui vinrent en peu de temps. Il parvint à réunir trente mille Sarrasins pour secourir le roi Pierre et en confia la conduite à son fils aîné, Altaire, qui n'en revint jamais depuis. Pierre et Altaire quittèrent la cité de Sormazanne avec tous leurs Sarrasins et vinrent à grandes journées jusqu'à Séville. Pierre y rendit à Altaire, de Benemarin, le plus d'honneurs qu'il put et rassembla de grandes forces pour faire lever le siége de Tolède; il parvint à trouver dans son pays trente mille hommes, tant chrétiens et Sarrasins que Juifs. Pierre et Altaire comptaient bien, au sortir de Séville, soixante mille combattants; ils prirent par terre pour aller devant Tolède. Ils devaient trouver au port voisin les gens de Grenade, qui y étaient arrivés avant Pierre et avaient débarqué et, en attendant le roi Pierre, ils avaient dressé leurs tentes et leurs pavillons.

Le roi Henri apprit aussitôt la descente des Sarrasins de Grenade et sut qu'ils attendaient Pierre, qui venait avec de grandes forces. Il le raconta à messire Bertrand, qui lui dit : « Sire roi, nous pouvons bien dire que nous ressemblons à ceux qui vont chercher le Saint-Père à Rome quand il est à leur porte. Vous savez que le roi Charles de France m'a depuis longtemps envoyé en ce pays pour marcher contre les Sarrasins à Grenade; mais, maintenant, nous ne sommes point obligés de les aller chercher à Grenade, ni dans

les pays étrangers des païens, puisque nous les avons si près de nous. »

Le roi Henri, messire Bertrand, Le Bègue de Villaines, messire Olivier de Mauny et plusieurs autres Français quittèrent le siége, laissant des troupes devant Tolède, où étaient descendus les Sarrasins de Grenade. Ceux-ci se mettaient en ordonnance pour combattre les chrétiens, dont ils n'ignoraient pas la venue. Messire Bertrand, qui conduisait le front de l'armée, les vit approcher; les Français poussèrent alors le cri de : Notre-Dame Guesclin! Les Sarrasins se battirent de leur mieux, mais ils finirent par être vaincus, et sept mille d'entre eux restèrent morts sur le champ; la plupart de ceux qui purent s'enfuir de la bataille rentrèrent sur leurs navires. Ils s'empressaient tellement de s'embarquer que plusieurs tombèrent à la mer; les autres retournèrent avec tous leurs vaisseaux dans leur pays de Grenade. Messire Bertrand conquit sur les Sarrasins leurs tentes et leurs pavillons et de grandes richesses, qu'il ordonna de départir aux chevaliers. Henri et Bertrand revinrent ensuite à leur siége de Tolède, en attendant des nouvelles de l'armée de Pierre; celui-ci chevaucha tant, qu'il arriva auprès du château de Montiel et demanda la bataille au roi Henri, qui la lui accorda, sur le conseil de messire Bertrand[1].

1. Après un grave échec devant Tolède, Pierre venait de recevoir des Maures un renfort considérable de troupes.

Le roi Henri convoqua, pour combattre le roi Pierre, les capitaines de ses châteaux et toute la chevalerie soumise à son obéissance. Ses efforts réunirent auprès de lui, à bref délai, un très-grand nombre de gens. Henri ordonna que, pour garder le siége de Tolède, l'archevêque et la reine demeureraient devant la cité avec de grandes forces. Quant à lui, il chevaucha, avec toute son armée, droit à Montiel [1] ; ce fut d'après l'avis de messire Bertrand qu'il laissa le siége en cet état. Le roi Pierre tint la campagne, à une lieue de Montiel, en attendant le combat. Henri s'approcha de l'armée de Pierre et divisa la sienne en trois corps; il confia à messire Bertrand la conduite du plus considérable. Les deux autres formèrent les ailes et furent placés sous la direction, le premier du Bègue de Villaines, le second de messire Olivier de Mauny. Le roi Henri, messire Bertrand et toute la chevalerie descendirent à pied en ordre de bataille. Le roi Henri avait vingt mille hommes, le roi Pierre en avait bien soixante-dix mille. Les gens du roi Henri partirent pour attaquer Pierre. Ils se recommandaient à Dieu, et, en l'absence de prêtres, se confessaient l'un à l'autre. Ils marchèrent en rangs serrés, d'un pas égal et en bel ordre, jusqu'à ce qu'ils eussent joint les troupes de Pierre. Le Bègue désirait si vivement la bataille, qu'il atta-

1. Bourg situé au centre de la Manche, près de Villanueva-de-los-Infantes



qua le premier avec toute sa compagnie, devant les chevaliers présents. Le neveu du roi de Benemarin fut tué dans ce choc, à la grande douleur des païens, car il était renommé parmi eux pour un chevalier de grande vaillance. La mort du neveu du roi de Benemarin fit reculer les troupes de Pierre d'une portée de trait; Altaire, son cousin germain, en eut tant de douleur, qu'il ne pouvait plus conduire ses gens contre Le Bègue de Villaines. Chrétiens et Sarrasins combattirent avec acharnement, et Le Bègue se couvrit de gloire à force de prouesses; chacun était émerveillé de ses hauts faits. Altaire de Benemarin fit vigoureusement assaillir les chrétiens; jeté à terre, il fut relevé et refoula avec avantage la compagnie du Bègue : la nouvelle en parvint à messire Bertrand, qui fit diriger droit à elle ses troupes et sa bannière. Messire Bertrand et Le Bègue une fois réunis, il n'est pas besoin de demander quel grand courage Le Bègue retrouva en lui. De l'autre côté, le roi Henri était aux prises avec le roi Pierre, qui, armé sur son destrier et couvert de parements, portait sur son bassinet la couronne et était vêtu du manteau royal d'Espagne. Le roi Henri et les siens attaquèrent avec courage la compagnie du roi Pierre, qui se défendit vaillamment; Pierre se distingua surtout. Messire Bertrand et Le Bègue assaillirent si rudement les Sarrasins qu'ils en tuèrent un grand nombre; bref, le combat se changea pour les Sarrasins en

déroute, et ils prirent la fuite. Altaire, voyant fuir ses gens et sentant bien qu'il ne pourrait soutenir contre messire Bertrand l'effort de la bataille, se retira avec Pierre, l'émir de son pays et une grande multitude de Sarrasins. Messire Bertrand s'empressa de les poursuivre et parvint à les atteindre. Ils en vinrent aux mains : les Sarrasins, cernés et assaillis de toutes parts, firent une résistance énergique et infligèrent de grandes pertes aux chrétiens, dont les attaques redoublèrent. C'était merveille de voir les exploits que messire Bertrand faisait à lui seul; nul à la fin n'osait rester devant lui, nul n'était si hardi que d'approcher de l'endroit où il se trouvait. Finalement, Altaire, ses quatre émirs et leurs Sarrasins furent tués. Pierre maintint ses troupes en bon ordre contre les rudes assauts de Henri. Après le combat et la déroute des gens de Benemarin, messire Bertrand et Le Bègue vinrent avec tous leurs hommes et leurs bannières se rallier à la compagnie du roi Henri. Pierre aperçut bien Bertrand, et, peu d'instants après, mis en déroute, il s'enfuit en toute hâte au château de Montiel ; quatre cents hommes d'armes y entrèrent avec lui. Il se fit, en cette journée, un grand carnage de chrétiens, de Juifs et de Sarrasins ; trente-trois mille hommes y furent tués. En voyant fuir les Sarrasins, les Sévillans quittèrent le champ de bataille et commencèrent à les poursuivre, sans faire de quartier; ils donnèrent la chasse à ceux de Séville et les tuèrent tous.

Après la bataille, qui se livra près de Montiel, le roi Henri, messire Bertrand, Le Bègue de Villaines, Oliver de Mauny et tous leurs gens se réunirent pour poursuivre le roi Pierre. Le roi Henri vint devant Montiel et assiégea le château de toutes parts. Tout autour des lignes du siége, il fit élever une muraille telle, que la garnison du château ne pouvait sortir contre les assiégeants. Bertrand fit plusieurs fois assaillir le château, mais il y rencontra une résistance opiniâtre et ne put le prendre d'assaut. « Sire, dit-il au roi Henri, je voudrais bien que Pierre se rendît à votre merci et que vous lui fissiez don d'une terre, pour le maintien de sa condition. » Le roi Henri y consentit ; il envoya dans Montiel un chevalier pour porter ces propositions à Pierre : celui-ci fit répondre par le capitaine de Montiel qu'il avait quitté le château pour aller querir du secours. Le chevalier vint rapporter au roi Henri les paroles du capitaine. Henri en fut très-surpris et manda sa chevalerie pour prendre conseil. Le vicomte de Rocquebertin, qui était présent, engagea le roi à lever le siége ; mais Bertrand n'y voulut pas consentir. « Sire roi, dit-il, sachez que Pierre se fait cacher, pour que vous leviez le siége ; sachez aussi qu'il ne peut longtemps tenir dans ce château, car je suis bien certain que la garnison y est dans une grande détresse de vivres et de tout. » Le roi Henri s'en tint au conseil de messire Bertrand et jura de prendre la place.

XXXIX

MORT DU ROI PIERRE

Il advint qu'une nuit, d'accord avec la garnison de Montiel, à laquelle il avait promis de la secourir dans quinze jours, Pierre partit secrètement du château, lui cinquième seulement; il emportait avec lui de grandes richesses. Pour sortir plus secrètement, Pierre et ses compagnons menaient leurs chevaux par la bride et marchaient en silence. Le Bègue de Villaines faisait le guet cette nuit-là; il apprit par ses espions que plusieurs hommes étaient sortis du château. En conséquence, Le Bègue fit armer ses gens et les posta secrètement sur le passage de Pierre. Celui-ci vint à pied jusqu'auprès de l'issue des lignes du siège. Là, à un défaut de mur, il voulut monter sur son coursier. Le Bègue de Villaines était au passage et prit le roi Pierre, un pied dans l'étrier, pour monter à cheval; ses gens arrêtèrent tous les autres. Pierre, se sentant pris, tenta de se défendre et pensa frap-

per Le Bègue de sa dague, mais celui-ci la lui arracha des mains. Pierre comprit bien qu'il ne pouvait plus guère se défendre : il essaya alors de fléchir humblement Le Bègue, en lui promettant de grands dons en or et en joyaux, avec trois cités et douze châteaux, s'il le laissait aller. Le Bègue n'y voulut consentir; il prit Pierre et l'emmena. Sur ces entrefaites, le vicomte de Rocquebertin vint s'offrir à lui pour garder Pierre; Le Bègue le lui refusa. Le vicomte lui dit par dépit : « Pierre a été trahi, et vous l'avez bien su prendre, la nuit, en larron. » Le Bègue répondit au vicomte qu'il mentait faussement et, sur ce, lui jeta son gage de bataille. Mais le vicomte le refusa.

Le Bègue mena le roi Pierre dans la tente de messire Alain de La Houssaye et manda sa capture au roi Henri, par Gilles de Buch, écuyer renommé, qui portait sa bannière. Le roi Henri en fut très-joyeux; il quitta aussitôt sa tente pour venir où était Pierre, qui lui cria dès qu'il le vit : « Traître! bâtard! » Le roi Henri voulut alors le tuer entre les mains du Bègue; mais celui-ci l'en empêcha. Le roi Henri, sentant qu'il ne pouvait à cette heure disposer de Pierre, traita avec Le Bègue, qui le lui livra. Henri lui promit pour son prisonnier une rançon aussi forte que les chevaliers la jugeraient convenable pour un tel prince. En lui livrant Pierre, Le Bègue dit au roi Henri, devant la chevalerie : « Sire Henri, roi d'Espagne, je, Pierre de Villaines, chevalier de la nation de

France, venu en ce pays pour vous secourir, vous fais savoir qu'en accomplissant mon devoir, en faisant le guet dont j'étais chargé en votre siège devant le château de Montiel, j'ai rencontré le roi Pierre, sorti nuitamment du château, et je l'ai pris : il est loyalement mon prisonnier. Et je vous jure par ma foi que j'ignorais sa venue; mais j'ai rencontré l'aventure, telle qu'il a plu à Dieu de me l'envoyer. Je vous dis ces choses, parce que quelques-uns murmurent que je connaissais le départ de Pierre et que je l'ai pris en un méchant guet-apens; mais, s'il est en ce monde un chevalier qui veuille nier que Pierre soit loyalement mon prisonnier, je suis prêt à prouver le contraire par-devant vous, en combat singulier. » Le Bègue récita par trois fois ces paroles, sans que personne les relevât. Pierre fut interpellé en ce moment par le roi Henri, qui l'appela traître. En s'entendant qualifier ainsi, Pierre répondit avec jactance au roi Henri qu'il en avait menti faussement, comme un bâtard qu'il était. Henri tira alors sa dague et en frappa Pierre par le visage; celui-ci se jeta aussitôt sur le roi Henri et l'étreignit dans ses bras. Ils luttèrent tant que Pierre jeta à terre le roi Henri, le maltraita rudement sous ses genoux et lui arracha sa dague. Sur ces entrefaites, messire Bertrand, Olivier de Mauny, Keranlouet, messire Guillaume Boitel et plusieurs autres illustres chevaliers et écuyers arrivèrent dans la tente de messire Alain; ils furent tout étonnés en voyant les

deux rois s'étreindre corps à corps. Messire Bertrand eut un grand déplaisir de ce que le roi Henri était dessous; aussi dit-il au bâtard d'Asnières d'aller mettre Pierre sous Henri. Le bâtard d'Asnières vint prestement prendre Pierre par les jambes et le mit sous Henri, qui commença de le frapper avec sa dague en plusieurs endroits et le blessa à mort.



XL

COMMENT PIERRE EUT LA TÊTE TRANCHÉE DEVANT MONTIEL.

Après avoir laissé Pierre en cet état, le roi Henri fit venir un varlet et fit trancher la tête à Pierre [1]. Les gens de Montiel en furent aussitôt informés et rendirent le château au roi Henri. Celui-ci fit mettre la tête de Pierre au bout d'une lance, devant ses archers, et fit pendre le corps sur la tour de Montiel. Le roi Henri chevaucha ensuite droit à Séville, faisant porter la tête de Pierre, d'après le conseil de messire Bertrand. Les Sévillans se rendirent bientôt au roi Henri; mais, une nuit, quelques gens du peuple prirent la tête du roi Pierre et la jetèrent dans la mer qui passe à Séville [2]. Henri le regretta, car il voulait la faire porter à Tolède.

1. Les détails de cette mort sont très-diversement racontés par les historiens contemporains. Pierre fut tué le 23 mars 1369, à l'âge de trente-cinq ans.
2. Séville, qui n'a jamais été baignée par aucune mer, est traversée par le Guadalquivir.

Le roi Henri, messire Bertrand et toute la chevalerie furent reçus solennellement à Séville; ils en partirent ensuite et retournèrent au siège de Tolède. On y célébra de grandes fêtes pour la joyeuse victoire du roi Henri. De jour en jour, on lui apporta les clefs des villes et des châteaux du royaume d'Espagne, qui se rendirent tous à lui, à l'exception de Tolède, qui tint bon.



XLI

DU RETOUR DE MESSIRE BERTRAND EN FRANCE.

PENDANT que le roi Henri assiégeait Tolède, avec messire Bertrand, Le Bègue de Villaines, Olivier de Mauny, messire Alain de La Houssaye, messire Guillaume Boitel, Moradas de Romulle, Keranlouet et les autres chevaliers de France, les Anglais rompirent la paix avec le roi de France et commencèrent de porter la guerre dans plusieurs parties de son royaume. Le roi Édouard d'Angleterre réunit de grandes forces, dont il donna le commandement à Robert Knolles, qui vint par mer à Calais et de là en Picardie, où il causa de grands ravages. En ce temps, le connétable de France était messire Moreau de Fiennes [1], d'un si grand âge qu'il ne pouvait plus porter les armes.

1. Robert, seigneur de Fiennes, dit Moreau, était connétable depuis la mort du duc d'Athènes, tué à Poitiers en 1356. Il se démit de sa charge vers la fin de septembre 1370 et reçut une pension viagère de 4000 livres. — P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VI, p. 166.

C'est pourquoi le roi de France, Charles, écrivit à messire Bertrand, qui était devant Tolède, de s'en venir promptement vers lui; Bertrand répondit au roi qu'il y serait à bref délai. Mais le roi Henri eut un grand chagrin de cette nouvelle, car Tolède ne s'était pas encore rendue. «Ha! messire, dit-il à Bertrand, rien que par votre grande renommée et la crainte que vous inspirez, j'avais l'espérance de posséder toute l'Espagne avant trois mois; mais je vois bien que votre départ m'empêchera d'en conquérir davantage. » Ainsi parlait le roi Henri à messire Bertrand, qui voulut toutefois retourner en France, pour obéir au roi Charles. Il dit au roi Henri en le réconfortant : « Sire, je crois bien que les Tolédans n'ajoutent pas foi à la mort de Pierre; mais si, en obtenant des otages, l'archevêque, qui est vaillant et sage, entrait dans la cité et exposait au peuple le récit de la mort du roi Pierre, les habitants pourraient bien se rendre à vous. Et, s'ils refusent d'y croire, qu'on leur accorde une trêve de quinze jours, durant laquelle ils pourront envoyer à Séville pour s'enquérir de la vérité. » Le roi Henri suivit le conseil de messire Bertrand et envoya un sauf-conduit aux bourgeois de Tolède et aux capitaines. Ceux-ci traitèrent avec lui de la sorte; ils livrèrent dix otages à l'archevêque, qui entra dans Tolède et y fit un discours devant le peuple. A la suite de ce discours, Tolède se rendit au roi Henri, qui reçut les habitants sous sa protection et laissa la garde de la

ville aux capitaines auxquels Pierre l'avait confiée.

Tolède avait beaucoup souffert de la famine, qui y avait fait mourir plus de 30,000 personnes. Après la prise, le roi Henri y festoya messire Bertrand et la chevalerie de France qui s'y trouvait. C'est là que messire Bertrand prit congé du roi Henri, qui, tout affligé de son départ, lui dit : « Ha! sire Bertrand, comment pourrai-je jamais vous rendre le bien que vous m'avez fait? car je vous ai tant d'obligation que, si j'ai royaume, seigneurie ou autres biens, c'est à vous que je le dois. Et, je puis bien vous le dire devant toute la chevalerie ici présente, je serais sans vous le plus pauvre chevalier de la terre. Et, la seule rémunération que je puisse vous faire, c'est de prier le Fils béni de Dieu de vouloir vous récompenser, en mettant toutefois à votre service mon corps, mes biens et tout mon royaume, là où il vous plaira; et je vous supplie et requiers de toutes mes forces de décider Le Bègue de Villaines à demeurer encore un peu avec moi, jusqu'à ce que mes affaires soient terminées. » Messire Bertrand le demanda ainsi au Bègue, qui céda, à son grand ennui, car il lui déplaisait fort d'abandonner la compagnie de messire Bertrand. Celui-ci quitta ainsi le roi Henri, qui lui donna de grands présents, ainsi qu'à tous les chevaliers et écuyers de France, et les combla de remercîments. Messire Bertrand chevaucha jusqu'au duché de Molina et y entra; il y

avait là plusieurs châteaux qui ne lui obéissaient nullement : il les conquit en peu de jours.

Le roi Charles et tout son peuple avaient un grand désir de la venue de messire Bertrand. Charles lui adressa donc plusieurs messages et envoya au-devant de lui messire Jean de Berquettes [1], qui lui dit en son nom : « Sire, je viens vers vous de la part de Charles, votre seigneur légitime, qui, par ses autres messagers et ses lettres, vous a fait avertir de le venir trouver. Vous n'en avez rien fait, et Charles est courroucé contre vous, car, lorsqu'il vous permit de partir de France, vous promîtes de retourner vers lui toutes les fois qu'il vous manderait. Certes, pour le grand bien qu'il vous veut, vous n'eussiez pas dû différer de vous en venir. » Pour obéir au roi, Bertrand partit de son duché de Molina et s'en vint devant Soria. Il y trouva messire Alain de Beaumont, qui avait mis le siège devant le château et la ville; mais, à l'arrivée de Bertrand devant la place, les assiégés se rendirent à lui. Le maréchal d'Audrehem vint à Soria et dit à messire Bertrand que le roi le mandait. Bertrand répondit au maréchal qu'il le savait bien et ne séjournerait guère dans Soria. Au départ de Soria, messire Bertrand che-

1. Guyard de Berville l'appelle Jean de Berquettes, chambellan du roi. *Hist. de B. du Guesclin*, t. II, p. 122, éd. de 1827. Mais le manuscrit 39 [2] de Duchesne le nomme J. de Berbectes, et M. Fr. Michel J. de Baguette. — Ms. fol. 97, v°, et Fr. Michel, p. 333.

vaucha dans la direction de Foix. En ce temps, le comte d'Armagnac guerroyait contre le comte de Foix [1], avec l'appui d'Olivier du Guesclin, frère de messire Bertrand. Le comte de Foix se plaignit à Bertrand de ce que son frère lui faisait la guerre; messire Bertrand l'en excusa, disant qu'il faisait bien de servir le comte d'Armagnac, puisque le comte de Foix lui avait pris ses biens. Ce dernier, qui était un chevalier de haute vaillance, festoya et honora grandement messire Bertrand; ils s'allièrent ensemble envers et contre tous, excepté contre le sang royal [2].

Après avoir conclu alliance avec le comte de Foix, qui était un vaillant chevalier, messire Bertrand prit son chemin par le Languedoc. Il y fut rejoint par les chevaliers et écuyers du pays, que sa grande renommée attacha à lui : dans peu de temps, il eut en sa compagnie quinze cents chevaliers ou écuyers. L'arrivée de cette chevalerie le remplit de joie, et, chemin faisant, il commença de guerroyer, si bien qu'il prit d'assaut la ville et le château de Brandonne, la ville de Saint-Yré, places fortes et bien entourées de murailles, Montpatin, le château de Marcenay [3] et plusieurs autres qui tenaient pour les Anglais.

1. Le célèbre Gaston Phœbus, ainsi nommé à cause de sa beauté. Il mourut à Orthez, en 1391.

2. Du Gueslin ménagea un accommodement entre les comtes d'Armagnac et de Foix.

3. L'édition de M. Fr. Michel porte : Saint-Syre, Montapin et Marconnay. — Cf. Ms. 39² de Duchesne, f. 98, r°.

Sa renommée se répandit tellement à travers le Languedoc, qu'on lui apporta les clefs de plusieurs villes et châteaux ; il en reçut les serments de fidélité au nom du roi Charles de France. Bertrand chevaucha ainsi jusqu'à ce qu'il eût rejoint le duc d'Anjou, qui avait commencé la guerre contre les Anglais; il avait déjà bien conquis sur eux quarante châteaux.

La venue de messire Bertrand combla de joie le duc d'Anjou, qui lui rendit de très-grands honneurs. Bertrand prit ensuite congé du duc et se rendit, accompagné du maréchal d'Audrehem, jusqu'à Périgueux, près du comte, qui l'honora beaucoup et le fit honorer par messire Tallerand de Périgord, son frère. Près de Périgueux était une abbaye occupée par les Anglais, qui en avaient chassé les religieux et s'étaient emparés de l'église. De cette église et de cette abbaye, ils gênaient fort la cité de Périgueux. Le jour de son arrivée près du comte, messire Bertrand, après dîner, vint, en guise de promenade, devant l'abbaye, qui était très-forte : mais il la prit d'assaut, y réintégra les religieux et s'en retourna le même jour à Périgueux. Messire Bertrand y demeura pour rafraîchir ses chevaliers, ayant en sa compagnie le maréchal d'Audrehem, Olivier de Mauny, son frère, messire Olivier de Beaumont et plusieurs autres chevaliers et écuyers.

On y apporta à messire Bertrand des lettres du roi de France. Sur l'ordre de Bertrand, le maré-

chal d'Audrehem partit en toute hâte pour annoncer sa venue au roi Charles, qui en éprouva une grande joie. L'histoire dit en cet endroit que Robert Knolles, à force de chevaucher en France, en pillant et saccageant le pays, vint se loger devant Paris dans l'hôtel de Bicêtre, avec messire Thomas de Grandson [1], messire Hugues de Calverley, Cressonval et plusieurs autres capitaines d'Angleterre. Les Anglais étaient bien au nombre de 30,000 : ils envoyèrent offrir la bataille au roi Charles de France. Celui-ci était dans Paris avec le duc d'Orléans, son oncle, les comtes de Saint-Pol, de Joigny, de Dammartin, de Sancerre, de Tancarville et de Braine, messire Jean de Vienne, les sires de Fontaine et de Sempy, messires Gaucher de Châtillon, Henri de Houdant, Robert d'Estournel et plusieurs autres chevaliers et écuyers qui avaient amené de grandes forces pour combattre les Anglais ; mais le roi les fit tous retirer dans Paris et défendit que personne ne sortît, au grand ennui de ceux de Paris, très-désireux de combattre les Anglais et qui étaient en plus grand nombre qu'eux : mais le roi refusa d'accorder la bataille. En attendant qu'on la lui livrât, Robert Knolles resta dans cette position devant Paris.

Il advint qu'un jour un chevalier anglais partit

1. Ou mieux Grandisson. Voy. Kervyn de Lettenhove, *Œuvres de Froissart*, t. XXI, p. 426.

de l'armée de Robert Knolles, jurant par jactance qu'il viendrait attacher sa lance aux portes de Paris. Ce chevalier vint à la porte Saint-Marcel, la lance baissée et tout armé. Un chevalier français, nommé le sire de Hangest, averti de ce dessein, vint à la rencontre de l'Anglais : ils frappèrent leurs chevaux de l'éperon et entrechoquèrent leurs fers de lances avec une telle force que les lances se brisèrent en tronçons. Ils mirent la main à leurs épées; mais le cheval du sire de Hangest fut si effrayé du coup qu'il avait reçu, que son maître ne put plus le faire approcher de l'Anglais; tellement que le sire de Hangest fut désarçonné par les écarts de son cheval. Voyant le sire de Hangest à terre, l'Anglais lui courut sus; mais en ce moment arriva messire Arnoul de Resneval, qui abattit de son destrier le chevalier anglais, à la grande douleur de la chevalerie anglaise. La défaite de ce chevalier donna aux Anglais le désir d'assaillir Paris; mais ils n'y consentirent pas tous, sachant bien qu'il y avait à Paris avec le roi deux ducs, huit comtes et de nombreux chevaliers qui les eussent volontiers combattus, s'il eût plu au roi de France.

Les Anglais demeurèrent cinq jours devant Paris et décampèrent le sixième; ils chevauchèrent à travers le royaume de France. Messire Hugues de Châtillon, maître des arbalétriers de France, le comte d'Auxerre, messire Louis, son frère et un grand nombre de chevaliers français sortirent de

Paris et marchèrent en côtoyant l'armée des Anglais, auxquels ils causèrent force dommages. Les Anglais, brûlant et saccageant le pays, vinrent jusque dans l'Anjou et le Maine. Ils y conquirent plusieurs forteresses et y réparèrent leurs forces, car, durant leur voyage, ils avaient beaucoup souffert de la famine. Mais notre histoire se tait ici sur les Anglais qui se sont répandus dans les châteaux de l'Anjou et du Maine; elle saura bien parler d'eux en temps et lieu, et elle revient aux faits de messire Bertrand.



XLII

COMMENT, DE RETOUR A PARIS, MESSIRE BERTRAND FUT FAIT CONNÉTABLE DE FRANCE.

L'HISTOIRE raconte que messire Bertrand, laissant sa chevalerie à Périgueux, vint en toute hâte, lui sixième et incognito, vers le roi, qui envoya au-devant de lui pour l'escorter messire Bureau de La Rivière, homme expert en cérémonies d'honneur [1]. Celui-ci vint à la rencontre de messire Bertrand à deux lieues hors de Paris. Il remplit près de lui son message et lui rendit grand honneur. Messire Bertrand arriva un soir à Paris, petitement monté et vêtu d'une robe grise. Sa venue causa une telle joie au peuple, que l'on cria une fois à haute voix : Noël ! tout ainsi qu'ils eussent fait au roi s'il fût revenu d'un pays lointain. Et, dans leur grande allégresse, ils se disaient l'un à l'autre :

1. L'un des principaux conseillers de Charles V, Bureau de La Rivière fut nommé premier chambellan du roi le 29 août 1372. — Voy. Kervyn de Lettenhove, *Œuvres de Froissart,* t. XXIII, p. 24.

« Bienvenu soit celui qui délivrera la France! car certes, s'il eût été en France, il y a peu de temps, la chevalerie anglaise n'eût pas osé approcher. »

Messire Bertrand vint à Saint-Pol [1] trouver le roi, qui le reçut avec grande chère et grand honneur et le fit même loger dans l'hôtel. Le roi s'enquit longuement de son état, et messire Bertrand s'agenouilla humblement devant lui en répondant à ses questions; mais chaque fois le roi le relevait. Le soir, au souper, il fit asseoir messire Bertrand à sa table et le fit traiter avec les égards dus à sa vaillance. La cour témoigna une grande joie de la venue de messire Bertrand, et, le lendemain, le roi fit assembler son conseil et parla devant tous en ces termes : « Seigneurs ici présents, nous vous avons assemblés pour nous conseiller sur une affaire qui touche au bien et à l'honneur du royaume, au nôtre et à celui de vos personnes et de tous nos sujets. Vous connaissez, seigneurs, les grandes calamités qui sont tombées sur notre royaume; vous savez que nous avons été combattus et nos sujets maltraités sans raison par ceux qui étaient tenus de nous venir en aide. Vous pouvez bien juger du dessein des Anglais qui guerroient dans notre royaume, en dépit de la paix jurée à notre très-cher seigneur et père, le roi Jean, dont Dieu ait l'âme; vous pouvez juger entre

1. Dans l'hôtel de Saint-Pol.

eux et nous qui avons observé les traités sans la moindre infraction. Nous avons fait envers le roi anglais et le Prince, son fils, ce à quoi nous étions tenus; mais ils ont failli à tout ce qu'ils nous ont promis et juré. Et, pour défendre notre terre, nous devons faire la guerre aux Anglais. Seigneur, nous savons bien que personnellement nous n'avons que la force d'un seul homme, quoique nous soyons couronné par descendance légitime et que nous ayons ou devions avoir la puissance; mais nous ne pouvons rien sans vous, d'autant qu'aucun prince ne jouira paisiblement du pouvoir sur ses États s'il n'a tout l'amour de ses sujets. C'est pourquoi, seigneurs, nous ne voulons rien faire contre votre gré dans notre royaume. Pour y continuer et soutenir les guerres et pour opposer aux entreprises de nos anciens ennemis la force de notre chevalerie, il nous est vraiment nécessaire d'avoir un chevalier loyal, courageux et sage, qui dirigera pour nous la guerre. Notre très-cher et aimé cousin, messire Moreau de Fiennes, notre connétable, est arrivé à l'extrême vieillesse et ne peut plus porter les armes. Nous croyons donc que, pour soutenir nos guerres, il n'est personne à qui l'épée de connétable soit mieux due qu'à messire Bertrand du Guesclin; mais nous désirons votre gré pour élire le connétable, quoique nous puissions le faire de notre propre autorité, s'il nous plaît. Nous ne voudrions pas manquer à vous demander votre avis : répondez donc ce que vous

souhaitez à cet égard. » Il n'y eut là ni duc, ni comte, ni chevalier, ni bourgeois qui ne donnât entièrement sa voix à Bertrand. Le roi fit alors amener celui-ci devant lui. « Ami Bertrand, lui dit-il doucement, pour votre loyauté et votre courage, car vous êtes le chevalier le plus estimé de tout notre royaume, nous voulons vous donner un office dans lequel vous puissiez accroître encore votre honneur. Pour ce, nous vous prions d'accepter la connétablie de notre royaume, dont notre cousin de Fiennes sera déchargé pour son grand âge. » Messire Bertrand remercia humblement le roi. « Sire, dit-il, j'obéirai volontiers à votre ordre, comme je le dois bien. Je n'ignore pas que l'office est grand et que moi, pauvre chevalier, je le remplirai petitement : mais, en vérité, sire, je ne prendrai point l'épée, si vous ne m'accordez un présent qui ne diminuera en rien ni votre honneur ni vos finances. — Ami, dit le roi, vous pouvez demander sans crainte ce qui vous plaira, car pour rien au monde je ne voudrais vous refuser. — Sire, reprit Bertrand, je sais bien que l'envie et la flatterie qui règnent à la cour ont de tout temps aliéné le bon vouloir des princes pour leurs sujets; c'est pourquoi je veux vous prier, si quelqu'un vous médit de moi en mon absence, de refuser de le croire et de ne pas me retirer votre faveur jusqu'à ce que celui-là ait répété son propos en ma présence. » Le roi accéda volontiers à sa requête, puis il prit l'épée de connétable toute nue en main :

messire Bertrand s'agenouilla devant lui et reçut l'épée; le roi le baisa ensuite sur la bouche, et il se releva [1].

1. 2 octobre 1370.



XLIII

COMMENT MESSIRE BERTRAND VINT A CAEN ET Y CONVOQUA SON BAN.

Quand messire Bertrand eut été créé connétable de France, le roi lui donna quinze cents hommes d'armes, payés pour quatre mois. Mais messire Bertrand en fit peu de compte et dit au roi : « Sire, pensez-vous qu'avec si peu de gens nous puissions combattre toutes les forces des Anglais? Je rassemblerai bien assez de troupes, si vous voulez les payer de votre trésor, qui, par la grâce de Dieu, est assez largement pourvu. — Ami, dit le roi, je ne vous conseille point de livrer aux Anglais une bataille; mais vous avez assez de gens pour les harceler et leur couper les vivres, et vous pouvez faire assez de butin sur eux. — Sire, répondit messire Bertrand, je mériterais de grands reproches si, voyant vos ennemis venir devant moi, moi, le chef de vos guerres, je me retirais sans lutter avec eux. » Messire Bertrand ne put cette fois obtenir autre chose du roi; il partit ainsi

fort attristé et convoqua son ban à Caen, en Normandie. Il y fut rejoint par le sire de Clisson, le vicomte de Rohan, le sire de Raiz, le maréchal d'Audrehem, messire Jean de Vienne, messire Olivier du Guesclin, les comtes d'Alençon [1] et du Perche, qui firent de grands apprêts de guerre pour la venue de messire Bertrand.

Arrivé à Caen, en Normandie, messire Bertrand y fut reçu avec de grands honneurs par les comtes d'Alençon et du Perche, qui étaient frères, et par toute la chevalerie. Messire Bertrand demeura à Caen en attendant la venue des gens d'armes et, de là, manda à sa femme de l'y venir trouver et d'apporter tous ses joyaux et sa vaisselle. Cette dame, très-désireuse de voir son seigneur, vint à bref délai et en grand équipage à Caen, où la chevalerie et les bourgeois lui firent un bel accueil. A l'occasion de la venue de sa dame, messire Bertrand fit grand appareil pour festoyer les chevaliers et tint cour plénière. Sa vaisselle y fut admirée de tous; c'était merveille de la voir, et Bertrand l'avait gagnée en Espagne. Les gens d'armes vinrent de toutes parts à Caen et, en peu de temps, y furent plus de trois mille. Voyant le grand nombre de gens d'armes qui s'étaient réunis à Caen, nombre croissant de jour en jour, messire Olivier de Clisson vint à Bertrand et lui dit : « Sire, veillez à

1. Pierre, comte d'Alençon, était le troisième fils de Charles, comte d'Alençon, et de Marie d'Espagne; il mourut le 20 septembre 1404.

votre affaire : un grand nombre de gens sont ici rassemblés, et vous n'avez d'argent du roi que pour quinze cents hommes d'armes. — Beau frère, dit Bertrand, il est vrai que je n'ai des deniers du roi que pour quinze cents hommes d'armes ; mais, s'il en venait dix fois autant, tant que dureront la vaisselle et les joyaux de ma femme, jamais je ne refuserai de recevoir à gage ni de payer un homme : car ce sont de tels refus qui ont amené les pillages et les Compagnies en France. Et, si j'emploie à présent ma vaisselle pour le service du roi, il me la rendra une autre fois. »

Messire Bertrand fit sa montre en la ville de Caen et y trouva bien trois mille hommes d'armes; il engagea alors toute sa vaisselle et soudoya tous les gens d'armes, puis partit et alla au château de Vire. Les Anglais n'ignorèrent pas que messire Bertrand faisait une grande levée à Caen; messire Bertrand étant connétable, ils tenaient pour certain d'avoir une bataille. Aussi envoyèrent-ils à messire Bertrand un héraut qui le salua en leur nom et dit : « Sire, je viens à vous de la part de Thomas de Grandson, Hugues de Calverley, Cressonval, David Hollegrave et Geffroy Horselay [1], qui se tiennent à Pont-Vallain [2]. Ils savent bien que vous avez été récemment promu connétable de France, ce dont vous êtes très-digne; aussi vous requiè-

1. Horsley.
2. Chef-lieu de canton, arrondissement de La Flèche (Sarthe).

rent-ils de vouloir, pour le commencement de vos fonctions, leur accorder la bataille et en fixer le jour et le lieu : si vous refusez, monseigneur, sachez bien qu'ils viendront à vous, où que vous soyez, ce qui vous couvrirait de honte. » Messire Bertrand répondit doucement au héraut : « Recommandez-moi à vos maîtres, et dites-leur bien qu'ils auront dans peu de mes nouvelles, et, puisqu'ils ont un si grand désir de la bataille, qu'ils n'aient garde que j'y manque. Vous pouvez leur dire que je la souhaite plus qu'eux. » Messire Bertrand gratifia le héraut de larges présents et le fit festoyer. Le héraut but abondamment, si bien qu'il se coucha ivre. Le soir, aussitôt après avoir parlé au héraut, messire Bertrand partit de Vire, à la nuit, avec tous ses chevaliers, auxquels ce départ déplaisait fort, car le temps était obscur, et ils n'étaient guère accoutumés à de telles expéditions. Toute la nuit, la pluie ne cessa de tomber et causa la perte de plusieurs chevaux. Messire Bertrand se dirigea vers le Mans et envoya un messager au château du Lair [1] par devers messire Jean de Bueil, qui lui fit savoir que les Anglais s'étaient réunis de plusieurs forteresses aux environs de Pont-Vallain et avaient pris leur chemin droit à l'abbaye de Champagne ; c'est là qu'était Knolles, et ils y attendaient la bataille, s'il était quelqu'un qui les voulût combattre.

1. Peut-être La Laire, commune de Volnay, arrondissement de Saint-Calais (Sarthe).

XLIV

DE LA BATAILLE DE PONT-VALLAIN ET DE LA PRISE DE BRESSUIRE.

Quand messire Bertrand sut les Anglais rassemblés près de Pont-Vallain, il y conduisit sa chevalerie en toute hâte. Cette nuit-là, messire Bertrand commandait l'avant-garde, ayant avec lui messire Olivier de Mauny, son frère, messire Olivier de Beaumont et cinq cents combattants en sa compagnie. Mais il chevauchait si précipitamment, que ses gens ne pouvaient le suivre. Ils étaient par bandes et par groupes, et l'obscurité de la nuit les empêchait de se rejoindre. Messire Bertrand chevaucha tant qu'au point du jour il approcha de Pont-Vallain; il regarda autour de lui et ne trouva que deux cents environ de ses gens d'armes. Messire Bertrand fit mettre pied à terre à ses gens et leur fit secouer leurs vêtements, que la pluie avait mouillés. En ce moment, la pluie cessa, le soleil se leva et le temps se réchauffa, à la grande joie des Français. Messire Bertrand et ses chevaliers mon-

14

tèrent alors à cheval et vinrent jusqu'en vue des Anglais, qui voulaient se loger dans une vallée. Messire Bertrand envoya en avant ses éclaireurs, qui aperçurent les Anglais et en comptèrent bien huit cents, chevaliers et écuyers. Messire Bertrand disposa ensuite en ordre de bataille ses troupes, qui ne cessèrent de s'accroître. De l'autre côté, messire Thomas de Grandson disposa aussi son armée. Les Anglais furent tout ébahis en voyant l'ordonnance des Français; ils dirent bien que Bertrand s'était levé de bon matin, car ils ne pensaient pas trouver si tôt les Français devant eux, en rangs serrés et à pied. Les armées marchèrent alors l'une contre l'autre. Il y eut à l'attaque un grand cliquetis d'armes; les lances s'entrechoquèrent longuement, et les compagnies ne pouvaient se pénétrer les unes les autres; puis les Français prirent des haches et parvinrent à entamer les Anglais. Ce fut une fière et merveilleuse bataille, car les Anglais se défendirent avec valeur, et néanmoins il en mourut plus de deux cents; mais messire Thomas de Grandson vint les renforcer en poussant le cri de sa bannière et attaqua si fièrement les Français que c'était merveille de voir ses faits d'armes. Les Français furent accablés en ce moment; mais le maréchal d'Audrehem, le comte du Perche, messire Jean de Vienne et messire Olivier de Clisson accoururent promptement à la rescousse avec sept cents combattants et pénétrèrent superbement dans les rangs anglais, qui fu-

rent rompus en peu de temps. Messire Thomas de Grandson, David Hollegrave, Horsley et plusieurs autres chevaliers et écuyers anglais y furent pris. Au moment de la déroute, messire Hugues de Calverley arriva avec trois cents lances; mais il n'entra point dans la mêlée et se retira avec Cressonval, qui s'en échappa aussi, dans l'abbaye de Vas [1]. Messire Bertrand y conduisit sa chevalerie; ils prirent Vas d'assaut, et messire Bertrand envoya ses éclaireurs devant Risle ; mais les Anglais en étaient partis, après avoir désemparé ce lieu ainsi que plusieurs autres places et châteaux. A la nouvelle de la déconfiture de Pont-Vallain, Cressonval et plusieurs autres Anglais, qui avaient abandonné leurs forteresses, se réfugièrent en l'abbaye de Saint-Maur-sur-Loire [2], qui était très-forte et contenait une grande garnison d'Anglais.

Après la bataille de Pont-Vallain et la prise de Vas, messire Bertrand et ses chevaliers se retirèrent à Saumur, ville forte et bien située. Ils s'y reposèrent, et, un jour, messire Bertrand raconta au comte du Perche les beaux exploits qu'il avait vu faire en Espagne à Cressonval, qui s'était enfui du champ de bataille de Pont-Vallain et s'était réfugié en l'abbaye de Saint-Maur-sur-Loire; messire Bertrand, le comte de Perche et les cheva-

1. Aujourd'hui Vaas, canton du Mayet, arrondissement de La Flèche.

2. Abbaye bénédictine, commune de Saint-Georges-le-Thoureil, arrondissement de Saumur.

liers délibérèrent pour conquérir Saint-Maur. Messire Bertrand envoya un héraut à Cressonval et lui manda de venir avec un sauf-conduit le trouver à Saumur. Ils y conclurent ensemble un arrangement par lequel Cressonval promettait de rendre à un jour fixé l'abbaye de Saint-Maur. Cressonval raconta ce traité aux Anglais, et une nuit, veille du jour convenu pour la reddition de l'abbaye, les Anglais chargèrent toutes les richesses qui s'y trouvaient et, sortant de l'abbaye, y mirent le feu, la brûlèrent tout entière, puis s'en allèrent à Bressuire. On en apporta la nouvelle à messire Bertrand, qui en fut fort irrité et la fit aussitôt savoir au sire de Clisson. En conséquence, messire Bertrand, le comte du Perche, le maréchal d'Audrehem, le sire de Clisson, messires Jehan de Vienne, Alain de Beaumont et Guy le Baveux, Tournemine, Keranlouet, l'abbé de Male-Paie [1], messire Olivier (de Mauny) et son frère, messires Jean du Bois et Guillaume Boitel et plusieurs autres chevaliers et écuyers partirent et chevauchèrent en armes depuis Saumur jusqu'à Bressuire. Les Français approchèrent tant qu'ils accostèrent les Anglais auprès de Bressuire et en tuèrent plusieurs, ce qui précipita d'autant l'entrée de ces derniers dans la ville; quelques-uns tombèrent de dessus le pont dans les fossés et se noyèrent. Voyant

1. Alain de Taillecol, dit l'abbé de Male-Paie, écuyer. Voy. sa montre du 27 janvier 1370. — Hay du Chastelet, *Preuves*, p. 340.

cette grande foule et pensant bien que, si elle se retirait dans leur ville, elle y consommerait les vivres, car ils s'attendaient à être assiégés par les Français, les gens de Bressuire levèrent le pont-levis.

Les habitants levèrent donc le pont de leur ville en toute hâte, au grand étonnement des Anglais, qui demeurèrent au dehors. Ceux-ci se réfugièrent dans la cour basse. Les Français arrivèrent aussitôt et les y assaillirent : le sire de Tournemine monta le premier, en présence de la chevalerie, sur la muraille de la cour basse, dans laquelle il tomba tout armé, au milieu des Anglais. Le sire de Tournemine y eut une jambe cassée, et les Français pénétrèrent bientôt de toutes parts dans la cour basse. On y tua environ sept cents Anglais, le reste fut pris, et plusieurs se noyèrent dans les fossés de Bressuire. Après cette défaite, une querelle s'éleva entre quelques chevaliers de France au sujet des prisonniers; elle jeta le trouble dans l'armée. En conséquence, d'après le conseil du comte du Perche, du maréchal d'Audrehem et du sire de Clisson, messire Bertrand fit crier que, sous peine de mort, on tuât tous les prisonniers, sans en mettre aucun à rançon. C'est ainsi que furent tués les prisonniers anglais, qui étaient bien cinq cents. Messire Bertrand fit ensuite assaillir la ville de tous côtés, et l'assaut dura longtemps, car les Anglais se défendirent vigoureusement. Mais la ville fut enfin prise d'assaut, et les Français y

conquirent nombre de prisonniers et de grandes richesses. Quand le capitaine de Bressuire vit que la plus grande partie des habitants s'était retirée dans le château, craignant de ne le pouvoir défendre à cause du manque de vivres, il le rendit, sa vie sauve. Ainsi fut conquis Bressuire et furent tués les Anglais, dont la puissance commença à baisser depuis ce jour [1].

Après la prise de Bressuire, messire Bertrand et la chevalerie de France se retirèrent à Saumur. Le maréchal d'Audrehem, qui durant sa vie fut d'une haute vaillance, y tomba malade. Il mourut en la ville de Saumur et y fut enterré, aux grands regrets de tous.

1. Cet alinéa et le suivant manquent dans l'édition de M. Fr. Michel.



XLV

DE LA CAPTURE DU COMTE DE PEMBROKE ET DU SIÈGE DE LA ROCHELLE.

En ce temps, Robert Knolles se retira avec tout ce qui lui était resté d'Anglais vers les marches de Bretagne; voyant ses forces si réduites, il se réfugia dans le château de Derval [1]. Il y donna congé aux Anglais; ceux-ci comptaient bien huit cents lances et se dirigèrent droit à Saint-Mathieu-de-Fine-Poterne [2]. Le sire de Clisson eut bientôt connaissance du départ des Anglais; avec l'assentiment de messire Bertrand, il se lança en Bretagne à la poursuite des Anglais, accompagné du vicomte de Rohan, du sire de Retz, de Keranlouet, de messires Jean de Rochefort et Jean de Beaumont et de plusieurs autres chevaliers de France, au nombre de plus de douze cents lances. Le sire de Clisson fit aussi grande hâte que les Anglais;

1. Arrondissement de Châteaubriant (Loire-Inférieure).
2. Saint-Mahé ou Saint-Mathieu-de-Fineterre, commune de Plougonvelin, arrondissement de Brest.

comme ceux-ci s'embarquaient pour prendre la mer au port de Saint-Mathieu et de là passer en Angleterre, les Français arrivèrent sur eux et empêchèrent leur embarquement. Ce fut une rude escarmouche, et les Anglais furent très-éprouvés. Quand le chef des Anglais, messire Robert de Neuville, vit l'impossibilité de partir, il fit rapidement retirer les Anglais des navires et les rangea en ordre de bataille. Les Français s'élancèrent aussitôt contre les Anglais, qui firent une vigoureuse défense, mais furent enfin défaits et laissèrent neuf cents morts sur le champ de bataille. Dans le combat, messire Robert de Neuville fut fait prisonnier, et le sire de Clisson l'envoya à messire Bertrand, qui se tenait sur les marches du Poitou : il continuait d'étendre ses conquêtes sur les Anglais, et la victoire du sire de Clisson lui causa une grande joie.

Au temps de la défaite des Anglais devant Saint-Mathieu, le duc de Lancastre, frère du prince de Galles, qui était fort malade en Angleterre, le captal de Buch et messire Thomas de Felton, sénéchal de Bordeaux, se tenaient pour le Prince en Guyenne avec un très-grand nombre d'Anglais et en gardaient l'entrée contre messire Bertrand; mais, en dépit d'eux, celui-ci chevauchait sans cesse, conquérant nuit et jour villes et châteaux en Guyenne et les faisant garnir de troupes : il se retirait souvent ensuite à Saumur pour y rafraîchir sa chevalerie, car c'était une bonne et bien agréable ville.

Le duc de Lancastre et sa chevalerie anglaise étaient hors d'état de s'opposer à messire Bertrand; le duc fit donc demander du secours à Edouard, son père, qui lui envoya par mer le comte de Pembroke avec de très-grandes forces. Le roi Edouard avait ordonné au comte de descendre à La Rochelle, parce que cette ville était anglaise : il devait un jour prendre tous les bourgeois. les enfermer dans le château et les envoyer ensuite en Angleterre, puis il peuplerait la ville d'Anglais. Dans ce dessein, le roi Edouard avait donné tout un approvisionnement de menottes de fer entassées dans des tonneaux que l'on mit sur les navires. Mais Dieu, qui sait tout, mit obstacle à ces projets; car les bourgeois et les marchands en eurent vent et fermèrent l'entrée de La Rochelle aux Anglais et au comte de Pembroke; celui-ci demeura dans le port sur son navire. En ce temps, le roi Henri avait lancé sur mer une très-grande flotte espagnole qui trouva le comte de Pembroke dans le port de La Rochelle, lui livra un combat naval et le prit. De tous les navires anglais qui étaient devant La Rochelle, quatre seulement échappèrent; poursuivis par les Espagnols, ils furent pris devant Bordeaux et submergés [1].

Après la capture du comte, les Espagnols revinrent par mer en Espagne avec tous leurs captifs et

1. Gilles Boccanegra, amiral d'Espagne, et Yvain de Galles gagnèrent cette victoire navale au mois de mai 1371.

rentrèrent dans le port de Saint-André [1]. Ils y trouvèrent Yvain de Galles, qui avait une haine profonde contre le comte de Pembroke et fit de grands efforts pour se le faire livrer par traité; mais il n'y put réussir, et l'histoire garde ici le silence sur le comte de Pembroke et les Espagnols, et aussi sur la trahison machinée par les Anglais contre les Rochelois. Ceux-ci dès lors ne se fièrent plus dans les Anglais; mais ils pensèrent de jour en jour à rentrer sous l'obéissance de la France, où leur cœur les portait naturellement, comme l'histoire le racontera plus loin; elle revient maintenant aux faits de messire Bertrand.

Dans ces conjonctures, le roi Charles de France, dit l'histoire, apprit bientôt la déconfiture du comte de Pembroke et des Anglais, la défiance des Rochelois envers les Anglais et leur bon vouloir de rentrer sous son obéissance. Le roi manda en conséquence à messire Bertrand de venir le trouver à Paris et lui donna, à sa grande joie, des forces considérables pour assiéger La Rochelle.

Sur l'ordre du roi Charles, messire Bertrand quitta Paris en grand équipage et vint assiéger La Rochelle avec une nombreuse armée. Les Rochelois envoyèrent demander du secours à Edouard, qui promit de leur venir promptement en aide; aussi firent-ils demander une trêve à messire Bertrand. Celui-ci, loin de l'accorder, commanda de

1. Ou Santander, port important, chef-lieu de l'intendance de ce nom, en Vieille-Castille.

couper les vignes de la ville et tout à l'entour, ce qui réduisit les habitants à une grande détresse. Ils obtinrent par un traité que, moyennant un payement de 60,000 francs, leurs vignes ne fussent pas coupées; mais ils fixèrent un délai pour se rendre, s'ils n'étaient secourus par les Anglais. Sur ces entrefaites, le captal demanda la bataille à messire Bertrand, qui la lui accorda et disposa sur-le-champ ses troupes en ordre de bataille, dans l'attente du jour convenu pour le combat; mais le captal fit défaut. Messire Bertrand partit avec ses chevaliers et se dirigea vers la France. Il avait reçu des nouvelles du duc Louis de Bourbon, qui venait de France en toute hâte avec de grandes forces pour participer à la prise de La Rochelle. Messire Bertrand et sa chevalerie allaient à la rencontre du duc. Près de La Rochelle était un château occupé par les Anglais; sur le conseil de messire Bertrand, le duc rangea ses troupes devant ce château, le fit assaillir à découvert et l'enleva d'assaut en peu de temps. Après y avoir mis une garnison de Français, le duc et messire Bertrand revinrent en France. L'histoire se tait ici sur le duc de Bourbon, Bertrand et le siège de La Rochelle, pour raconter la mort de Chandos, le chevalier si estimé des Anglais.



XLVI

DE LA MORT DE JEAN CHANDOS ET DES PROUESSES DE KERANLOUET.

L'HISTOIRE rapporte que, durant ces guerres, le prince de Galles et messire Jean Chandos se tenaient à Poitiers avec une nombreuse compagnie d'Anglais. Keranlouet, écuyer de renom qui commandait cinquante lances françaises, occupait la Roche-Posay [1] pour le roi de France. Messire Jean Chandos et les Anglais sortaient souvent de Poitiers et battaient la campagne devant la Roche-Posay avec de grandes forces, sans beaucoup de succès. Il advint un jour que Keranlouet partit de la Roche-Posay avec ses cinquante hommes d'armes et dix-huit archers. Ils entrèrent en Poitou, parcoururent et fourragèrent le pays et capturèrent force bétail et prisonniers. Messire Jean Chandos l'apprit aussitôt; il sortit de Poitiers avec

1. Canton de Pleumartin, arrondissement de Châtellerault (Vienne).

trois cents lances et poursuivit en toute hâte, jusqu'à la rivière de Vienne, Keranlouet, qui l'avait déjà passée avec son butin et ses prisonniers. Messire Jean Chandos, venu de Poitiers, était de l'autre côté de la rivière et voyait Keranlouet et les Français emmener les fourrages et les prisonniers. Keranlouet vit bien qu'il n'avait pas assez de monde pour combattre Chandos et que les Anglais faisaient grande hâte pour trouver un passage. Il décida donc de se retirer avec ses gens au pont de Lussac [1], pour garder le passage, pendant qu'il envoyait les prisonniers et le butin à la Roche-Posay. Ces dispositions prises, Keranlouet vint au pont de Lussac à l'encontre des Anglais. Aussitôt arrivé au pont, il rangea ses gens à l'extrémité et mit sur son front de bataille ses dix-huit archers, qui se disposèrent à tirer. Messire Jean Chandos arriva à ce pont et vit aussitôt les troupes de Keranlouet déployées à l'extrémité. En regardant l'ordonnance des Français et de Keranlouet, qui n'étaient en tout que cinquante hommes d'armes et dix-huit archers, il loua beaucoup la grande vaillance de Keranlouet, qui tenait tête à trois cents lances et se mettait en mesure de combattre. Après avoir observé la disposition des Français, Chandos fit aussitôt ranger et mettre en bataille tous ses Anglais. Il vint à pied avec un grand nombre d'archers attaquer le front de bataille de

1. Lussac-les Châteaux, arrondissement de Montmorillon (Vienne).

Keranlouet, qui se défendit vaillamment. Le tir dura peu, puis les lances en vinrent aux prises à l'extrémité du pont, que les Français gardèrent en bel ordre. Les Anglais ne pouvaient les entamer; il en mourut trente dans l'attaque, ce qui commença de les faire un peu plier. Messire Chandos fit cesser l'assaut; il envoya à Keranlouet un héraut qui le salua au nom de son maître et lui dit : « Sire, messire Jean Chandos, connétable d'Angleterre [1], m'envoie vers vous : il est ici devant, avec trois cents hommes d'armes, et vous n'avez en votre compagnie que cinquante hommes d'armes et dix-huit archers. Vous devez bien penser, sire, que vous ne pourrez longtemps soutenir l'effort de messire Jean Chandos, ni fournir de quoi y résister. Et sachez bien qu'il ne partira d'ici avant de vous avoir à sa merci. Et comme il lui semble que vous avez assez fait votre devoir, pour votre bien et celui de vos compagnons, il veut vous faire telle courtoisie que, si vous consentez à vous rendre à lui, celui auquel son rang dans la chevalerie imposerait une rançon de cent florins sera quitte de la moitié. — Aussi, répondit Keranlouet au héraut, recommandez-moi à messire Jean Chandos et dites-lui, en le saluant de ma part, que sa loyauté s'oppose à ce qu'il me veuille charger, moi ou un autre, d'une chose qu'on doive m'imputer à reproche, et, en ce

1. Chandos était connétable d'Aquitaine et non d'Angleterre.

qui me regarde, je ne vois équitablement rien dans ses offres qui puisse tourner à mon honneur. Messire Jean Chandos sait bien qu'il ne peut gagner beaucoup sur nous, qui sommes de pauvres gens. Vous lui direz donc, ami, que, s'il veut partir courtoisement, je le laisserai volontiers aller. Mais nous ne nous rendrons jamais, ni ne consentirons à ce qu'il demande de nous; car, par la grâce de Notre-Seigneur, nous garderons bien notre position. » Le héraut rapporta cette réponse à Chandos, qui en eut une grande douleur. En la compagnie de Chandos était le sire de Mortemart, qui le pria instamment de lui permettre d'assaillir les Français. Chandos accéda à cette requête, et le sire de Mortemart marcha droit contre les Français, qui le reçurent avec courage. Les Anglais furent si maltraités dans cette attaque, qu'ils commencèrent à plier, et plusieurs d'entre eux furent tués. Chandos fut très-irrité de voir reculer les gens du sire de Mortemart; en conséquence, il partit aussitôt, toutes bannières déployées, et vint avec une grande valeur attaquer Keranlouet, qui soutenait le choc à l'extrémité du pont, en poussant son cri de guerre. Ce fut un fier et merveilleux effort, et la venue de Chandos rendit critique la situation des Français. Ceux-ci avaient été poussés à l'autre extrémité du pont; quand ils virent la déroute imminente, ils dépêchèrent à leurs varlets qui menaient le bétail à la Roche-Posay pour les avertir de venir à leur aide. Les varlets retour-

nèrent précipitamment et trouvèrent leurs maîtres en voie d'être déconfits. N'ayant pas d'armes, ils emplirent leur giron de gros cailloux, parvinrent à passer au delà des rangs français et jetèrent une telle quantité de pierres aux Anglais qu'ils les firent reculer. A la vue de ce mouvement de retraite, Chandos entra en courroux; il dirigea courageusement sa bannière contre les Français, en faisant un grand effort. Les prouesses de Keranlouet le couvrirent de gloire; d'autre part, Guillaume de Launoy abandonna pour mieux combattre l'étendard de Keranlouet, et cette action lui acquit une grande estime de la chevalerie anglaise : il se jeta si avant qu'il abattit la bannière de Chandos. C'est ainsi que les Français tinrent contre les Anglais, qui subirent de grandes pertes. La bataille dura très-longtemps; Chandos y fut blessé à mort; mais à la fin Keranloüet fut pris, les Français vaincus, le bétail et les prisonniers recouvrés.

Chandos partit du pont de Lussac avec tous ses chevaliers et envoya ses prisonniers à Poitiers, sauf Keranlouet, qu'il fit mener à Mortemart [1], près de là; quant à lui, il vint à Chauvigny [2] se coucher sur son lit de mort, à la grande douleur des Anglais. Avec messire Jean Chandos était

1. Canton de Mézières, arrondissement de Bellac (Haute-Vienne).

2. Chef-lieu de canton, arrondissement de Montmorillon (Vienne).

son frère, qui lui demanda instamment qui l'avait ainsi frappé. Chandos répondit avec grandeur d'âme : « Beau frère, votre demande est inutile, car elle ne peut m'apporter un remède. » Son frère le pressa tellement que Chandos lui dit avoir reçu ce coup d'un écuyer vêtu d'un jacque noir, couvert de clochettes d'argent. Le frère de Chandos, désireux d'avoir cet écuyer en son pouvoir, le fit chercher dans les chambrées pour le tuer. Mais la nouvelle en vint à l'Anglais qui tenait cet écuyer dans ses prisons ; il lui fit retourner son jacque à l'envers, ce qui l'empêcha d'être reconnu. Peu après, Chandos, qui aimait tant la chevalerie, termina ses jours dans Chauvigny.

Après la mort de Chandos, la rançon de Keranlouet fut fixée à 3,000 florins et payée par les bourgeois de Tours, qui l'aimaient beaucoup. Sa rançon délivra les autres prisonniers. Keranlouet retourna à la Roche-Posay, où il fut reçu avec une grande joie ; il y demeura peu et se remua tant qu'il rassembla de grandes forces et courut sus aux Anglais, remportant de nombreux succès. Durant la saison d'hiver, Keranlouet se tint à la Roche-Posay, donnant souvent la chasse aux Anglais et leur faisant une guerre soutenue, car il chevauchait nuit et jour, sans que les Anglais prissent garde à lui, quand ils se voyaient près de leurs forteresses. Il advint ainsi qu'un jour il vint devant Châtellerault, fit descendre ses gens à pied loin de la ville et leur fit laisser leurs che-

vaux. Les Français vinrent tous à pied, sans donner l'éveil, jusqu'aux fossés de la ville de Châtellerault. A cette heure, le guet était endormi : Keranlouet s'en aperçut bien, grâce au guet du château, qui criait souvent à celui de la ville de faire bonne garde, sans que personne lui répondît. Keranlouet descendit alors avec tous ses gens dans les fossés ; ils arrivèrent jusqu'aux palissades dont la ville était entourée et se mirent à les couper. Ce bruit réveilla le guet, qui commença de crier : « Alarme ! » Les habitants vinrent aussitôt pour repousser Keranlouet et lui causèrent de grands dommages ; mais les Français combattirent si vaillamment, qu'ils conquirent la ville d'assaut : elle renfermait de grandes richesses, qui furent toutes livrées au pillage. Les Français emportèrent même les enclumes, les marteaux et les meules de moulins pour les vendre, par la rivière de Vienne, qui de là descend à Chinon et à Saumur [1].

C'est ainsi que Keranlouet s'empara de Châtellerault; le lendemain, il fit attaquer le pont, qui était très-fortifié. Ce pont était assis sur la rivière de Vienne et bien crénelé; messire Louis d'Harcourt, vicomte de Châtellerault, le gardait avec une nombreuse compagie d'Anglais et y fit bonne défense, ce qui paralysa l'action des Français du côté de la ville. La nouvelle de la prise de la ville amena de

1. La Vienne, navigable depuis Châtellerault, passe en effet à Chinon, mais se jette à Candes dans la Loire. C'est ce fleuve qui traverse Saumur.

tous côtés à Keranlouet tant de Français qu'il se trouva en peu de temps à la tête de 2,000 hommes d'armes dans Châtellerault. Keranlouet fit alors rassembler plusieurs vaisseaux, et une partie des Français, entrant dans la Vienne, s'en vint au pied d'une tour située sur l'arche du pont et commença la mine à coups de pics et de hoyaux. De l'autre côté de la mine, d'autres Français assaillaient les Anglais; durant l'assaut, les premiers minèrent tant qu'ils firent choir la tour dans la Vienne, au grand ébahissement de messire Louis d'Harcourt et des Anglais, qui, avant la chute de cette tour, se retirèrent dans une autre, au bout du pont, du côté de Poitiers. Ils firent rompre le pont entre eux et les Français, qui dorénavant ne purent guère les endommager.

Pendant que Keranlouet se tenait à Châtellerault et faisait de grands préparatifs pour assaillir la tour du pont, les Anglais conquirent en Auvergne la ville d'Ussel[1], ville forte et dépendant de l'héritage du duc de Berry et d'Auvergne, frère du roi Charles de France. En conséquence, le roi ordonna à messire Bertrand d'aller devant Ussel et commanda aux ducs de Berry et de Bourgogne, ses frères, de se rendre à Blois. Messire Bertrand les

1. Chef-lieu d'arrondissement de la Corrèze, et non, comme le met M. Fr. Michel, p. 376, Usson. Cette dernière ville, célèbre par la résidence de vingt ans qu'y fit la reine Marguerite, première femme de Henri IV, est bien située en Auvergne, mais dans l'arrondissement d'Issoire (Puy-de-Dôme). — Cf. Ms. 39² de Duchesne, f. 109 v°.

y rejoignit, puis convoqua Keranlouet et les autres capitaines restés dans Châtellerault et plusieurs autres gens d'armes de plusieurs autres contrées. Keranlouet quitta donc la ville de Châtellerault en y laissant garnison ; il vint à Blois, ainsi que les autres capitaines, et ils y trouvèrent l'armée réunie. Messire Bertrand convoqua tant de gens d'armes de toutes parts qu'il se trouva bien dans Blois 12,000 combattants. Une partie en sortit, chevaucha jusque devant Ussel et assiégea la ville de toutes parts ; sur l'ordre de messire Bertrand, on donna l'assaut de tous les côtés. Les Français parvinrent à priver d'eau les Anglais et à remplir les fossés de fagots. Les fossés comblés, les Français s'approchèrent courageusement de la muraille sur plusieurs points. L'assaut redoubla, rude et merveilleux, et dura jusqu'à la nuit obscure ; les ducs firent alors retirer les Français, dans l'espoir de recommencer l'assaut le lendemain. Mais, cette nuit-là, la neige tomba jusqu'à plus de cinq pieds de haut, et le lendemain l'armée ne put recevoir de vivres d'aucun côté ; la famine et la froidure forcèrent les Français de lever le siège. Ils retournèrent dans leurs contrées, et plusieurs moururent de misère en chemin.



XLVII

DU SIÈGE ET DE LA PRISE DE SAINTE-SÉVÈRE.

Au renouveau du temps, après le retour d'Ussel, les ducs de Berry et de Bourbon s'assemblèrent en Berry avec le comte de La Marche, le sire de Sully, les sires de Courtenay et de Chalençon, le vicomte d'Aunoy et plusieurs autres seigneurs, au nombre de 6,000 hommes d'armes au moins, et résolurent d'entrer dans le pays de Guyenne. Le duc le fit savoir à messire Bertrand ; il lui manda de la part du roi d'aller mettre le siège devant Sainte-Sévère [1], où il le rejoindrait à bref délai. Bertrand convoqua de toutes parts les gens d'armes et réunit en peu de temps une troupe nombreuse. Il eut en sa compagnie le maréchal de Sancerre, messire Olivier de Clisson, messires Olivier et Alain de Mauny, Alain et Jean de Beaumont, les sires de Retz, de Rochefort, de La Hunaudaye, de

1. Chef-lieu de canton, arrondissement de La Châtre (Indre). Le siège de Sainte-Sévère doit se placer avant la prise de Châtellerault par Keranlouet.

15.

La Roche-Guyon, le vicomte de Rohan, le gouverneur de Blois, le bâtard de Flandrans et plusieurs autres chevaliers et écuyers. Le duc Philippe de Bourgogne envoya à messire Bertrand de nombreux chevaliers, au secours du duc de Berry, son frère, et en confia la conduite au sire de La Trémoille, qui était un bon et vaillant chevalier.

Messire Bertrand se dirigea droit à Sainte-Sévère et chevaucha avec toute sa chevalerie jusqu'à Saumur. Il y reçut le conseil d'assiéger Moncontour [1]; la garnison d'Anglais qui l'occupait causait de grands dommages aux pays de Loudunois et de Saumurois.

Il envoya donc devant Moncontour Olivier de Clisson avec quatre cents lances. Celui-ci assiégea le château, y fit livrer plusieurs assauts et y fut grièvement blessé; aussi jura-t-il de ne partir qu'après la prise du château. Il le fit souvent assaillir, et les assiégés furent bientôt si étroitement cernés qu'ils ne pouvaient s'approvisionner d'aucun côté. Cressonval était dans Moncontour avec plusieurs capitaines anglais. Ils avaient en leur compagnie un chevalier vis-à-vis duquel messire Bertrand s'était engagé par écrit pour une certaine somme d'argent, qu'il n'avait pas payée à l'échéance. Ce chevalier anglais imagina de lui faire une honte, qui depuis se changea en une grande douleur pour lui-même. Il fit renverser et pendre

1. Chef-lieu de canton, arrondissement de Loudun (Vienne).

les armes de messire Bertrand devant la barrière de Moncontour, de telle sorte que les Français les pouvaient voir des lignes du siège. Ce spectacle déplut fort au sire de Clisson, qui resserra de plus en plus le siège, fit assaillir et battre d'engins le château, à tel point que les assiégés n'espéraient de secours de personne. Les Anglais de plusieurs forteresses voisines apprirent bien la grande détresse de ceux de Moncontour. Aussi se réunirent-ils de plusieurs garnisons de villes et de châteaux pour faire lever le siège de Moncontour, et ils se trouvèrent bien au nombre de douze cents Anglais.

Messire Bertrand conduisait directement à Sainte-Sévère ce qui lui était resté de gens d'armes; il apprit que les Anglais s'assemblaient pour combattre le sire de Clisson, qui l'ignorait. Aussi revint-il, et, chevauchant de nuit et de jour, il arriva devant Moncontour avant les Anglais, que sa venue fit battre en retraite et dont le dessein échoua complètement. Aussitôt arrivé devant Moncontour, messire Bertrand fit sonner la trompette pour assaillir le château, en dépit de ses gens, qui étaient fatigués, et néanmoins il donna le signal d'un fier et merveilleux assaut. La tour basse fut emportée ; les Anglais se retirèrent alors dans la grosse tour et parlementèrent aussitôt pour se rendre, ainsi que le château, à la merci de messire Bertrand. Le sire de Clisson vint immédiatement demander aux Anglais le chevalier qui avait pendu

à la renverse les armes de messire Bertrand; les Anglais durent le livrer, car autrement il les eût tous fait mourir. Quand il l'eut en son pouvoir, messire Olivier le mena publiquement à la place où il avait ainsi pendu les armes de messire Bertrand et l'y pendit lui-même de sa main, puis il quitta le siège. On mena à Loudun le sire de Clisson, qui avait été blessé d'un trait dans l'assaut. Quant à messire Bertrand, il partit de Moncontour, laissant garnison dans le château, et se dirigea avec son armée vers Sainte-Sévère. Il y arriva un samedi, à la grande joie des ducs de Berry et de Bourbon, qui menaient le siège. Sa venue ranima toute l'armée, et les assiégeants reçurent des vivres de toutes parts. Il advint un jour que Geoffroy Payen [1], messire Guillaume Boitel et autres chevaliers et écuyers de renom marchaient le long des fossés en se promenant pour observer la ville. Geoffroy Payen tenait en sa main une hache; il s'arrêta au pied d'une tour, en s'appuyant l'aisselle sur sa hache. Et comme il s'oublia sur le bord de la douve, la terre se fondit sous sa hache, qui lui échappa et tomba au fond du fossé. Pour recouvrer sa hache, Geoffroy demanda aux Anglais de le laisser entrer dans les fossés; mais ils ne voulurent pas lui accorder de sûreté pour le faire. Geoffroy désirait tant avoir sa hache qu'il réunit treize

1. Geoffroy Payen figure comme simple écuyer dans plusieurs montres de du Guesclin, de l'année 1371. — Voy. Hay du Chastelet, *Preuves*, p. 362, 370, 374.

compagnons armés qui se tinrent par la main pour entrer dans les fossés. Geoffroy était devant, et les autres devaient le tirer quand il aurait sa hache. Ils entrèrent de cette manière dans les fossés tous les treize, se tenant par la main. Quand les Anglais virent cette descente, ils se mirent à tirer; mais Geoffroy Payen et ses compagnons parvinrent à reprendre la hache. La nouvelle se répandit dans l'armée que les Français étaient descendus dans les fossés et que l'assaut commençait. Ce bruit fit accourir de toutes parts des gens d'armes, qui s'élancèrent à l'assaut sans la permission des princes. Ceux-ci étaient, à cette heure, assis à leur dîner; quand l'assaut fut commencé et qu'ils l'apprirent, les tables furent bientôt jetées à terre dans leurs tentes avec ce qui était dessus. Les ducs de Berry et d'Auvergne, et de Bourbon, le comte de La Marche et messire Bertrand vinrent en ordonnance et en armes sur les fossés; ils déployèrent leurs bannières et renforcèrent l'assaut. Geoffroy Payen parvint à approcher du mur et se joignit aux Français qui, à coups de dagues, d'épées et de hoyaux faisaient des degrés pour escalader les douves. Quand les Français virent ceux qui étaient au pied du mur, ils descendirent de toutes parts dans les fossés, s'en vinrent contre la muraille avec des échelles et des hoyaux, se mirent aux échelles et sur tous les points percèrent les murs en plusieurs endroits; mais les Anglais se défendirent vivement, renversèrent toutes les

échelles dans les fossés et accablèrent les Français de pierres et de traits. Il y avait dans l'armée française plusieurs jeunes femmes qui, durant l'assaut, furent d'un grand secours pour les assaillants, car les Français étaient si échauffés par les efforts de leur attaque, que la grande chaleur et la soif leur faisaient souvent perdre haleine : les jeunes femmes accouraient alors et leur servaient à boire. Messire Bertrand vit bien la grande soif dont souffraient, dans l'assaut, ses gens d'armes, qui ne pouvaient seulement avoir de l'eau; aussi fit-il dresser debout et défoncer d'un côté plusieurs tonneaux de vin, qu'il abandonna à boire aux combattants. Les gens d'armes y coururent de toutes parts et burent, en peu d'instants, tout le vin qui se trouvait là; aussitôt après avoir bu, chacun retournait à l'assaut. Messire Bertrand avait un grand nombre d'archers dont le tir fut tel, durant l'assaut, que les Anglais n'osaient plus se montrer hors des murs. Aussi s'avisèrent-ils du stratagème suivant : ils firent mettre sur le sommet de la muraille des courtes-pointes [1], des serges et des couvertures qui recevaient les traits. Par-dessous ce toit, les Anglais jetaient de grosses pierres aux Français qui entouraient le pied des murs, et les faisaient choir au fond des fossés.

1. M. Fr. Michel met : des *couvertes paintes*. Nous préférons la version du manuscrit 39² de Duchesne, f. 112, v°, des *coutes poinctes* ou courtes-pointes, version que le sens et le contexte s'accordent à rendre plus vraisemblable.

Messire Bertrand s'aperçut du stratagème des Anglais et envoya au pied du mur des arbalétriers, qui se mirent à tirer par-dessous les couvertures, si rudement que les Anglais cessèrent de se montrer.

Les Français prirent alors des échelles et escaladèrent la muraille pour s'emparer de la ville. L'abbé de Male-Paie monta le premier à l'assaut; mais les Anglais le jetèrent de dessus les murs au fond des fossés et se mirent à lancer de lourdes pierres et des tonneaux remplis de cailloux qui renversaient les Français dans les douves. L'assaut se prolongea tellement qu'il ne resta plus un pavé dans Sainte-Sévère, tous ayant été jetés sur les Français.

Quand les Anglais virent les pierres leur manquer complètement et les Français monter par les échelles, ils abattirent sur ceux-ci la muraille de la ville et les firent tomber. C'est ainsi que les Anglais défendirent leur ville, dont ils firent raser les murs à plus de la moitié pour jeter des pierres sur les Français. Les murs furent tellement percés en plusieurs endroits, que les Français y entrèrent. Les Anglais les repoussèrent énergiquement, jetant sur eux de l'eau bouillante, de la chaux vive, des mortiers et des pilons; et dans plusieurs endroits où les murs étaient percés, les Anglais firent apporter du foin, le firent lier en bottes un peu mouillées et y mirent le feu : il en sortait une telle fumée que les Français étaient

forcés de reculer, et les Anglais lançaient sur eux des barres de fer rougies au feu [1].

Pour prendre la ville, les Français dressèrent des échelles et minèrent sans relâche le pied des murs. L'abbé de Male-Paie entra le premier de tous les Français dans Sainte-Sévère; il y fut surpris par un tel nombre d'Anglais qu'il resta retenu de force, car il fut étourdi par les haches, et les Anglais l'entraînèrent pour le désarmer. Mais en ce moment les Français entrèrent par le passage frayé par l'abbé; ils virent les Anglais entraîner celui-ci, s'élancèrent contre eux et le délivrèrent. Ils furent bientôt repoussés de force hors de la ville, par le pertuis de la muraille; leur courroux augmenta d'autant. Les princes et messire Bertrand honorèrent grandement l'abbé de Male-Paie pour ses prouesses et le firent rafraîchir; il retourna ensuite à l'assaut. Les Bretons et les Berruyers donnaient l'assaut sur un point; on leur dit que les Français étaient entrés dans Sainte-Sévère. Messire Bertrand le leur faisait savoir pour ranimer l'ardeur de l'attaque. La lutte recommença alors, plus rude qu'auparavant, et les Français escaladèrent la ville de toutes parts; mais les Anglais les jetaient du haut des murs au fond des fossés. Les Français ouvrirent néanmoins une mine telle qu'ils pouvaient bien entrer

1. Cet alinéa ne se trouve pas dans l'édition de M. Fr. Michel.

de front soixante hommes tout armés ; mais les Anglais s'assemblèrent sur ce point et leur défendirent très-énergiquement l'entrée. Les Français montèrent et escaladèrent d'un autre côté ; les Anglais les y combattirent corps à corps sur la muraille, blessèrent et tuèrent plusieurs d'entre eux. Les Français tuèrent aussi un certain nombre d'Anglais ; ceux-ci comprirent bien qu'ils ne pouvaient défendre longtemps la ville, et messire Robert Gilles, chevalier anglais, qui en était le capitaine [1], envoya alors demander à messire Bertrand de faire cesser l'assaut pour parlementer. Il demandait qu'on le laissât partir, sans l'inquiéter, lui et sa compagnie, avec leurs bagages, et qu'on lui donnât 30,000 florins pour livrer la forteresse. Messire Bertrand n'y voulut pas consentir ; il fit au contraire renforcer l'assaut. Il fit répondre au capitaine que, si les Anglais voulaient quitter la ville, il les laisserait traverser la mer en sûreté, avec ce que chacun pourrait emporter de son bagage, mais qu'il ne ferait jamais de quartier aux sujets du royaume de France qu'ils avaient en leur compagnie, et que le capitaine sût bien que Bertrand ne partirait pas de là avant d'avoir pris la ville et le château. Les pourparlers s'arrêtèrent là, et les Français continuèrent d'assaillir la mu-

1. Le capitaine de Sainte-Sévère était Guillaume de Percy, frère de Thomas de Percy, sénéchal du Poitou depuis la mort de Jean Chandos. Il est vrai cependant qu'il avait près de lui un capitaine anglais, nommé Richard ou Robert Gilles.

raille de la ville avec leurs échelles et par leurs mines.

L'abbé de Male-Paie creusa sa mine au pied des murs du château et fit tant qu'il perça la muraille. L'abbé aperçut une grange pleine de foin dans la ville et y fit mettre le feu. Les Anglais y coururent de toutes parts, pour éteindre le feu et entasser le foin à un des bouts de la grange. Pendant ce temps les Français pénétrèrent par les échelles et les mines et avec un tel effort qu'ils s'emparèrent de la ville. Plusieurs Anglais se réfugièrent dans la grosse tour, pour sauver leur vie; mais il y entra tant de fumée qu'ils durent se rendre.

C'est ainsi que furent pris, en l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1370, la ville et le château de Sainte-Sévère, si rudement défendus par les Anglais. Par ordre de messire Bertrand, les Anglais nés en Angleterre furent mis à rançon; mais messire Bertrand fit accoupler et pendre tous les Français et jura de ne pas boire ni manger tant qu'ils seraient en vie : tous furent liés et accouplés.

Les Français conquirent de grandes richesses dans la ville et le château de Sainte-Sévère. Après la prise, monseigneur de Berry et messire Bertrand firent éteindre le feu. Pour honorer les chevaliers, monseigneur de Berry fit apporter du vin et manda toute la chevalerie. On servit les ducs de Berry et de Bourbon, plusieurs autres

grands seigneurs et d'autres chevaliers et écuyers qui se trouvaient là. Monseigneur de Berry commanda devant tous à messire Bertrand de prendre du vin; celui-ci refusa, au grand déplaisir du duc, qui lui dit très-doucement : « Ami Bertrand, pourquoi ne prenez-vous le vin? craignez-vous que nous ne voulions vous empoisonner? » Messire Bertrand s'inclina humblement et dit : « Je suis prêt à obéir à tous vos ordres; mais j'ai fait un vœu que je redoute d'enfreindre. Je vous dirai quel il est : vous savez, monseigneur, que les gens du monde qui ont le plus nui à la France sont ceux qui, sujets du royaume, ont suivi le parti des ennemis du roi et des vôtres. Vous savez, monseigneur, qu'on a pris dans cette ville plusieurs chevaliers du pays de France, et j'estime que ce sont eux qui ont tant fait durer l'assaut, où tant de braves gens ont péri. Aussi, monseigneur, ai-je juré et promis de ne jamais manger ni boire tant qu'il en resterait un en vie. » Le duc de Berry eut une grande joie d'apprendre que messire Bertrand n'avait d'autre sujet de courroux; il lui dit aussitôt : « Vous donnez à tout homme déloyal une grande leçon de sagesse; celui-là ne serait pas sage qui désapprouverait un tel conseil. Et je veux que vous sachiez que je fais tel quel le serment que vous avez fait. Et je promets de ne jamais boire ni manger tant qu'il restera en vie un homme de la nation de France qui ait été pris avec les Anglais de Sainte-Sévère. »

Messire Bertrand remercia honnêtement et humblement le duc et dit : « Monseigneur, je voudrais que tous les princes partageassent votre désir. » Messire Bertrand fit saisir en ce moment tous les Français qu'on avait pris avec les Anglais dans Sainte-Sévère et les fit pendre aux arbres voisins de la ville. Il fit délivrer les Anglais moyennant rançon. Messire Bertrand fit ensuite enterrer ceux qui avaient été tués à l'assaut et leur fit faire dans Sainte-Sévère un service solennel. Puis il rendit la liberté à plusieurs pauvres vivandiers, qui partirent sans payer rançon. Le duc de Berry fit remparer la ville et y mit une garnison de gens d'armes.

Après les grands assauts livrés à Sainte-Sévère et la prise de cette ville, que les gens d'armes tinrent en si haute estime, les ducs de Berry et de Bourbon, le comte de La Marche, messire Bertrand et sa chevalerie se rafraîchirent. Ils partirent le quatrième jour et vinrent avec toute leur armée à une abbaye sise à trois lieues de la Souterraine [1], qui est une bonne ville, forte et bien située. Ils séjournèrent dans l'abbaye, durant cinq jours.

Pendant le siège de Sainte-Sévère par les ducs de Berry et de Bourbon, le comte de La Marche et messire Bertrand, connétable de France, le captal et la chevalerie anglaise se tenaient en

1. Ville du Limousin, qu'il ne faut pas confondre avec une autre du même nom qui se trouve dans la Marche. (Note de M. Francisque Michel.)

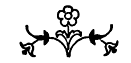
Guyenne, à Angoulême, où le captal, lieutenant du roi d'Angleterre, levait une forte armée d'Anglais pour faire lever le siège de Sainte-Sévère et combattre les Français. En peu de temps, il eut au moins deux mille chevaliers et écuyers et cinq cents archers; de jour en jour, le nombre de ses gens s'accroissait. Quand le captal se vit en force, il marcha directement vers Sainte-Sévère; il n'alla guère loin sans rencontrer plusieurs Anglais, qui s'en étaient échappés moyennant finance et lui racontèrent la prise de la ville et du château. Plein de douleur, le captal réunit les chevaliers de son armée, pour se concerter sur le chemin qu'il pourrait prendre afin d'accabler les Français. Les Anglais surent que les Français s'étaient retirés dans une abbaye à trois lieues de la Souterraine : aussi le captal s'arrêta-t-il à l'avis de se rendre avec son armée à la Souterraine, qui appartenait aux Anglais; car si les Français y mettaient le siège, le captal se doutait bien qu'ils s'en empareraient promptement. C'est pourquoi on lui conseilla d'y aller.

On apporta aux ducs de Berry et de Bourbon, au comte de La Marche et à messire Bertrand la nouvelle que les Anglais tenaient la campagne, dans l'espoir de livrer une bataille. En conséquence, messire Bertrand fit assembler sa chevalerie pour délibérer sur l'opportunité de combattre les Anglais; il redoutait beaucoup la bataille, à cause de la présence des princes. Le conseil des

barons décida que messire Bertrand se tiendrait dans la plaine pour recevoir les Anglais, s'ils voulaient livrer le combat. Les princes se retireraient dans Bourges; si les Français remportaient la victoire sur les Anglais, ils reviendraient pour assiéger la Souterraine et de là pourraient aller assiéger Chauvigny.

En entendant l'opinion et le conseil des chevaliers, les ducs et autres princes entrèrent en courroux; ils jurèrent que, s'il y avait bataille, ils y seraient de leurs personnes, et furent mécontents contre ceux qui leur donnaient un tel conseil, car, pensaient-ils, c'était les estimer bien peu. Mais messire Bertrand, pour apaiser les princes, parla devant tous en ces termes : « Seigneurs ici présents, nous sommes venus de par le roi de France pour défendre ses droits, et monseigneur de Berry, qui est là, délivrera le pays qui lui appartient. Vous avez entendu que les Anglais tiennent la campagne avec de grandes forces, et vous ne savez encore en quel pays ni de quel côté ils doivent gouverner et diriger leur armée. Quant à ce qui a été dit, dans cette assemblée de chevaliers, d'attendre la bataille, vous savez que les Anglais ne vous l'ont point demandée. Nous pourrons employer de la sorte notre saison ici, sans faire autre chose. On peut bien penser que les Anglais sont en grande inquiétude pour la garde de leurs villes et châteaux; mais, s'il plaisait à monseigneur le duc et aux

princes, j'ai avisé d'un autre moyen. Je suis en grande anxiété, seigneurs, et je vous en dirai la cause. Il est certain que les Anglais se sont retirés du côté de Poitiers et de Chauvigny pour garder les villes et châteaux de Poitou, de préférence aux autres lieux. A vrai dire, s'ils entrent dans Poitiers, je ne vois aucun moyen de conquérir de longtemps la ville, ni par siège ni par assaut; aussi, pour moi, je suis d'avis que nous partions prochainement et allions mettre le siège devant Poitiers avant que les Anglais n'y soient arrivés. Et s'il advient que nous puissions rencontrer le captal dans la plaine, j'espère fermement en Dieu que nous aurons la victoire sur les Anglais. Et s'il plaisait à Dieu de nous donner une bonne journée, je suis tout assuré que nous pourrions par là conquérir le duché de Guyenne. Que chacun de vous parle là-dessus et y réponde comme bon lui semblera; pour ce que j'ai dit, il n'en sera ni plus ni moins. »



XLVIII

DE LA PRISE DE POITIERS, DE SAINT-MAIXENT ET DE FONTENAY.

Quand le duc de Berry eut entendu messire Bertrand, il éprouva une grande joie et lui dit à haute voix par devant tous : « Ami Bertrand, je ne vois en cette armée que vous qui soyez de bon conseil; nous irons assiéger Poitiers, puisque vous l'avez à cœur. Et si nous trouvons les Anglais en rase campagne, quelques troupes qu'ils aient, nous leur livrerons bataille. » Il n'y eut personne qui ne se rangeât à l'avis de messire Bertrand. Le lendemain, les princes délogèrent, prêts à combattre les Anglais dans la plaine, s'ils les eussent rencontrés. Ils chevauchèrent tant ce jour-là, avec toute leur armée, qu'ils arrivèrent devant le château d'Angle [1], situé à quatorze lieues de l'abbaye dont ils étaient partis. Les Français se

1. Probablement Angles-sur-Anglin, canton de Saint-Savin, arrondissement de Montmorillon.

campèrent devant la porte du château. Là, messire Bertrand vint parler au capitaine, qui sortit pacifiquement pour s'entretenir avec lui et qui lui dit : « Ce serait commettre contre nous une injustice que de nous assiéger, car depuis longtemps nous sommes convenus avec le duc de Berry de rentrer en son obéissance et de lui livrer le château, quand Poitiers se serait rendu à lui. Et nous avons l'intention d'observer notre traité. » Quand messire Bertrand eut entendu le capitaine, il lui répondit courtoisement : « Ami, nous ne sommes point venus ici en ce moment pour prendre votre château; mais nous requérons de vous des vivres en échange de notre argent. Si vous nous les refusez, nous nous mettrons en peine de vous les prendre. Et je veux que vous sachiez que, si Poitiers ne se rend promptement, votre convention n'empêchera jamais que nous ne tirions des vivres de votre château. » Le capitaine accorda des vivres à messire Bertrand et promit d'en envoyer autant à l'armée, moyennant finance, que les Français en voudraient. Ceux-ci couchèrent, cette nuit-là, devant Angle, en partirent le lendemain et chevauchèrent jusque devant Chauvigny, ville fermée avec trois châteaux, fortifiés et bien situés. Les trois capitaines de ces châteaux avaient traité auparavant avec le duc de Berry, pour les lui rendre, aussitôt que Poitiers serait en son obéissance. Le duc raconta cet accord à messire Bertrand, qui cette fois n'en fit pas

grand cas, mais jura de ne partir de là qu'après les avoir tous réduits en l'obéissance du duc. Les capitaines de Chauvigny, les bourgeois et l'évêque de Poitiers, qui se trouvait dans l'un des châteaux, sortirent alors et vinrent pour traiter avec messire Bertrand. Ils rendirent, ce jour-là, la ville et les châteaux au duc, qui y entra avec la chevalerie : ils s'y reposèrent deux jours. Le troisième jour après la prise de Chauvigny, messire Bertrand demanda au duc de Berry de mener son armée devant Poitiers. Le duc y consentit, et ils partirent en ordre de bataille; ils chevauchèrent, bannières et enseignes déployées, jusque devant Poitiers.

Les habitants de Poitiers furent en grand émoi quand ils se virent assiégés; néanmoins ils se montrèrent sur les murailles et les créneaux, avec affectation de défendre la ville. Mais ils s'aperçurent bien qu'ils étaient hors d'état de résister aux forces des Français; les bourgeois se réunirent pour en délibérer, et un homme sage et fort âgé prit la parole devant tous : « Seigneurs, dit-il, vous voyez que nous sommes assiégés ici par les Français et ne pouvons soutenir longtemps l'attaque, si nous ne sommes secourus d'un autre côté. Vous savez que nous avons accepté la domination du roi d'Angleterre Édouard et du Prince, son fils, qui ont promis de maintenir nos franchises, et qui ont tenu parole sans nous inquiéter, depuis que nous avons reconnu leur seigneurie, et nous n'avons pas eu motif de nous plaindre;

vous voyez aussi que les Français nous recevront volontiers en l'obéissance du roi de France, si nous voulons traiter avec eux. Or, comme maintes gens pourraient nous accuser de fausseté, si nous abandonnions sans raison l'hommage du Prince, et comme je voudrais sauvegarder toujours notre loyauté, si quelqu'un de vous pouvait trouver une raison qui nous autorisât à retourner en l'obéissance de la France, sans encourir ni blâme ni injure pour nos personnes, certes j'en aurais un grand plaisir. C'est pourquoi je requiers chacun de vous de vouloir dire son avis. » Un autre bourgeois qui se trouvait là parla ensuite : « Seigneurs, dit-il, cet homme sage vous a loyalement exposé la question ; mais je veux vous montrer que nous avons une juste et légitime raison de nous séparer de l'hommage des Anglais. Et voici ma raison : chacun sait bien que le roi de France, qui, de toute ancienneté, a été notre souverain seigneur, se conduit très-loyalement envers le roi anglais et le Prince, son fils ; ils se sont juré la paix par un traité que, de son côté, il a observé sans l'enfreindre. Il est constant que, malgré la paix jurée, le roi Édouard et le Prince, son fils, se sont parjurés pour déshériter le roi de France par des tromperies et des prétextes déraisonnables qu'ils ont imaginés sans motif, pour accabler le royaume et y porter la guerre. En outre, le roi Édouard et le Prince, son fils, étaient tenus de délivrer à leurs frais et dépens les

châteaux et les villes que leurs gens occupaient en France; néanmoins ils n'en ont rien fait ni observé. Au contraire, ils les ont toujours fait garder par les leurs et ont suscité la guerre dans le royaume. Puisque les Anglais n'ont ainsi rien tenu de leurs conventions et ont, sans juste titre, voulu déshériter, par trahison, du royaume de France, le roi Charles, aujourd'hui régnant, qui a néanmoins recouvré les villes et châteaux livrés aux Anglais, il me semble, quant à moi, que nous n'avons pas de raison de nous défendre contre lui ; mais, selon le droit véritable, nous devons retourner en sa seigneurie. Vous savez tous que le roi n'avait pas le pouvoir de nous rejeter hors de son Parlement : car de tout temps le duc de Guyenne est pair de France [1], et ses causes ressortissent au Parlement, ce qui est l'avantage du peuple et de la couronne. Qu'aucun de vous ne l'ignore, nul roi n'a le pouvoir de séparer de la couronne aucun de ses membres. En effet, les biens de la couronne ne sont pas biens publics. Et vous voyez de jour en jour de quelle manière le Prince tend à nous gouverner : car tout son dessein est de nous faire ressortir à Londres au Parlement d'Angleterre, ce qui serait dans l'avenir la ruine du duché et du peuple. Je dis donc que, par ces cinq raisons, nous avons un juste motif de devenir Français. Mais l'équité veut que, si nous nous accordons avec les Fran-

1. Le roi Édouard avait nommé son fils aîné, le prince Noir, prince de Guyenne.

çais, nous ne trahissions pas pour cela les Anglais, qui nous ont traités doucement et selon la justice; nous devrons au contraire nous efforcer de les faire retourner, sans être inquiétés, dans leur pays d'Angleterre. »

S'accordant tous aux paroles des deux bourgeois, les notables de la ville convinrent de la rendre aux Français. Ils assemblèrent d'abord le peuple, qui y consentit; plusieurs bourgeois sortirent de Poitiers et vinrent vers le duc de Berry, qui, en vertu de ce traité, entra dans Poitiers, accompagné du duc de Bourbon, du comte de La Marche, de messire Bertrand et de toute la chevalerie de France, un samedi, en l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur 1370. Ils y furent reçus avec de grands honneurs. Les Anglais se maintinrent en grand ordre dans le château de Poitiers et refusèrent de le rendre; mais, le lendemain, messire Bertrand le fit assaillir de toutes parts. Tout le peuple de Poitiers courut bientôt à l'assaut et en peu d'instants remplit tous les fossés de fagots et de merrain, de telle sorte que les Français pouvaient venir jusqu'au pied du mur. Messire Bertrand fit redoubler l'attaque, dresser les échelles contre la muraille et assaillir le château avec un tel effort que c'était merveille. Le château fut emporté d'assaut : aucun homme, en ayant vu la force avant la prise, n'eût pu croire que ce château pût ni dût être pris ni conquis ainsi. On y tua plusieurs Anglais; les autres furent mis à rançon.

C'est ainsi que furent pris la ville et le château de Poitiers, où se logèrent un bon nombre de Français qui gagnèrent de grandes richesses dans le château [1].

Après la conquête de Poitiers, les Français chevauchèrent jusqu'à Saint-Maixent [2] et assiégèrent la ville, qui était fermée : le château est beau et bien situé. Messire Bertrand y reçut la nouvelle que le captal s'avançait avec de grandes forces et une nombreuse compagnie d'Anglais pour faire lever le siège. Messire Bertrand fit alors lever le siège, vint se loger dans un château du plat pays et demanda la bataille au captal, qui la lui accorda, mais qui, au jour fixé, fit défaut. Les Français demeurèrent durant quinze jours dans le village, en attendant la bataille; mais le captal se retira avec ses gens, sans la livrer, dans les forteresses anglaises. Voyant qu'il ne pouvait obtenir de combat, messire Bertrand et la chevalerie de France s'en retournèrent à Poitiers. Le duc Philippe de Bourgogne, frère du roi de France, y vint avec force gens d'armes. Messire Bertrand alla au-devant de lui et lui rendit de grands honneurs. Le duc Philippe de Bourgogne demeura quinze jours à Poitiers; puis les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, le comte de La Marche, messire

1. C'est après la réduction de Poitiers, assez diversement racontée par les autres historiens, que se place la surprise de Châtellerault par Keranlouet.

2. Petite ville de l'arrondissement de Niort (Deux-Sèvres).

Bertrand et la chevalerie de France, qui s'élevait bien à 3,000 chevaliers et écuyers, en partirent et chevauchèrent jusque devant Saint-Maixent. La ville se rendit dès leur arrivée; mais le château, qui était très-fort et bien garni, résista. Messire Bertrand le fit assaillir de tous côtés et l'eut bientôt pris d'assaut.

Au partir de Saint-Maixent, les Français chevauchèrent droit à Fontenay-le-Vieil, qui se rendit à leur venue, puis allèrent devant Bourgneuf [1], bonne ville et bonne place avec une église bien fortifiée; Bourgneuf se rendit à messire Bertrand, ainsi que plusieurs autres forteresses du pays d'Aunis.

1. Canton de La Jarrie, arrondissement de La Rochelle.



XLIX

DE LA REDDITION DE LA ROCHELLE ET DE LA PRISE DE BENON.

En ce même temps, Yvain de Galles tenait la mer et gardait tellement le passage que les Rochelois ne purent recevoir de secours des Anglais [1]. Ils avaient promis de livrer la place à un jour fixé s'ils n'étaient secourus. Comme ce jour approchait, les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, le comte de La Marche, messire Bertrand et les chevaliers de France, qui étaient à Bourgneuf, formèrent le dessein d'y mander, sous un sauf-conduit, les bourgeois de La Rochelle. On leur envoya donc un héraut, qui leur exposa la volonté des princes ; ils répondirent qu'ils les iraient trouver le lendemain. Le héraut s'en retourna vers les princes, qui furent très-satisfaits de cette réponse. Ce jour-là, le peuple de La Rochelle se

1. C'était en partie cette circonstance qui avait décidé du Guesclin à tenter de s'emparer de La Rochelle.

rassembla, abattit le château, le rasa jusqu'aux fondements, et dit aux bourgeois que jamais il ne rentrerait dans l'obéissance de la France, si l'on ne lui promettait de ne jamais élever de château dans la ville. Les habitants consentaient bien à ce qu'on édifiât dans la ville un noble palais; mais ils ne voulaient point de château qui dominât la ville, ni qui eût saillie au dehors sur la campagne.

Le lendemain matin, les bourgeois de La Rochelle vinrent en grand état vers les princes, qui les reçurent joyeusement et ordonnèrent à messire Bertrand de faire connaître aux bourgeois leurs intentions : « Seigneurs, dit celui-ci, la volonté du bon roi Jean de France, dont Dieu ait l'âme, vous a soumis à l'obéissance du roi d'Angleterre et de son fils, le prince de Galles. En vous livrant, vous le savez, on vous signifia que tout serait annulé, si les Anglais vous séparaient de votre seigneurie première et violaient les autres conditions contenues en leur traité. Or vous n'ignorez pas que les Anglais n'ont jamais observé la paix, mais se sont parjurés déloyalement, car le roi de France a fait tout son devoir envers eux; en outre, quelle guerre ne lui ont-ils pas faite et ne lui font-ils pas de jour en jour, comme chacun peut le voir! Comme je vous ai promis autrefois, au nom du roi, de vous remettre sous votre première seigneurie, et vous, de vous rendre, si vous n'étiez secourus des Anglais, voici venu le jour où vos seigneurs les princes se sont



assemblés et vous requièrent de tenir vos promesses. Sachez bien que, si vous vous y refusez, vos murailles ne seront pas si fortes que je ne les fasse prochainement raser. » Un bourgeois, qui se trouvait là, dit en souriant à messire Bertrand : « Croyez-vous, sire, que vous auriez sitôt rasé une telle ville et un tel château ? — Sachez, répondit fièrement messire Bertrand, que si le soleil entre dans ville et château que vous ayez, j'y entrerai. — Vous n'aurez jamais à nous assaillir, s'il plaît à Dieu, reprit doucement le bourgeois, car nous avons l'intention d'agir selon le plaisir du roi, des princes et le vôtre, et nous voulons vous présenter la requête dont nous sommes chargés de par le peuple. Nous vous déclarons, seigneur, que les bourgeois et le peuple de la ville ont un vif désir de rentrer dans l'obéissance du roi de France. Il est vrai qu'autrefois nous avons été très-soutenus par le château de La Rochelle, qu'ont longtemps occupé les Anglais ; voici que subitement nous les en avons chassés ; mais le peuple, qui redoute la sujétion, a complétement rasé le château. Aussi nous a-t-on chargés d'insérer dans notre traité une clause qui défende d'édifier jamais un château dans la ville ni ayant saillie au dehors. Les habitants consentent bien à élever dans la ville un palais pour recevoir à leurs frais le roi et ses princes. Ils demandent ensuite à être maintenus dans leurs anciennes franchises. » On accorda ces conditions aux bour-

geois, qui retournèrent dans La Rochelle et racontèrent au peuple leur négociation [1]. Les habitants en eurent une grande joie et firent des apprêts solennels pour recevoir les princes. Le lendemain, à l'heure de tierce [2], les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, le comte de La Marche, messire Bertrand, le comte de Sancerre, maréchal de France, les sires de Clisson, de Raiz et de Rochefort, messire Jean de Vienne, amiral de France, et plusieurs autres chevaliers et écuyers français, entrèrent dans La Rochelle, en ordre de bataille, vêtus de leurs tuniques, étendards et bannières déployés, ménétriers et trompettes sonnants. Les bourgeois et le peuple sortirent alors de La Rochelle, tous à pied, sans armure, et offrirent au roi dans la personne des princes un dressoir recouvert d'un drap d'or, sur lequel était un livre. Au-devant du dressoir et de la porte, on avait tendu un filet de soie. Avec les bourgeois était là un abbé qui demanda au duc de Berry de prêter serment de les maintenir dans leurs franchises. Quand le duc l'eut prêté, on rompit le filet, et les princes entrèrent dans la ville. Ils y

1. Selon une version plus vraisemblable, sinon plus autorisée, les bourgeois s'emparèrent par ruse du château, que commandait Philippe Mancel, lieutenant de Jean d'Évreux, gouverneur, alors absent. Leur député demanda la démolition du château, que le connétable permit, sous le prétexte que le roi n'avait pas besoin de forteresse dans une ville si dévouée à ses intérêts.

2. Entre neuf heures et midi.



furent reçus solennellement et admirés du peuple, qui s'écria tout d'une voix : Noël ! C'est ainsi que La Rochelle se rendit au roi, à la grande satisfaction et réjouissance des princes. On leur y exposa les griefs et les plaintes des populations voisines de La Rochelle, fort inquiétées par les Anglais, qui occupaient le château de Benon, situé près de la ville [1]. En conséquence les ducs mandèrent messire Bertrand et lui ordonnèrent très-courtoisement de conduire son armée sur ce point. Les princes quittèrent La Rochelle et arrivèrent à Benon; l'Anglais qui gardait cette place pour le captal s'appelait David et avait près de lui six compagnons de La Rochelle, élevés avec le captal [2]. A la nouvelle de la reddition des Rochelois au roi de France, David se fit amener les six compagnons et fit couper un poing à chacun d'eux; puis il les fit partir du château pour aller à La Rochelle. Et il manda aux Rochelois qu'il en ferait autant à tous ceux de La Rochelle qui tomberaient entre ses mains. Les six compagnons partirent en grande douleur et rencontrèrent l'armée française; cette conduite fit mépriser le capitaine de Benon [3]. Aussitôt arrivés devant le châ-

1. Commune du canton de Courçon, arrondissement de La Rochelle. Le Ms. de Duchesne, 39[2], nomme à tort cet endroit : *Venon*, f. 121, r°, et suiv.

2. Hay du Chastelet nomme le gouverneur de Benon Guillaume de Paux et le dit gentilhomme du comté de Foix, p. 223. L'édition de M. Fr. Michel l'appelle David Oloferne, p. 415. — Cf. Ms. 39[2] de Duchesne, f. 121, r°.

3. Hay du Chastelet place la mort de Tiphaine Raguenel,

teau de Benon, les princes firent sommer le capitaine de le rendre; mais il ne voulut y consentir ni traiter. Le château fut alors assiégé de toutes parts et reçut plusieurs assauts; mais les Anglais se défendirent vaillamment. Il advint que, vers la nuit, douze hommes armés sortirent du château et pénétrèrent à cheval dans le camp des Français en poussant le cri de l'enseigne du captal : l'émoi se répandit dans le camp, car on pensait avoir affaire au captal, qui avait réuni de grandes forces en Guyenne. Dans cette sortie, les Anglais accablèrent les Français, et un écuyer, surnommé Geoffroy Payen, y fut blessé. Plusieurs Français étant survenus, les Anglais reculèrent et emmenèrent Geoffroy; mais, comme il était grièvement blessé, il les requit de le laisser aller sur sa foi et retourner jusqu'au lendemain dans le camp pour y faire soigner ses blessures. Quand les Anglais surent que c'était Geoffroy Payen, le parent du sire de Clisson, ils se ressouvinrent qu'ils devaient à ce

femme du connétable, entre la prise de La Rochelle et le siège de Benon. Le P. Anselme dit seulement qu'elle mourut en 1371 et fut enterrée en l'église du Mont-Saint-Michel. Du Guesclin épousa en secondes noces, à Rennes, le 21 janvier 1374, Jeanne de Laval, dame de Tinteniac, fille de Jean de Laval, sire de Châtillon, et d'Isabeau, dame de Tinteniac. Devenue veuve, Jeanne de Laval se remaria par dispense du Pape à Guy XII, sire de Laval, son cousin, et mourut le 27 octobre 1433. C'est à elle que Jeanne d'Arc envoya, en 1429, un petit anneau d'or, sans doute en mémoire de du Guesclin. — P. Anselme, t. VI, p. 186, d'après du Pas, p. 578. *Revue des Questions historiques*, t. XXIV p. 238.

dernier le rude assaut de Sainte-Sévère, et tuèrent Geoffroy, par dépit contre le sire de Clisson; celui-ci en fut si courroucé que rien ne put l'apaiser. Dans sa grande douleur, il jura que de l'année il ne verrait un Anglais en sa présence et en son pouvoir sans le tuer. Et il tint bien son serment, comme l'histoire le raconte.

Les Anglais se retirèrent dans le château; messire Bertrand fit, le lendemain, commencer la mine et dresser les échelles contre la muraille et le château. Là commença un fier assaut, rude et merveilleux. Les Anglais se défendirent avec valeur, mais ils furent tant assaillis de toutes parts que les Français pénétrèrent dans le château. Les Anglais se réfugièrent précipitamment dans une grosse tour, contre laquelle messire Bertand fit commencer une mine. Les Anglais, perdant espoir, offrirent alors de rendre la tour, si on les laissait saufs, eux et leurs biens. Messire Bertrand refusa ces conditions; il leur déclara qu'ils se rendraient complètement à la merci des princes, sinon que la tour serait abattue sur leurs têtes. Les Anglais virent bien qu'ils ne pouvaient résister et, la corde au cou, se mirent à la merci des princes. A la vue des Anglais, le sire de Clisson vint immédiatement demander aux princes d'en disposer à son bon plaisir. Les princes, qui ignoraient sa pensée, accédèrent débonnairement à sa requête. Le sire de Clisson fit d'abord amener devant lui tous les Anglais et les fit entrer dans une tour; puis, pre-

nant une hache, il les fit sortir l'un après l'autre et, à l'issue de la tour, les tua à coups de hache [1]. Tous les Anglais moururent là de sa main; on en blâma fort le sire de Clisson, qui eût dû faire accomplir cet office par ses varlets et non tuer ces gens lui-même.

Après la prise de Benon, les princes vinrent devant Surgères [2]. Les Anglais y gardaient la dame de Surgères [3] et plusieurs autres dames en sa compagnie; pour l'amour des dames, les Anglais furent épargnés, mais le château dut se rendre. Parmi ces Anglais s'en trouvait un puissant, nommé Bernard d'Ambas, qui tenait en ses prisons madame de Bourbon, mère de la reine de France et de monseigneur de Bourbon; il s'était emparé d'elle par trahison. Ce Bernard s'enfuit en toute hâte dans la tour du Brou [4]. Les Français y mirent aussitôt le siège; mais Bernard promit aussitôt de rendre la dame de Bourbon, qui s'y trouvait. Quand monseigneur de Bourbon eut recouvré sa mère, il fut tout joyeux, l'honora beaucoup et l'envoya dans son pays en grande pompe.

1. Cette monstrueuse cruauté valut à Clisson le surnom de *Boucher*.

2. Chef-lieu de canton, arrondissement de Rochefort (Charente-Inférieure).

3. Cette dame n'était autre que la duchesse douairière de Bourbon.

4. Commune de Saint-Sornin, arrondissement de Marennes.

L

DU SIÈGE ET DE LA BATAILLE DE CHIZÉ.

Après la prise de Surgères, les Français, quittant cette place, chevauchèrent en Poitou, et les princes prirent plusieurs forteresses d'assaut; d'autres se rendirent, telles que Saint-Jean-d'Angely. En ce temps, les princes reçurent la nouvelle que le duc de Bretagne venait vers le roi de France pour se soumettre à son obéissance. En conséquence, les princes et les barons de Bretagne partirent de l'armée pour aller à Paris vers le roi; mais messire Bertrand demeura en Poitou et mit le siège devant Montreuil-Bonnin [1], où se trouvait un bon château fort. Messire Bertrand y fit livrer de si rudes assauts qu'il l'enleva de force. Il s'y rafraîchit avec ses chevaliers, puis fit chevaucher son armée droit à Chizé [2], où se livra une fière et merveilleuse bataille.

1. Canton de Vouillé, arrondissement de Poitiers.
2. Canton de Brioux-sur-Boutonne, arrondissement de Melle (Deux-Sèvres).

L'histoire rapporte qu'après la prise de Montreuil-Bonnin, messire Bertrand mit le siège devant Chizé. Un chevalier, nommé Robert Miton, occupait ce château pour le compte du roi d'Angleterre avec une nombreuse garnison d'Anglais. Messire Bertrand fit clore son siège dans l'emplacement qui se trouve devant le château par des palissades et creuser des tranchées du côté de la campagne. Plusieurs fois il fit donner l'assaut; mais les Anglais se défendirent vigoureusement. En ce temps-là, le lieutenant du roi d'Angleterre en Guyenne était messire Jean d'Évreux [1], qui réunit les Anglais de plusieurs forteresses à Niort et se trouva bien à la tête de 800 chevaliers et écuyers. Le sire de Clisson était alors devant le château de la Roche-sur-Yon, où il avait mis le siège; il avait en sa compagnie les sires de La Vauguyon et de Rohan et plusieurs autres barons. Il n'ignorait pas la levée d'Anglais faite à Niort par messire Jean d'Évreux; mais il ne savait si elle avait pour but de l'attaquer ou de faire lever le siège de Chizé. Le sire de Clisson fit prévenir messire Bertrand du danger en lui mandant de se tenir sur ses gardes, ce dont Bertrand le remercia beaucoup. En ce même temps, messire Alain de Beaumont faisait, par ordre de messire Bertrand, le siège d'un autre château dont le capitaine était Cressonval, qui s'y trouvait. Messire Bertrand fit clore son

1. Frère du roi de Navarre, Charles le Mauvais.

siège de palissades et prévenir messire Alain du rassemblement des Anglais à Niort, pour qu'il se tînt en garde. Les Français se trouvaient ainsi assiéger trois places, dont chacune espérait un secours en ce moment.

Messire Jean d'Évreux parvint à réunir dans la ville de Niort 800 chevaliers et écuyers, tant d'Angleterre que de Guyenne, et ils délibérèrent d'aller d'abord devant Chizé pour combattre messire Bertrand et le mettre à rançon. Ils décidèrent entre eux que, s'ils remportaient la victoire, tous les Français seraient mis à mort, à l'exception de messire Bertrand, de Maurice du Parc et de messire Geoffroy de Carmeil [1], qu'on rançonnerait, à cause de la grosse somme qu'on en devrait tirer et aussi à cause de la vaillance de messire Bertrand; mais Dieu leur rabattit beaucoup de ce propos. En la compagnie de messire Jean d'Évreux étaient le sire d'Argences, Jacquemon, Jeannequin Herouet, Jeannequin Haton, le capitaine de Mortain et Jacquentré, capitaine de Cintré. Sur le conseil de ce Jacquentré [2], les Anglais se firent faire des tuniques blanches toutes semblables, à croix vermeilles, et les revêtirent par-dessus leur équipement, ce qui offrait un beau spectacle. Ils partirent de Niort en grand ordre, bannières

1. Ou de Carimeil, ou mieux encore de Kerimel. Maurice du Parc était de la maison de Locmaria.

2. Hay du Chastelet l'appelle Louis de Jaconvelle. — *Hist. de B. du Guesclin*, p. 230.

déployées, et au départ Jacquentré dit avec jactance à son hôte de parer avec luxe et d'approvisionner abondamment sa chambre, pour honorer messire Bertrand, qu'il avait l'intention d'y amener. En chevauchant dans la direction de Chizé, les Anglais rencontrèrent dans la forêt deux charrettes chargées de vin que l'on menait des environs de Montreuil-Bellay [1] au siège et qu'on destinait aux Français. Ce vin arrêta les Anglais, qui firent mettre sur bout et défoncer les tonneaux; ceux qui n'avaient d'autres vases se mirent à boire avec leurs capelines et gantelets. Quand tout le vin fut bu et les cervelles échauffées, plusieurs désiraient aller immédiatement au siège, mais quelques chevaliers anglais s'y opposèrent, conseillant de rester toute la journée dans les bois et de partir à la nuit pour surprendre le camp des Français. Devant toute la chevalerie anglaise, messire Jean d'Évreux parla en ces termes : « Seigneurs, nous sommes ici dans cette compagnie huit cents chevaliers et écuyers et deux cents archers. Vous savez bien qu'il n'y a pas plus de cinq cents combattants devant Chizé. Les Anglais ont en tous pays la renommée de n'avoir en aucun temps usé de trahison envers leurs ennemis; mais dans les aventures ils ont toujours obtenu leurs grands succès par vigilance et sans trahison. Et je dis cela parce que le moyen en question nous permettrait de détruire les Fran-

1. Chef-lieu de canton, arrondissement de Saumur (Maine-et-Loire).



çais, mais nous n'y pourrions gagner que peu d'honneur et on nous en ferait reproche. Certes nul chevalier vaillant ne doit accepter aucun déshonneur. » Tous les Anglais s'accordèrent aux paroles de messire Jean d'Évreux et y applaudirent chaleureusement. C'est ainsi que les Anglais sortirent du bois pour venir au siège de Chizé où se trouvait messire Bertrand. Ils envoyèrent en avant leurs éclaireurs pour connaître et observer l'état du siège de Chizé, car ils craignaient que les Français ne se fussent retirés; mais ceux-ci ignoraient encore que les Anglais fussent si près d'eux. Plusieurs Français qui étaient sortis des lignes du siège en dehors des palissades apprirent l'approche des Anglais en voyant leurs éclaireurs. Peu après les Anglais envoyèrent deux hérauts à messire Bertrand pour lui présenter la bataille et ils prirent leurs positions. A cette heure messire Bertrand se reposait dans sa tente; il manda pour prendre conseil le comte du Perche, le vicomte de Melun, messire Jean de Vienne, amiral de France, messire Olivier de Mauny, Jean de Beaumont, Guillaume des Bordes, Geoffroy Carimel, Maurice du Parc et Guy le Baveux, le vicomte d'Aunoy, messire Jean de Montfort, les sires de Tournemine et de Hangest et plusieurs autres chevaliers et écuyers de France qui se trouvaient au siège : « Seigneurs, leur dit-il, vous voyez devant nous vos ennemis, qui nous présentent la bataille. Un messager vient de France, par

lequel le roi nous écrit que les Anglais s'assemblent pour nous combattre, mais nous défend de pousser la hardiesse jusqu'à leur livrer bataille. Ne croyons pas qu'il y ait aucun déshonneur à encourir par cette conduite, si nous en jugeons autrement. » Les chevaliers de France se consultèrent ensemble sur ces paroles, puis répondirent à messire Bertrand : « Nous ne vous conseillerons nullement de désobéir à l'ordre du roi; car, si la fortune vous était contraire, jamais nous n'obtiendrions secours de lui. Mais nous savons bien que vous avez une assez forte armée pour garder votre siège et tenir les Anglais en grande détresse. Et vous êtes en force pour recevoir les Anglais, s'ils viennent attaquer vos lignes, qui sont ceintes de palissades et retranchées; vous pourriez avoir plus d'avantages sur eux qu'ils n'en auraient sur vous. C'est pourquoi nous estimons que cette conduite vous fait assez d'honneur, sans sortir en bataille. »

Messire Bertrand, qui désirait fort combattre les Anglais, fut mécontent d'entendre ces paroles des chevaliers. Après y avoir mûrement réfléchi, il fit revenir la chevalerie et lui parla de la sorte : « De tout temps, j'ai ouï affirmer que le roi Charles de France est le légitime héritier de la couronne et que nul n'est devant Dieu plus vrai catholique que lui. Il est constant qu'il me jura, lorsque vous le quittâtes, prenant congé de lui pour venir en ce pays, que le duché de Guyenne

lui appartenait et qu'il le savait loyalement; il m'en donna la certitude pour que je maintinsse son droit contre les Anglais, si je les rencontrais. Vous savez, seigneurs; qu'il m'a fait venir en ces contrées pour soutenir les droits du roi de France, dont je suis le connétable, malgré mon peu de mérite. Et je pense avoir amené en ma compagnie des chevaliers d'aussi grande valeur qu'on en pourrait trouver en aucun pays. Vous l'avez bien montré jusqu'ici, et, de plus, nous croyons être en nombre presque égal à celui des Anglais : aussi pourrait-on nous imputer à reproche et à déshonneur de refuser la bataille. Veuillez donc me répondre et donner vos avis sur ce point. »
Les chevaliers répondirent franchement à messire Bertrand : « Nous savons bien, sire, qu'il n'est pas de meilleur chrétien que le roi. S'il n'était le légitime héritier de la couronne, nous ne lui obéirions point, et nous n'ignorons pas non plus que la Guyenne lui appartient de droit. Vous avez un nombre de gens à peu près égal à celui des Anglais; ce sont gens que vous connaissez et qui ne vous feront pas défaut. Nous désirons que vous sachiez qu'il n'est ici aucun de nous qui n'ait grand désir de combattre les Anglais; mais la volonté contraire du roi, qui nous interdit la bataille, nous fait vous la déconseiller. Nous voulons toutefois nous gouverner d'après vous et faire ce qui vous tiendra à cœur, car tout ce que vous avez entrepris nous a toujours réussi. Fussions-nous

moitié moins, il nous semble certain que, sous votre conduite, nous ne pouvons succomber. » Ces paroles remplirent de joie messire Bertrand, qui remercia courtoisement les chevaliers : « Seigneurs, dit-il ensuite, je suis le procureur du roi Charles, notre souverain seigneur, pour ses guerres; je vous jure sur ma foi que le duché de Guyenne est sa propriété légitime : aussi manquerais-je à mon devoir si je ne défendais ses droits. Puisque je sais la vérité de ces choses, comme le roi est vrai catholique, si vous voulez combattre les Anglais, Dieu, en qui j'ai mis ma confiance, nous sera en aide, s'il lui plaît. » Toute la chevalerie approuva ce discours, et l'on manda ainsi bataille aux Anglais.

Messire Bertrand rangea ses troupes devant les retranchements de Chizé; les Anglais étaient en deçà dans la plaine, en ordre de bataille : dans l'attente des Français, ils étaient assis à terre en face d'eux. Après avoir disposé son armée, messire Bertrand laissa pour garder le siège messire Jean de Beaumont, avec une garnison de 80 hommes d'armes, qui se tinrent à l'abri dans les tentes et les pavillons pour surprendre les Anglais s'ils tentaient de sortir du château. Pour livrer la bataille, messire Bertrand fit abattre les palissades dont ses lignes étaient entourées; les Français sortirent en ordre de leurs retranchements pour attaquer les Anglais. Ils vinrent, lances baissées, jusqu'aux rangs des archers anglais qu'ils abordèrent. Le tir

dura peu; quand il fut terminé, l'armée française s'élança contre les Anglais, les poussant les uns sur les autres. Ce choc fit reculer les Anglais, qui, laissant alors tomber leurs lances, saisirent des haches pour briser celles des Français. Messire Bertrand vit bien qu'ils avaient jeté leurs lances: ranimant alors les Français, il cria que chacun roidît sa lance dans sa main et fit redoubler le choc avec une telle vigueur que les Anglais lâchèrent pied. Quand ceux du château aperçurent les deux armées aux prises, ils firent baisser le pont-levis et sortirent en armes; mais ils furent déconfits par messire Jean de Beaumont, et leur capitaine pris. Les Français qui prenaient part au combat connurent bientôt ce succès et leur courage augmenta d'autant; ils refoulèrent victorieusement les Anglais en les frappant de leurs lances. Messire Bertrand avait mis sur les ailes du premier rang un très-grand nombre de gens d'armes et d'arbalétriers qui attaquèrent les Anglais avec la hache et le trait, les cernèrent de toutes parts et les eurent bientôt mis en déroute. Messire Pierre de Négron fit messire Jean d'Évreux prisonnier. Six cents Anglais environ furent tués; de toute leur armée on ne retint que cinq cents prisonniers vivants. Après sa victoire, messire Bertrand revint au siège et le château se rendit le jour même [1]. L'Anglais Jacquentré, capitaine de Cintré, qui avait ordonné

1. Ce passage, jusqu'à la fin de l'alinéa, manque dans les Mss. 39[2] de Duchesne et fr. 1984 (Bibl. nat.).

de faire de grands apprêts pour festoyer messire Bertrand et pensait déjà l'avoir vaincu, fut bien frustré de son espérance, car il demeura mort sur la place. Et les proverbes sont bien vrais : *Assez est rabatu de ce que fol pense*, et : *L'homme propose et Dieu dispose*.

Aussitôt que le château se fut rendu, messire Bertrand fit prendre tous les vêtements des Anglais et les chevaux montés par eux dont on s'était emparé dans la bataille ; il fit monter dessus les Français et les fit partir hâtivement de Chizé pour venir devant Niort. A la vue des Français vêtus des tuniques et montés sur les chevaux des Anglais, les habitants les prirent pour ces derniers et abaissèrent immédiatement leur pont. Les Français entrèrent précipitamment dans Niort et, une fois dans la ville, se mirent à crier : Guesclin! Tous ceux [1] qui se trouvaient dans Niort furent pris et les Français y conquirent un riche butin. Messire Bertrand mit garnison dans la ville et le château et s'en fut de là devant le château de Civray, le conquit aussitôt et y mit garnison. Au partir de Civray, messire Bertrand chevaucha devant Gençays [2]; il le prit aussitôt d'assaut et y laissa des troupes. Après la prise de Gençays, il chevaucha devant Lusignan [3], ville bien située et

1. Les Anglais.
2. Chef-lieu de canton, arrondissement de Civray (Vienne). L'édition de M. Fr. Michel ne mentionne pas la prise de Civray. Voy. p. 435.
3. Ou Lezignen, chef-lieu de canton, arrondissement de

possédant le plus fort château du Poitou; mais il ne fut pas longtemps à conquérir la ville et le château. Messire Bertrand désigna pour la garde du comté et de la sénéchaussée de Poitou messire Olivier de Beaumont, illustre chevalier [1]. Il partit ensuite avec sa chevalerie pour aller à Pontorson, où il pensait trouver le duc de Bretagne, qui avait promis d'y être à jour fixe et de se mettre sous l'obéissance du roi Charles de France. Le duc n'en fit rien; au contraire il s'en alla par mer en Angleterre, où il ne réussit que peu dans ses desseins, et depuis il se rendit après de longues épreuves et en bien pauvre état dans le comté de Flandre [2]. Quand messire Bertrand fut dans Pontorson et que les barons de Bretagne, venus là pour conduire le duc vers le roi, s'aperçurent de l'absence du duc, ils entrèrent en grand courroux. Ils tinrent conseil ensemble et convinrent, puisque

Poitiers. Le château de Lusignan fut rasé en 1574 par le duc de Montpensier.

1. C'est Alain et non Olivier de Beaumont que le connétable fit sénéchal du Poitou. Après la réduction du Poitou, du Guesclin se rendit à la cour pour recevoir les instructions de Charles V, relativement aux troubles de Bretagne.

2. Jean V, après s'être réfugié en Angleterre (1373), vint ravager la Picardie dans l'espoir d'opérer une diversion. Charles V, irrité de la rébellion de son vassal, prononça la confiscation de la Bretagne au profit de la couronne. Cette mesure provoqua une ligue des barons bretons, qui rappelèrent le duc Jean. Celui-ci renonça dès lors à l'alliance anglaise, et si on le retrouve plus tard en Flandre, ainsi que le dit le chroniqueur, c'est comme soutien du comte de Flandre contre les prétentions de Richard II, roi d'Angleterre.

le duc manquait de parole au roi, de soumettre à l'obéissance de celui-ci les villes et les châteaux de Bretagne. Messire Bertrand entra donc en Bretagne et réclama au nom du roi les villes et les châteaux. Mais l'histoire se tait maintenant sur les évènements de Bretagne et revient aux faits et gestes de messire Bertrand, qui partit de Bretagne pour venir à Paris vers le roi Charles.



LI

COMMENT MESSIRE BERTRAND S'UNIT A L'ARMÉE DU DUC D'ANJOU ET VINT EN GUYENNE DEVANT CHATEAUNEUF-RANDON.

L'HISTOIRE dit en cet endroit que, après avoir reçu en Bretagne les serments de fidélité des barons et avoir pris possession de plusieurs villes et châteaux qui se rendirent au roi, messire Bertrand s'en retourna à Paris pour voir ce dernier qui l'avait mandé par lettres. Près du roi était alors le duc d'Anjou, son frère, et quand messire Bertrand fut arrivé, point n'est besoin de demander quelle chère et quels honneurs il reçut du roi, ainsi que des ducs et des princes et de tous ceux de la ville : car si Dieu fût descendu sur terre, à peine en eût-on pu faire davantage [1].

1. Nous n'avons pas à combler les lacunes de cette chronique; nous ferons seulement remarquer ici que l'auteur a passé sous silence les succès du connétable en Bretagne contre Jean V et les Anglais, la pacification du comté de Foix et, ce qui est plus grave, les calomnies qui firent

Sur l'ordre du roi Charles de France, le duc d'Anjou leva en ce temps une armée pour aller à Périgueux contre les Anglais qui guerroyaient dans le pays de Limousin. Le roi envoya avec le duc messire Bertrand, Yvain de Galles, Hugues de Villiers, le maréchal de Sancerre, Thibaut du Pont et plusieurs autres chevaliers de France; ils vinrent jusqu'auprès d'un château appelé la Bernadière, où se trouvaient un grand nombre d'Anglais. Ceux-ci, à la première nouvelle de l'arrivée du duc d'Anjou et de messire Bertrand, mirent le feu à leur forteresse, brûlèrent leurs prisonniers et s'éloignèrent ensuite en grande hâte. Les Français arrivèrent et virent cette destruction. On y trouva un prêtre brûlé; il tenait encore un calice dans sa main. Ce spectacle inspira une vive compassion aux chevaliers de France, qui se dirigèreut droit à Condat [1]. Un samedi, messire Bertrand fit commencer l'assaut, qui fut fier et merveilleux; mais l'excès du mauvais temps y mit un terme. Un si grand orage s'abattit sur les combattants qu'ils perdirent bien cent chevaliers; mais le lendemain messire Bertrand fit recommencer l'assaut avec

tomber du Guesclin en disgrâce. On sait que celui-ci renvoya au roi l'épée de connétable et refusa de la reprendre, malgré les sollicitations des ducs de Bourbon et d'Anjou, que Charles V, revenu de ses soupçons injustes, lui avait députés pour cet effet.

1. On trouve deux communes de ce nom dans la Dordogne : canton de Champagnac-de-Belair, arrondissement de Nontron, et canton de Terrasson, arrondissement de Sarlat. L'édition de M. Fr. Michel porte : *Condac*, p. 438.



une telle vigueur que les Anglais, hors d'état de le supporter, se rendirent au duc, leurs vies sauves. Ils sortirent du château de Condat, où messire Bertrand mit garnison. Après la prise de Condat, le duc en partit avec toute son armée et vint mettre le siège devant Bergerac. Messire Bertrand fit assaillir la ville et le château de toutes parts, et les Anglais se défendirent avec acharnement; mais ils finirent par se rendre au duc, qui entra dans la place et garnit de troupes la ville et le château. Au sortir de Bergerac, le duc et messire Bertrand chevauchèrent devant Esmectoit, qui se rendit bientôt, et de là vinrent devant Sainte-Foy [1], qui capitula pareillement.

En ce temps, messire Perducas d'Albret [2] fut fait prisonnier des Français, dont toute sa vie il avait été le cruel ennemi. Le duc d'Anjou le haïssait fort; quand il le sut captif, il obtint par traité qu'on le lui amenât dans ses prisons et le fit mettre aux fers. Avant de pouvoir recouvrer la liberté par rançon, Perducas rendit au roi vingt-sept châteaux soumis à son obéissance, et le duc d'Anjou fixa le prix de sa rançon, à la prière du sire d'Albret, qui était son parent. Le duc devait au sire d'Albret

1. On trouve dans la Dordogne Sainte-Foy-de-Belvès et Sainte-Foy-de-Longas; on trouve aussi plusieurs lieux de ce nom dans les départements circonvoisins. Le plus important est Sainte-Foy-la-Grande, sur la Dordogne, arrondissement de Libourne (Gironde). Nous pensons qu'il s'agit ici de Sainte-Foy-la-Grande.

2. Il était gouverneur de Bergerac.

une énorme somme d'argent pour la pension que celui-ci prenait sur lui; cette somme se montait à 150,000 florins. Le duc fixa à ce chiffre la rançon de Perducas, qu'il donna en payement au sire d'Albret; mais, avant son départ, Perducas paya comptant, pour sa défense et les gages de ses gardes, cinquante florins par jour de sa captivité.

En ce temps, le sire de Duras était prisonnier du duc. Il promit de se faire Français; aussi le tint-on quitte de sa rançon; mais il retourna peu après aux Anglais, ce dont on le blâma fort. Après la prise d'Esmet [1] les Français chevauchèrent devant Castillon [2] qui se rendit aussitôt; laissant garnison dans le château, ils partirent de Castillon et vinrent mettre le siège devant Saint-Macaire [3]. Les sires de Coucy [4] et de Parthenay y amenèrent de grands renforts au secours du duc. On y apporta aussi à ce dernier les clefs de plusieurs villes et châteaux qui se rendirent au roi. Les habitants de Saint-Macaire capitulèrent, puis le duc licencia toute son armée et revint en Touraine. Messire Bertrand s'en alla à Paris vers le roi, qui

1. Furet, d'après M. Fr. Michel. — Cf. Mss. fr. 1984, f. 132, v°, et 39[2] de Duchesne, f. 128, r°.

2. Castillon-sur-Dordogne, chef-lieu de canton, arrondissement de Libourne. Le voisinage de cette place avec Sainte-Foy-la-Grande nous fait croire que le chroniqueur a voulu désigner cette dernière à la page précédente.

3. Chef-lieu de canton, arrondissement de La Réole (Gironde).

4. Et non de Torcy, comme le dit M. Fr. Michel, p. 440. — Cf. Ms. fr. 128, r°.

éprouva une vive joie de sa venue, lui rendit de grands honneurs et lui en fit rendre par tous ceux de son sang.

Messire Bertrand ne séjourna guère à Paris; avec l'assentiment du roi il leva une armée considérable, entra en Guyenne et arriva en chevauchant et conquérant villes et châteaux jusque devant Châteauneuf-Randon [1]. Les Anglais qui gardaient la place étaient abondamment approvisionnés de vivres et de munitions; le château était fort et bien situé. Messire Bertrand le fit assiéger et y donna l'assaut à plusieurs reprises, mais sans beaucoup de succès. Il jura de poursuivre le siège et resserra si étroitement les Anglais qu'ils ne recevaient de vivres d'aucun côté. En conséquence, les Anglais demandèrent un jour de trêve et députèrent à messire Bertrand leur capitaine, qui convint de rendre par traité la place à un jour fixé, si le roi anglais ne la secourait; il le promit et en donna des otages à messire Bertrand. Celui-ci accorda donc une trêve aux assiégés jusqu'au jour où ils devaient livrer le château.

1. Du Guesclin avait été mandé par le roi, à la suite de son refus de reprendre l'épée de connétable. Il avait juré de sortir du royaume et pensait se retirer en Espagne près du roi Henri ou dans son duché de Molina. Il consentit à revenir à la cour, où Charles V l'accueillit avec faveur, mais sans pouvoir obtenir qu'il revînt sur son serment. Du Guesclin consentit seulement à concourir à la réduction de la Guyenne en se rendant en Espagne. C'est ainsi qu'il rejoignit devant Châteauneuf-Randon le maréchal de Sancerre, qui assiégeait cette place, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mende.

LII

LA MORT DE MESSIRE BERTRAND DU GUESCLIN, CONNÉTABLE DE FRANCE, ET LA REDDITION DE CHATEAUNEUF-RANDON.

Ce fut pendant la trêve obtenue par les Anglais pour rendre Châteauneuf-Randon que messire Bertrand, qui dirigeait le siège, se coucha sur son lit de mort. Quand il vit sa fin approcher, il reçut dévotement les sacrements, fit venir près de lui le maréchal de Sancerre, qu'il tenait pour un parfait chevalier, messire Olivier de Mauny et les chevaliers présents au siège et leur dit : « Seigneurs, la mort, qui est commune à tous, me forcera bientôt à quitter votre compagnie. Grâce à votre vaillance et non à mon mérite, de mon vivant la fortune m'a donné une grande gloire dans toute la France; c'est à vous que j'en dois l'honneur et je vous recommande mon âme. Certes, seigneurs, je comptais bien, avec l'aide de votre courage, mettre une prompte fin aux guerres de France et faire rentrer dans l'obéissance du roi Charles tout son royaume; mais dorénavant



je ne puis plus vous accompagner. Néanmoins je demande à Dieu, mon créateur, qu'il vous remplisse toujours de courage pour la cause du roi, et que vous, sire maréchal, terminiez ses guerres par votre vaillance et celle de toute la chevalerie, qui a toujours montré pour lui tant de loyauté et de valeur. Monseigneur le maréchal et vous autres, messeigneurs ici présents, je veux vous demander une grâce qui ferait partir mon âme en grande paix, si je pouvais l'obtenir. La voici : Vous savez, seigneurs, que les Anglais sont convenus avec moi d'un jour pour rendre leur château. J'ai au cœur un désir ardent qu'ils le rendent avant ma mort. » Les paroles de messire Bertrand inspirèrent à tous les chevaliers plus de compassion que nul ne le saurait dire. Ils se regardaient en pleurant, avec une douleur telle que jamais on n'en vit de semblable, et disaient : « Hélas! nous perdons maintenant notre bon père et capitaine, notre bon pasteur qui prenait soin de nous avec tant de douceur et nous conduisait en sûreté; si nous avons bien et honneur, c'est grâce à lui. O honneur et chevalerie, combien vous perdrez quand celui-ci trépassera! » Les gens de l'armée exhalaient divers autres regrets, à tel point que ceux du château s'en aperçurent; mais ils en ignoraient la cause.

La journée se passa ainsi, sans que les assiégés reçussent aucun secours du roi anglais. Le lendemain, le maréchal de Sancerre vint devant le châ-

teau et en manda le capitaine, qui vint aussitôt vers lui : « Capitaine et ami, lui dit-il très-doucement, je viens, de par monseigneur le connétable, vous requérir de rendre le château et ses clefs et de délivrer vos otages selon vos promesses. — Sire, répondit courtoisement le capitaine, nous avons conclu avec messire Bertrand une convention que nous observerons envers lui quand nous le verrons, mais non envers un autre. — Ami, reprit le maréchal, si je ne venais de sa part, je ne vous l'eusse point dit. — Certes, sire, je vous tiens bien pour le messager de messire Bertrand et je consulterai sur vos paroles mes compagnons de la garnison; puis je vous rendrai réponse, s'il vous plaît, après dîner. » Le maréchal Louis de Sancerre y consentit et vint raconter à messire Bertrand la conduite des Anglais. Celui-ci sentit alors approcher sa fin; aussi ordonna-t-il qu'on lui apportât l'épée royale, ce qui fut fait. Il la prit dans sa main et prononça ensuite ces paroles par-devant tous : « Seigneurs, avec qui j'ai eu l'honneur des vaillances de ce monde, dont je suis peu digne, il me faut payer le tribut de la mort qui n'épargne personne. Je vous prie premièrement de vouloir bien recommander mon âme à Dieu. Et vous, Louis de Sancerre, qui êtes maréchal de France et avez bien mérité un plus grand honneur, je vous recommande mon âme, ma femme [1] et tous

1. Jeanne de Laval. — Voy. la note que nous lui avons consacrée plus haut.

mes parents. Vous me recommanderez au roi Charles de France, mon souverain seigneur, et lui rendrez de ma part cette épée à laquelle est attaché le gouvernement de la France : car je ne puis la mettre en dépôt dans une main plus loyale. » Après ces paroles il fit sur lui le signe de la croix. Ainsi sortit de ce monde le vaillant messire Bertrand du Guesclin, homme d'un si haut mérite durant sa vie que sa réputation de loyauté l'a fait nommer le dixième des preux [1]. Sa mort fut un grand deuil pour les chevaliers de France et d'Angleterre. Quoiqu'il fût l'ennemi des Anglais, ceux-ci l'aimaient pour sa loyauté et sa justice, et parce que, s'ils étaient en son pouvoir, il les traitait avec douceur, sans leur faire subir une dure captivité ni leur imposer de trop rude rançon.

A la mort de messire Bertrand [2], un grand cri s'éleva dans l'armée des Français : les Anglais refusèrent de rendre le château. Le maréchal Louis de Sancerre fit alors amener les otages sur les fossés pour leur faire trancher la tête; mais les Anglais baissèrent aussitôt leur pont, et le capitaine vint offrir les clefs au maréchal, qui les refusa et lui dit : « Ami, vous avez traité avec messire Bertrand;

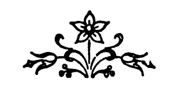
1. Du Guesclin mourut le 13 juillet 1380.

2. Nous appelons l'attention du lecteur sur toute la fin de ce chapitre, car elle prête une conduite vraisemblable au capitaine de Châteauneuf-Randon et détruit la célèbre légende qui attribuait à ce dernier une courtoisie par trop chevaleresque.

c'est à lui que vous les rendrez. — Dieu ! répondit le capitaine, vous savez bien, sire, que messire Bertrand, qui était si vaillant, est mort, et quelle honte ce serait pour nous, de nous rendre ainsi que ce château à lui ! Sire maréchal, vous demandez notre complet déshonneur, en voulant nous faire rendre, nous et notre château, à un chevalier mort. — Il n'est pas besoin de toutes ces raisons, repartit le maréchal de Sancerre; il faut vous rendre tout de suite : ou sinon vous pouvez célébrer en votre château le service funèbre de vos otages, car ils seront bientôt morts. »

Les Anglais virent bien qu'il fallait en passer par là. Ils sortirent tous alors du château, leur capitaine en tête, et vinrent au maréchal, qui les mena dans l'hôtel où reposait messire Bertrand, et leur fit déposer leurs clefs sur le cercueil de celui-ci. Il n'y eut là chevalier ni écuyer français ni anglais qui n'éprouvât une grande douleur. Le maréchal de Sancerre mit dans Châteauneuf-Randon une garnison de gens d'armes et d'arbalétriers : puis il partit avec une nombreuse chevalerie. Il avait fait embaumer et charger le corps de messire Bertrand pour le mener enterrer en Bretagne dans Guingamp. Messire Olivier de Mauny, messire Alain de Beaumont et plusieurs chevaliers renommés conduisirent le corps et en quelques journées arrivèrent au Mans. Sur leur passage, dans toutes les cités de France, les bourgeois sortaient processionnellement, en grand

deuil, au-devant du corps, que l'on faisait porter dans les églises et cathédrales. En chaque cité, on célébrait son service, puis, au départ, on accompagnait le corps avec des torches durant plus d'une lieue. Mais quand le roi Charles apprit le trépas de messire Bertrand, il n'est besoin de demander quelle douleur profonde il en éprouva.



LIII

COMMENT LE ROI CHARLES DE FRANCE FIT ENTERRER MESSIRE BERTRAND A SAINT-DENIS EN FRANCE.

Mu par la grande affection qu'il avait pour messire Bertrand, le roi Charles de France écrivit en toute hâte à messire Olivier de Mauny et aux chevaliers qui conduisaient le corps à Guingamp, de l'amener à Saint-Denis en France, où il voulait le faire déposer. Ils se mirent alors en route pour y mener le corps et vinrent à Chartres. Les collèges et les bourgeois sortirent de la ville en procession, avec un grand nombre de torches pour recevoir le corps, il y eut là une explosion de douleur. Puis on le porta dans le chœur de l'église cathédrale, où on lui fit un service solennel. Les chevaliers reprirent ensuite le corps et se dirigèrent droit sur Paris; mais tel était le deuil causé par cette mort au peuple de Paris que le roi Charles manda aux chevaliers qui apportaient le corps de le conduire, par le dehors de la ville, à Saint-Denis. Ainsi firent-ils, et le roi



Charles fit enterrer messire Bertrand près du tombeau préparé pour lui-même, aux grands éloges de ses chevaliers. Et le bon roi Charles, qui fut si sage, suivit au mois de septembre son bon connétable de vie à trépas, en l'an 1380 de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui veuille recevoir leurs âmes en sa sainte gloire. Ainsi soit-il.

ICI FINISSENT LES FAITS ET L'HISTOIRE DU BON CONNÉTABLE DE FRANCE MESSIRE BERTRAND DU GUESCLIN, EN SON VIVANT CHEVALIER ET DIXIÈME DES PREUX.

TABLE DES MATIÈRES

18.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Coulommiers. — Typog. PAUL BRODARD.

